Petits princes et petites princesses, contes historiques dédiés à la jeunesse, par feu Mme Eugénie Foa... Marguerite de [...]


PETITS PRINCES
ET
PETITES
PRINCESSES
ANNE DE BRETAGNE
LOUISE DE LORRAINE
MARGUERITE DE PROVCE
ISABELLE DE FRANCE
Mme LOUISE DE FRANCE
MARIE – LECZINSKA
CONTES
HISTORIQUES
PAR
EUGENIE FOA
LOUIS XIV
LOUIS XVII
Adée BÉDEL
Coudert
del & lith

PETITS PRINCES

ET

PETITES PRINCESSES

OUVRAGES COMPOSANT

LA BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DÉDIÉE A LA JEUNESSE

27 volumes in-8

ORNÉS DE GRAVURES EN TAILLE-DOUCE OU DE LITHOGRAPHIES

ET DE BEAUCOUP DE VIGNETTES SUR BOIS.

EUGÉNIE FOA. . . CONTES HISTORIQUES.	LES ENFANTS ILLUSTRES. LES PETITS POETES ET LITTÉRATEURS. LE LIVRE DE LA JEUNESSE. LES PETITS PRINCES ET PETITES PRINCESSES. VERTUS ET TALENTS. GRANDEUR ET ADVERSITÉ. TRAVAIL ET CÉLÉBRITÉ. LES PETITS SAVANTS. LES VOCATIONS OU LES ÉLUS DES BEAUX-ARTS. LES PETITS GUERRIERS. COURAGE ET RÉSIGNATION. LES PETITS ARTISTES PEINTRES ET MUSICIENS. 2 NOUVEAUX VOLUMES SOUS PRESSE.
LOUISE D'AULNAY.	MÉMOIRES D'UNE POUPÉE.
A. CASTILLON. . .	SCÈNES ET AVENTURES MARITIMES. LE TOUR DU MONDE. — *TRAIN EXPRESS.*
L. SAGLIER	THÉATRE EN FAMILLE.
ÉLIS. MULLER . .	PLAISIR ET SAVOIR. BIBLE DU JEUNE AGE. BUFFON DU JEUNE AGE.
A. VANAULT, NESMOND, etc. . .	LES GLOIRES DE L'HUMANITÉ. LES GLOIRES LITTÉRAIRES. LE GÉNIE DES ARTS.
LA FONTAINE. . .	FABLES CHOISIES.
BERQUIN.	ŒUVRES CHOISIES.
PERRAULT	CONTES DES FÉES.

Paris. — Typographie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.



ANNE DE BRETAGNE



A. Hadamard del. Imp. Lemercier Paris

A moins que vous ne soyez une des fées de notre Bretagne

PETITS PRINCES

ET

PETITES PRINCESSES

CONTES HISTORIQUES

DEDIÉS A LA JEUNESSE

PAR

FEU Mme EUGÉNIE FOA

REVUS ET CORRIGÉS

MARGUERITE DE PROVENCE
MADAME ISABELLE DE FRANCE
ANNE DE BRETAGNE — LOUISE DE LORRAINE
LOUIS XIV ENFANT
MARIE LECZINSKA — MADAME LOUISE DE FRANCE
LOUIS XVII

PARIS
AMÉDÉE BÉDELET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
14, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 14

Ex. 1





MARGUERITE DE PROVENCE



A. Hadamard, del. Imp. Lemercier, Paris

C'était un faucon qui portait son nœud de ruban bleu.



MARGUERITE DE PROVENCE.

13e SIÈCLE.

I.

LA COMMUNION.

Le soleil dorait à peine les montagnes arides qui entourent la ville de Marseille; il s'élevait peu à peu sur ce beau ciel bleu de la Provence, tant chanté par les trouvères et les poëtes, lorsqu'une barque montée par deux hommes s'engagea dans le golfe que forme la mer dans la ville, et vint aborder au pied de l'escalier de l'antique et splendide palais des comtes de Provence.

L'un des deux hommes ramait; l'autre, debout et pensif, regardait la rive. Il était jeune; sa beauté fière, l'air de noblesse répandue dans toute sa personne, contrastaient

avec la simplicité de son costume. Il portait sur le poing un faucon, selon la mode dans ce temps-là (on était au mois de juillet de l'année 1234) ; les princes et les grands se servaient de cet oiseau pour chasser. Cependant cet individu n'était ni un prince ni un fauconnier. Son vêtement de dessus, très-ample, espèce de simarre fort longue, était doublé et bordé d'une fourrure de couleur sombre qui retombait sur les épaules, de manière à les couvrir presque entièrement. Les bras passaient par les larges manches de ce vêtement ; la tunique qu'il portait en dessous était assez décolletée pour qu'on pût voir la blancheur de sa chemise plissée et fermée autour de son cou, qu'elle laissait à découvert.

A peine cet étranger eut-il fait quelques pas sur les dalles de marbre qui s'étendaient de la mer au palais, qu'un des gardes qui veillaient aux alentours s'approcha, l'arme au bras, et lui demanda ce qu'il voulait.

« J'apporte, dit cet étranger, un faucon à la princesse Marguerite, fille du comte Béranger IV. »

Et en même temps il présenta au garde un papier marqué d'un sceau, devant lequel cet homme s'inclina respectueusement.

L'homme au faucon monta alors les larges degrés de marbre, entra sous le vestibule, le traversa et se dirigea vers les jardins en homme qui connaît parfaitement les détours de cet immense édifice. Arrivé dans les jardins, il cacha son oiseau dans l'ampleur d'une de ses manches, et, apercevant à quelque distance un bâtiment dont les croisées en ogives et les vitraux coloriés désignaient une chapelle, il marcha de ce côté. Quelques personnes en obstruaient l'entrée, et de l'intérieur de ce temple partaient des chants religieux et doux ; c'étaient des voix de jeunes filles. L'une de ces voix surtout, d'une pureté ravissante, atteignait le diapason le plus élevé ; les autres, sans être

aussi puissantes, possédaient cette justesse de son et cette fraîcheur de jeunesse qui charment et séduisent.

« Quels accents délicieux! ne put s'empêcher de dire l'étranger, essayant, mais en vain, de percer la foule.

— Qui chantera bien, si ce n'est la fille du comte de Provence et ses deux cousines, qui font aujourd'hui leur première communion? » dit une personne dont la réponse s'adaptait si juste à l'exclamation de l'étranger, qu'elle attira son attention. C'était une femme d'un certain âge; son jupon rayé marron et blanc, que dépassait un jupon bleu, les deux cependant si courts qu'ils laissaient à découvert ses deux jambes chaussées de bas rouges, son large chapeau de feutre noir bordé d'un galon d'or, désignaient une paysanne.

« Vous dites, ma mie, dit l'inconnu à cette femme, que c'est la jeune comtesse Marguerite de Provence dont les accents...

— Ou Marguerite de Bar, ou Marguerite de Ligny, interrompit la paysanne; ne vous ai-je pas dit qu'elles sont trois Marguerite, Marguerite la Brune, Marguerite la Blonde, Marguerite la Blanche, ou Brunette, Blanchette et Blondette, ainsi qu'elles se nomment elles-mêmes dans l'intimité? Poussez un peu, mon jeune étranger... car, à votre chapel, je vois bien que vous n'êtes pas du pays; là, tournez à droite maintenant, et, dites-moi, les apercevez-vous?

— Je vois, dit l'étranger à son obligeante et rustique compagne, trois jeunes filles agenouillées... Tenez, avancez, vous aussi, vous qui me paraissez être du pays, et dites-moi laquelle est la fille du comte Béranger.

— Demandez-moi qui je suis, mon jeune étranger, répliqua la paysanne d'un ton si singulier, que l'inconnu la regarda pour s'assurer si c'était naïveté ou ironie, et je vous dirai que je me nomme Misé Millette, veuve de Jozé

Marquet, batelier du port. Mais, quant à ce qui est de ces trois jeunesses qui communient là-bas... dame, je n'en sais pas plus que vous. Cependant j'imagine qu'une princesse, ça doit être plus grand et plus beau qu'une paysanne... or la Marguerite que vous cherchez, m'est avis que c'est celle du milieu, dont les cheveux blonds dépassent son voile. »

Ici Misé Millette fut obligée de clore ses observations et ses suppositions, car l'étranger, se glissant de colonne en colonne jusqu'à celle qui se trouvait le plus près du maître-autel, était déjà trop loin d'elle pour l'entendre ou lui répondre.

Les chants continuèrent encore quelque temps, puis la cérémonie s'acheva; le prêtre quitta l'autel, les assistants se retirèrent peu à peu, se répandirent dans les jardins ou se rendirent au palais, et bientôt, de cette belle et brillante assemblée qui remplissait la chapelle, il ne resta que les trois communiantes. Elles avaient manifesté le désir de demeurer seules à prier jusqu'à l'heure du repas, et chacun s'était éloigné, respectant ce chaste et pieux désir.

L'inconnu seul, caché derrière une colonne, était demeuré dans la chapelle.

II.

LES TROIS MARGUERITE.

En examinant attentivement ces trois jeunes filles, on pouvait bien deviner laquelle se nommait Marguerite la Blonde, car la première de ce charmant trio possédait cette belle chevelure dorée. Marguerite la Brune, la seconde, brune de cheveux et de teint, méritait ce nom,

et Marguerite la Blanche était bien surnommée ainsi, parce qu'à l'ébène des cheveux de la seconde elle joignait la blancheur de peau de la première. Mais laquelle était la fille du comte Béranger? Il était impossible de le dire; rien, aucun ornement particulier ne les distinguait l'une de l'autre. La mode n'était pas encore venue (elle ne vint que quelques années après et dura deux siècles) de porter les armoiries de sa famille brodées sur sa robe, de sorte que ces trois jeunes filles, habillées de simples robes blanches, montantes, collantes à la taille et très-amples par le bas, n'avaient qu'un seul signe de leur haute naissance, signe commun à toutes les trois : le voile, qui, au lieu de s'arrêter à l'épaule, comme le voile des bourgeoises, descendait jusqu'à terre, ainsi que le portaient les femmes et les filles des chevaliers. D'elles trois, deux, la Blonde et la Brune, étaient, chacune dans son genre, d'une beauté remarquable; la troisième, petite, maigre, assez mal faite, n'avait au premier aspect rien qui attirât l'attention, rien qui séduisît. Il fallait la regarder longtemps pour remarquer la perfection aristocratique de ses pieds et de ses mains, la grâce touchante et honnête répandue sur toute sa personne, la souplesse suave de sa frêle taille, et la mélancolique tristesse de son front et de son regard. Après avoir prié assez longtemps, bas et agenouillées, sur les marches de l'autel de la Vierge, elles se relevèrent toutes les trois ensemble, et, comme mues par le même sentiment, elles se tendirent la main en se la pressant d'une façon charmante; puis, traversant la nef, elles sortirent ensemble de la chapelle et furent s'asseoir sur un des bancs de pierre placés près du portique.

« Blanchette et Brunette, dit la blonde Marguerite, prenant la première la parole, je vous demande pardon si un mot de moi a pu, avant ce bienheureux jour, vous

offenser; je vous le demande surtout pour ma jalousie, qui souvent me rend injuste envers vous deux.

— Moi aussi, Blondette et Blanchette, dit la brune Marguerite à son tour, je vous demande à l'une et à l'autre humblement pardon de mes fautes ou du mauvais exemple que je vous aurais donné.

— C'est bien plutôt à moi à demander pardon, mes chères sœurs en Jésus-Christ, répliqua la blanche Marguerite, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, moi, la plus injuste et la plus ingrate des trois.

— Toi! la meilleure des trois, répliquèrent Brunette et Blondette à la fois.

— Oui, la plus gâtée, dit Blanchette avec un de ces charmants sourires de bonté qui éclairent et embellissent n'importe quel visage.

— Voyons, pardonnons-nous et embrassons-nous, » dit gaiement la blonde Marguerite en ouvrant ses deux bras, dans lesquels se jetèrent les deux autres jeunes filles.

Après être restées un moment entrelacées et silencieuses, leurs bras s'écartèrent, mais leurs mains restèrent unies, et, se tenant ainsi, elles continuèrent leur douce causerie.

« Quel beau jour que celui d'aujourd'hui! dit avec un pieux enthousiasme celle qu'on appelait la blanche Marguerite, et comme on désirerait bien mourir pour monter, sainte, pure et absoute de tous péchés, dans le sein de Dieu!

— Oh! mourir! pas encore! se récria, en secouant sa jolie tête blonde, Marguerite la Blonde.

— A quinze ans, notre âge à toutes les trois, c'est bien trop tôt, ajouta Marguerite la Brune.

— Pour vous, oui, mes amies, fit observer tristement Marguerite la Blanche, — qui êtes belles, belles comme les anges du paradis; vous qui vous marierez peut-être, ainsi que moi, par politique, mais que vos époux aime-

ront parce que vous êtes belles d'abord, et que la beauté charme les yeux, et puis parce que vous êtes bonnes et que la bonté charme les cœurs... Mais, moi, laide et disgracieuse que je suis, quel mari jamais m'aimera?

— Enfant! dirent les deux autres jeunes filles avec affection et tendresse, — enfant, qui se croit laide parce qu'elle n'a pas grandi aussi vite que nous... et qui croit que les maris se prennent à la glu de la beauté, comme les petits oiseaux se prennent à la glu des petits bâtons blancs. Non, non, ajouta Marguerite la Blonde; ma mère me l'a assez répété, et elle est assez sage pour que je la croie, — l'homme qui veut se marier cherche bien moins la beauté que la bonté : l'une passe et attire peut-être; mais l'autre reste et attache, croyez-moi.

— La sagesse parle par ta bouche, ma petite Blondette, dit Blanchette en riant; mais laissons là notre beauté et les maris, les maris surtout, qui viendraient nous enlever à notre chère Provence, à Marseille ou Massilie, la capitale de l'ancienne Phocée, comme s'obstine toujours à la nommer ce vieux barde, Antoine Vidal, qui m'apprend l'histoire des mondes.

— Ce n'est pas l'histoire des mondes que je voudrais savoir, dit Brunette; mon monde à moi, mon univers, c'est Marseille. Qui me dira l'histoire de Marseille?

— Moi, si tu veux, répondit Blanchette, doucement et avec une grande simplicité.

— Oh! que ce serait aimable de ta part! insista Marguerite la Brune; dis-la-moi, Blanchette, je t'en prie, afin que ce soir, à la veillée, je la redise à ma mère, et qu'elle me donne un baiser pour ma science.

— Voici Blanchette qui va encore montrer son savoir, dit Marguerite la Blonde.

— A qui, petite jalouse? dit Brunette, nous sommes seules.

— Si cela déplaît à Blondette, parlons d'autre chose, dit Marguerite la Blanche avec bonté.

— Je suis et serai toujours une mauvaise, répliqua gentiment la blonde Marguerite ; et, puisque Brunette désire l'histoire de Marseille, dis-nous-la, Blanchette ; va, je t'écoute.

— Allons, et que ce soit ta punition, dit gaiement Marguerite la Blanche, se disposant à parler.

III.

L'ORIGINE DE MARSEILLE.

« C'est une charmante histoire, je vous l'assure, et très-naïve, dit Marguerite la Blanche. La France était autrefois la Gaule ; elle fut envahie par plusieurs peuples, et, puisque Brunette veut que je ne parle que de la Provence, je me bornerai à ne lui nommer que les peuples qui vinrent s'établir ici, les Ligures.

« Ce golfe que la mer forme dans Marseille existait déjà de ce temps-là ; mais il n'y avait ni maisons ni chaumières : c'était une terre inculte et sauvage, qui dépendait d'un territoire situé à quelques lieues de là, et que j'ai bonne idée de supposer être la ville d'Aix ; on l'appelait Ségobréges. Un roi régnait sur ce petit peuple ; il s'appelait Nannus ; et ce qui fait honneur aux mœurs de ce pays, et surtout à la sagesse et à la raison des jeunes filles de cette époque et de cette contrée, c'est que c'étaient elles qui se choisissaient un époux. Les parents bornaient leur autorité à rassembler au jour dit, dans un banquet, les jeunes hommes qu'ils supposaient pouvoir convenir à leur fille, et celle-ci formulait son choix en présentant à boire à l'un d'eux.

« Or, six cents ans avant Jésus-Christ, il y a, bien calcu-

lant, dix-huit cent trente-quatre ans de cela, un vaisseau phocéen aborda la côte alors inhabitée de la partie de la Provence où la mer creuse ce golfe. Protis, commandant ce vaisseau, descendit seul à terre, et s'avança à la découverte; il atteignit le territoire des Sallyes. Il n'avait pas fait quelques pas dans ce pays, qu'il vit une pauvre vieille que son âne venait de jeter à terre; il la releva, essaya de la placer sur sa bête; mais la vieille, ayant eu la jambe cassée dans sa chute, ne put s'y maintenir. Alors le jeune Phocéen la chargea sur ses épaules, et, la vieille ayant indiqué sa demeure, il l'y porta : c'était le palais du roi Nannus, chez lequel elle était presque comme un membre de la famille, puisqu'elle y avait nourri de son lait l'épouse du roi, la reine Mabb.

« Dans le trajet, cette femme lui apprit que, ce jour-là même, la jeune et belle Gyptis, fille du roi, devait se choisir un époux. A ce moment, et comme Protis, toujours chargé de son fardeau, approchait du palais du roi, il vit venir à lui une grande et belle jeune fille accompagnée de plusieurs servantes et serviteurs, qui, ayant vu de loin l'accident arrivé à la vieille nourrice, accouraient à son secours. Un échange de saluts eut lieu entre la fille du roi et le jeune Phocéen; puis, les serviteurs ayant débarrassé ce dernier de sa charge, il s'éloigna en rêvant à ce salut plein de grâce et à cet air à la fois majestueux, honnête et simple de la charmante Gyptis.

« Mais le roi, ayant appris que des étrangers avaient abordé dans son royaume, et mettant l'hospitalité au rang des vertus que doivent professer les rois et les grands, envoya inviter Protis et ses Grecs au repas des fiançailles de sa fille; ceux-ci vinrent. Au grand déplaisir de Protis, Gyptis ne parut pas au repas; mais, vers la fin, il la vit entrer. Elle tenait à la main une coupe pleine de vin. Après avoir jeté sur les convives de son père un regard

rapide et doux, elle s'avança souriante et confuse vers Protis, auquel elle tendit sa coupe. Et, comme tous les jeunes hommes, furieux de se voir préférer un étranger, murmuraient, elle leur raconta, en rougissant de pudeur et de plaisir à la fois, la conduite de cet étranger envers une vieille femme.

« Celui qui honore la vieillesse et la faiblesse, ajouta-t-elle en finissant, ne peut être qu'un bon époux, un bon père, un bon roi.

— Voilà une singulière conclusion, interrompit Marguerite la Blonde, épouser un homme parce qu'il relève une vieille femme!

— Note, Blondette, fit observer la conteuse, qu'il donnait par cette action une preuve de bonté de cœur.

— Je vois, dit Marguerite la Brune, que Blondette ne se laissera pas prendre à cela.

— Certes, non, dit la blonde Marguerite; à la place de Gyptis, j'aurais choisi le plus grand seigneur de tous, le plus noble, le plus courageux, un roi, s'il y en avait eu un dans le nombre.

— Moi, j'aurais pris le plus beau, dit Brunette.

— Moi, mes cousines, j'aurais fait comme Gyptis, j'aurais choisi le meilleur. Du reste, le roi Nannus fut de mon avis, car il approuva avec transport le choix de sa fille; il accepta Protis pour gendre, et lui donna en dot les terres qui entouraient le golfe où il avait abordé. Protis y fit bâtir des maisons et y fonda la ville de Massalie, aujourd'hui nommée Marseille;... et... mon conte est fini, » ajouta Blanchette en rougissant et en se levant, car elle venait d'apercevoir, derrière le pilier sur lequel s'adossait le banc de pierre, le chapel d'un homme, et sous ce chapel deux grands yeux noirs qui la regardaient fixement.

IV.

LE FIANCÉ.

Se voyant découvert, l'étranger s'avança vers les trois jeunes filles; mais, avant qu'il eût pu les atteindre et leur faire agréer ses excuses sur son importune curiosité, pareilles à trois colombes que le moindre bruit effraye et fait fuir, elles avaient pris la volée à travers les jardins, et, s'enfonçant dans les allées touffues des sycomores et des platanes, elles disparurent bientôt aux yeux de l'étranger. Courant à perdre haleine, elles ne s'arrêtèrent qu'à la vue d'une grosse paysanne avec laquelle nous avons déjà fait connaissance, de Misé Millette, qui leur demanda, avec toute la familiarité d'une servante dévouée et fidèle (elle avait nourri de son lait l'une des trois Marguerite), où elles couraient ainsi effarées et craintives.

La brune Marguerite lui en dit le motif.

« Ainsi vous avez vu Louis IX! répondit Misé Millette.

— Comment, Louis IX! répétèrent les trois jeunes filles étonnées.

— Oui, Louis IX, le roi de France, le fils de Blanche de Castille, qui vient pour épouser ma nourrissonne, Marguerite de Provence, ma petite Blanchette, ajouta-t-elle en déposant un de ses gros baisers, nommés à bon droit baisers de nourrice, sur le front de Marguerite la Blanche.

— Eh quoi! Blanchette va devenir reine de France! s'écrièrent à la fois les deux autres Marguerite, mais sur un ton différent; — Marguerite la Brune avec le regret de quitter une amie, Marguerite la Blonde avec un accent prononcé de jalousie.

— Et comment sais-tu cela, nourrice? demanda la fille de Béranger IV.

— Est-ce que je ne sais pas tout? est-ce qu'on a des secrets pour moi au palais? Et si vous voulez être discrètes, mes petits anges, je vous dirai tout ce que je sais.

— Oh! Misé, je t'en prie! s'écrièrent à la fois deux des Marguerite, la Blonde et la Brune.

— Cousines, cousines, fit observer la fille du comte de Provence, nous venons à peine de communier et d'obtenir de Dieu la remise de nos péchés, que nous en commettons un nouveau, celui de la curiosité. Oh! c'est mal.

— Celui-ci, je le prends pour moi, petite sainte, répliqua la nourrice, qui brûlait d'envie de parler, car le roi Louis IX veut nous jouer un tour, et j'ai mis dans ma tête de Provençale que c'est lui qui aura le nez coupé, comme dit le proverbe. Sachez que ce beau sire veut y regarder à deux fois avant d'épouser ma nourrissonne; il veut l'épier, s'informer, réfléchir : ce n'est pas tant une princesse qu'il lui faut qu'une bonne femme, qu'une épouse sage et bien élevée. Or, à cette fin-là, il est arrivé ce matin incognito à Marseille; il s'est introduit dans le palais sous l'ingénieux prétexte d'offrir un faucon à la princesse; mais, avertie par mon fils aîné, qui était de garde ce matin, et qui a reconnu le sceau du roi de France dans le laisser-passer que lui a montré le faux fauconnier, je l'ai suivi à la piste, et je l'ai déjà découvert, lorsque ce matin il m'a demandé à la porte de la chapelle laquelle des trois Marguerite était Marguerite de Provence. Je ne lui ai pas positivement fait un mensonge, mais je lui ai laissé supposer que c'était mademoiselle de Bar.

— Moi! dit Marguerite la Blonde, rouge de plaisir. Et qu'a-t-il dit? m'a-t-il trouvée belle?

— Peut-on te trouver autrement? lui dit Marguerite de Provence avec une affectueuse conviction.

— Mais, au fait, qu'importe? répliqua mademoiselle de Bar d'un air d'ironie amère; ce soir, à la cour, lorsqu'il

viendra, soit sous son nom, soit sous un nom supposé, il verra bien, à la couronne de comtesse que tu portes sur tes cheveux, que tu es la fille du comte de Provence, et son choix ne sera pas douteux... Car qu'importe que tu lui plaises ou que ce soit moi? une couronne de comtesse séduit toujours, et tu seras reine de France!

— Chère Blondette, dit Marguerite tristement, le titre de reine ne fait pas le bonheur; et si, avec sa couronne, Louis IX ne me donne pas son cœur, que m'importe la royauté?

— Tu n'en sauras rien, dit sèchement mademoiselle de Bar.

— Pardonne-moi, surtout si tu veux m'aider, reprit Marguerite.

— Explique-toi, demanda mademoiselle de Bar.

— Louis IX, dit Marguerite, est ici incognito; il y vient chercher une épouse : nous sommes toutes les trois de bonne maison, de sang royal; l'alliance d'aucune de nous n'entacherait son écusson; qu'il choisisse donc. Ce soir, comme ce matin, que la même uniformité règne dans nos parures, ou, puisque, grâce à l'ingénieuse espièglerie de ma chère nourrice, il suppose que Blondette est la fille du comte Béranger, continuons son erreur : Blondette se parera ce soir de ma couronne de comtesse... Cela va-t-il?

— Cela va! dit vivement mademoiselle de Bar.

— Je dirai un mot à mon père, acheva Marguerite, afin qu'il ne dévoile pas nos projets. Cela lui sera facile : le roi de France étant ainsi incognito, il n'est pas obligé de lui parler. »

Tout en causant, les trois cousines s'étaient rapprochées du palais. Au moment d'y entrer et de se séparer, mademoiselle de Bar dit en hésitant à Marguerite de Provenc:

« Si... me croyant la fille de Béranger... Louis IX me trouvait belle... et demandait ma main...

— Ce serait toi qui serais reine de France, » lui répondit Marguerite en souriant agréablement et quittant ses cousines pour se rendre auprès de son père.

V.

LE FAUCON.

La cour de Raimond Béranger IV, comte de Provence, était alors la cour la plus spirituelle de l'Europe; le gai savoir y florissait dans toute sa naïveté première; les trouvères et les bardes s'y donnaient rendez-vous, et les femmes ne dédaignaient pas de quitter quelquefois le fuseau pour la lyre, l'aiguille pour la plume.

Ce soir-là, où mademoiselle de Bar parut ornée du bandeau de perles de Marguerite, jamais encore l'assemblée de Raimond n'avait été plus belle, plus brillante; jamais tant de gaieté et d'esprit n'avait animé plus de jeunes et charmants visages. Louis IX, élevé dans les camps et accoutumé à la sévère austérité de la cour de sa mère, émerveillé de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait, n'osait cependant mêler sa rude éducation guerrière aux grâces parfaites de ces courtisans aimables : il se tenait à l'écart, les yeux fixés sur les trois jeunes Marguerite, les observant attentivement toutes les trois, mais il n'adressait à aucune la parole.

Vers la fin de la soirée, et comme chacun prenait congé des trois cousines, un petit nain, venu depuis peu de Paris, et qui amusait la cour de Raimond Béranger par ses aimables saillies, s'approcha comme les autres des jeunes comtesses, et avec cette familiarité que l'on permettait alors aux bouffons et aux nains, il leur dit :

« Belles comtesses, je suis venu de loin pour vous

épouser; mais, avant de faire un choix, je désirerais savoir ce qui se passe dans vos cervelles féminines, si tant est, toutefois, que les femmes en aient, ce dont plusieurs auteurs anciens ont longtemps douté. A cette fin, j'ai pris la liberté, gracieuses et nobles demoiselles, de vous dérober ce qui touchait de plus près à ce que je désire étudier en vous : à vous, Marguerite la Blonde, j'ai pris ce nœud rose; à vous, Marguerite la Blanche, ce nœud bleu; à vous, Marguerite la Brune, ce nœud bouton-d'or. »

En disant ces mots, le nain éleva en l'air les trois nœuds, les secoua, et, se glissant de jambes en jambes parmi les assistants, disparut au bruit des éclats de rire excités par son original discours.

Les trois cousines rirent comme les autres de cet incident et n'y apportèrent aucune attention, n'y devinèrent aucune conséquence.

Le lendemain, au lever du soleil, Marguerite de Provence, agenouillée dans sa chambre, adressait à Dieu ses prières d'ange, lorsqu'elle fut distraite dans sa dévotion par un léger frôlement d'ailes agitées contre les vitres de sa chambre; elle regarda et aperçut son ruban bleu qui flottait dans les airs. Étonnée de ce prodige, elle courut à sa croisée, l'ouvrit; aussitôt un oiseau entra dans sa chambre; c'était un faucon autour du cou duquel était passé son nœud de ruban bleu, dérobé la veille par le nain. La princesse prit l'oiseau qui se laissa saisir, elle dénoua le ruban, un papier tomba, et, comme dans sa surprise la princesse lâcha le faucon, celui-ci s'enfuit à tire-d'aile à travers la croisée ouverte.

La fille de Raimond Béranger ramassa machinalement ce papier; c'était un parchemin plié et scellé du sceau royal aux armes de France; sur le dessus était écrit :

« A Marguerite la Blanche. »

Le cœur lui battit fortement. « Si Louis venait pour l'épouser, pensa-t-elle, pourquoi ne s'adressait-il pas à son père? et, si c'était un refus, était-ce à elle qu'il devait en faire l'affront? » Inquiète, émue, elle tournait et retournait ce billet en tout sens, lorsque sa nourrice, la grosse Misé Millette, vint, tout essoufflée, lui dire que son père la demandait de suite, de suite.

La princesse obéit ; elle trouva le comte Raimond Béranger dans une grande colère.

« Le roi de France refuse votre main, lui dit-il, et a, en outre, l'audace de me demander un entretien particulier pour me déclarer un choix qu'il fait dans ma cour.

— Hélas ! dit piteusement Marguerite en présentant à son père le parchemin cacheté, c'est aussi sans doute pour cela qu'il m'écrit, et il veut probablement épouser mademoiselle de Bar, qui est plus belle que moi.

— Choisir la beauté serait sottise et folie, répliqua le comte, prenant le parchemin et en brisant le scel, et je ne puis croire Louis IX, tant renommé pour sa sagesse, capable d'une pareille faiblesse d'esprit. »

Puis aussitôt, et comme il lisait en parlant il s'écria ;

« Mais que signifie ceci? il vous refuse et vous demande! Écoutez, ma fille.

« Mademoiselle,

« Jusqu'à ce jour, je n'ai su que me battre et gouver-
« ner ; je m'entends mal aux artifices d'un langage galant
« et flatteur ; mais je crois que je saurai vite aimer si vous
« consentez à m'épouser.

« Louis. »

— Cela signifie, mon oncle, dit mademoiselle de Bar,

qui avait suivi sa cousine sans qu'elle s'en aperçût ; que je suis punie de ma sotte vanité, que Louis me refuse me croyant votre fille, et que la bonté de Marguerite l'emporte sur ma beauté. »

Marguerite de Provence, mariée le 27 mai 1234, à Louis IX, ne s'attacha qu'à faire le bonheur de son mari ; aussi leur félicité à tous deux fut-elle complète. Elle accompagna Louis IX partout ; ni les fatigues ni les dangers d'aucune espèce ne rebutaient cette épouse courageuse et aimante. Dans l'expédition d'Égypte, étant restée à Damiette lorsque le roi combattait plus loin, cette ville fut assiégée par les Sarrasins. Marguerite était enceinte ; elle apprit que son mari était fait prisonnier ; alors, perdant l'espoir qu'il pût la secourir, elle fit sortir toutes ses femmes de son appartement, et, se jetant aux genoux d'un vieux chevalier, serviteur dévoué du roi de France, elle lui dit qu'elle ne se relèverait pas qu'il ne lui eût accordé la grâce qu'elle sollicitait de son honneur.

Le vieux chevalier lui ayant donné sa parole, la reine ajouta en versant d'abondantes larmes :

« Seigneur, ce que je vous demande, sur la foi que vous m'avez engagée, c'est que, si Damiette est prise par les Sarrasins, vous me coupiez la tête, et ne me laissiez pas tomber entre les mains des Sarrasins. »

Sur quoi le digne serviteur d'une si noble reine répondit simplement :

« J'y pensais, madame. »

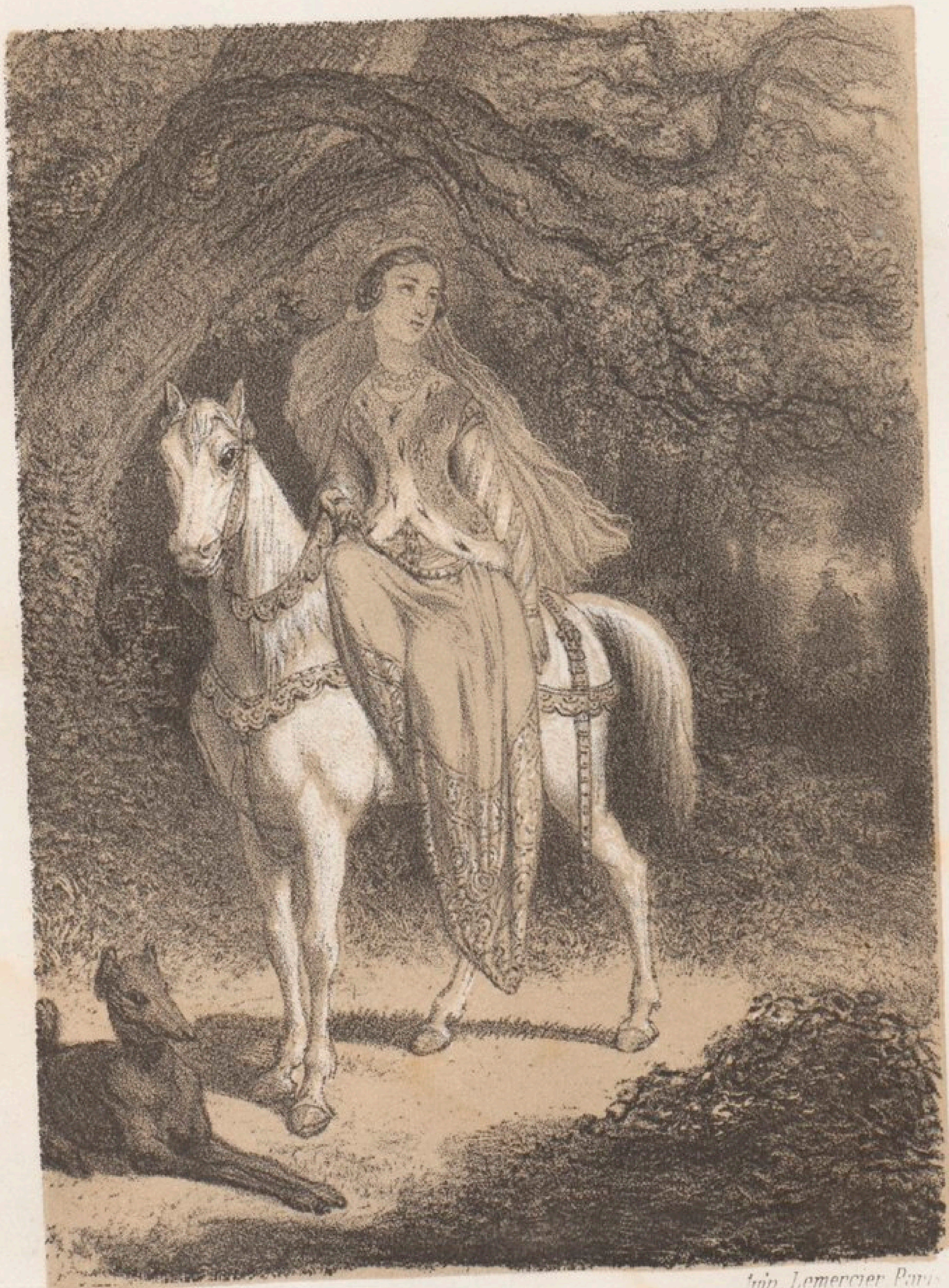
Trois jours après, elle donna le jour à un fils qui fut nommé Tristan, à cause du triste moment de sa naissance. Étant encore malade et alitée, elle entendit dire que la garnison voulait se rendre ; elle manda auprès d'elle les principaux moteurs de cette résolution, et leur parla avec tant de douceur et de sagesse, qu'elle les fit renoncer à une détermination qui aurait entraîné avec elle la ruine des croisés.

A quelques jours de là, un serviteur fidèle de Louis IX réussit à pénétrer dans Damiette ; il n'était porteur d'aucun parchemin, mais il remit à la reine, de la part du roi, une petite fleur rouge, qui, malgré la longueur de la route, était restée aussi fraîche que si elle venait d'éclore ; ce mot seul était gravé sur l'oignon qui tenait la tige : « *Espère.* »

Cette fleur était inconnue à la reine, mais elle lui avait procuré une trop grande joie pour qu'elle ne la conservât pas toute sa vie. L'année suivante, rendue à son époux, à la liberté, à la tranquillité, à sa patrie, elle eut l'idée de mettre en terre l'oignon de cette fleur ; alors elle la vit germer, grandir, et enfin donner de nouvelles fleurs rouges : la *renoncule* fut ainsi importée de Syrie en France.

Quant à Louis IX, fatigué de la guerre, maladif, ennuyé d'affaires, il voulait renoncer au monde et s'enfermer dans un monastère ; il en fut détourné par Marguerite, qui lui fit observer, avec la justesse d'esprit qui distinguait cette femme vraiment remarquable, que Dieu ne mettait pas les rois sur terre pour leur repos à eux, mais bien pour veiller à celui de leurs sujets. Louis IX renonça à son projet. Après sa mort, qui eut lieu le 25 août 1270, Marguerite se retira dans le couvent des religieuses de Sainte-Claire qu'elle avait fondé au faubourg Saint-Marcel, et y mourut en 1293. Elle avait été mère de onze enfants.

ISABELLE DE FRANCE



A Hadamard, del. Imp. Lemercier Paris

Son cheval s'arrêta de lui même comme s'il eût atteint le but de sa course

MADAME

ISABELLE DE FRANCE

OU

LA REINE ENFANTINE.

14e SIÈCLE.

I.

LE NÉCROMANCIEN.

Par une belle et chaude matinée du mois de juillet 1395, plusieurs demoiselles se trouvaient réunies dans le préau de l'hôtel Saint-Pol à Paris. A l'or étincelant de leurs ceintures, aux riches atours qui les couvraient, et surtout à un certain mouvement de tête à la fois noble et doux, fier et gracieux, on devinait leur haute origine.

En effet elles étaient toutes filles des plus grands gentilshommes de France, et demoiselles d'honneur de la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI.

Au milieu de cet essaim de jeunes filles, une d'elles se faisait remarquer beaucoup moins par son costume, qui différait fort peu de celui de ses compagnes, que par les témoignages de respect que ces dernières lui rendaient.

Appuyée nonchalamment sur le bras de la plus âgée du troupeau, et qui toutefois ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, cette jeune fille était triste et pensive. Ses regards distraits, parfois fixés sur l'herbe du pré comme pour y chercher la pâquerette fleurie, ou le trèfle *à quatre*, qui n'existe pas, ce qui, de tout temps, a fait dire que celui qui le trouvait trouvait le bonheur, ses regards, dis-je, se tournaient souvent involontairement vers les murs de l'hôtel Saint-Pol, comme si seulement alors elle en eût remarqué l'architecture gothique et bizarre. Cette jeune fille n'avait de l'enfance que ses formes grêles et mignonnes; son front possédait la réflexion de l'âge mûr.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, madame Isabelle? lui demanda doucement la jeune dame d'honneur, serrant contre son sein la petite main qui s'appuyait sur son bras.

— Rien, je ne sais, ma chère de Courcy, répondit madame Isabelle lentement; je me sens triste, voilà tout.

— J'espère que ce n'est pas un pressentiment? dit madame de Courcy, dont la physionomie piquante exprimait depuis le matin une impatience, un désir de parler qu'elle déguisait mal.

— Et de quoi? demanda la jeune fille en levant sur sa compagne son regard bleu et limpide.

— Ah! c'est un secret, madame Isabelle.

— Un secret! tu as un secret pour moi, ma chère Éléonore, pour moi qui n'en ai jamais eu pour toi! dit la jeune enfant d'un ton de reproche.

— Ah! c'est que c'est un grand secret, madame Isabelle, et que, si madame Isabeau ou monsieur le roi, si même messieurs vos oncles les ducs de Bourgogne et de Berri, voire même votre oncle de Bourbon, venaient à savoir que je vous en ai parlé, je serais tancée vertement, madame Isabelle.

— Quand on veut être discrète, on ne commence pas par dire qu'on a un secret, madame de Courcy.

— C'est que celui-là ne devrait pas en être un pour vous, madame Isabelle; car, enfin, il me semble que c'est la personne qu'on marie qui devrait la première le savoir.

— Est-ce qu'on me marie?... est-ce qu'on pense à me marier? Mais je n'ai encore que huit ans, ma bonne Éléonore, s'écria la princesse toute saisie.

— Qu'importe, ma chère princesse? regarde-t-on à l'âge des filles des rois quand la politique exige qu'on les marie? Oh! vous serez un jour une grande dame, madame Isabelle.

— Tout le monde le dit, et je n'en serais pas fâchée, dit Isabelle en souriant. Du reste, je m'aperçois bien qu'il se manigance quelque chose au Louvre, où réside monseigneur mon père, ainsi qu'à l'hôtel Saint-Pol, où nous demeurons, madame ma mère et moi. Si la curiosité n'était pas un vilain défaut dont je devrais aller me confesser au père chapelain, je te dirais bien de m'instruire... Mais non, tais-toi, je ne veux rien savoir. »

Et la charmante enfant, quittant soudain le bras de sa dame d'honneur, se mit à courir vers l'endroit où elle avait laissé ses compagnes... Un nouveau personnage s'était depuis introduit dans le préau; à sa vue, Isabelle resta saisie.

C'était un homme d'une taille haute et fière; son costume étrange était celui que portaient les nécromanciens d'alors : un bonnet pointu couvrait sa tête; une large robe de laine brune garnie de fourrure enveloppait son corps; des sandales chaussaient ses pieds; une longue barbe blanche descendait jusqu'à sa ceinture.

Toutes les demoiselles l'entouraient, et chacune, la main étendue vers lui, disait :

« Messire nécromancien, dites-nous notre bonne aventure, je vous prie. »

Mais lui, sans satisfaire à leurs désirs, leur demanda :

« Quelle est cette blonde jeune fille qui, à ma vue, a interrompu sa course joyeuse ?

— C'est madame Isabelle de France, répondirent les demoiselles, la seconde fille de madame Isabeau.

— Mais, de grâce, messire nécromancien, dites-nous notre bonne aventure, je vous prie ! »

Madame de Courcy venait de rejoindre Isabelle.

« Eh bien, pourquoi n'avancez-vous pas, madame ? lui dit-elle, le nécromancien vous fait-il peur ? Vous avez tort ; ce sont tous gens âgés, et si savants, madame, qu'ils connaissent tout : le présent, le passé, l'avenir. Ils lisent dans les astres comme vous lisez dans votre missel ; ils guérissent les maladies aussi bien que les meilleurs physiciens : moi, je vais le consulter pour ma mère, dont la vue se perd, et pour mon père, qui est en terre sainte... Vous, madame, ne voulez-vous point savoir un peu votre avenir ?

— J'ai peur ! répondit Isabelle, passant derrière sa dame d'honneur et n'examinant le nécromancien qu'à la dérobée.

— Quel enfantillage ! voyons, avancez. »

Pendant ce colloque, le nécromancien, les yeux fixés sur Isabelle, cherchait à rompre cette chaîne mouvante de mains blanches qui s'opposaient à son passage.

« Le ciel accomplira le premier vœu que vous formerez, dit-il à l'une ; — dans le plus beau de vos jours, souvent l'inquiétude vous tourmente et vous rend mélancolique. — Il faut surmonter tous les chagrins que vous pouvez avoir, disait-il à une autre. — Vous attendez des nouvelles qui ne tarderont pas à venir, ajoutait-il à une troisième. — Vous réussirez dans vos entreprises. — Il ne faut pas se

fier à tout le monde. — Les plaisirs que vous éprouverez vous feront oublier les peines passées. — Vous aurez une heureuse vieillesse. »

Et, jetant au hasard sur chaque main cette kyrielle de prédictions qu'il est d'usage dans le monde nécromancien de débiter aux crédules, le savant personnage parvint à la main de madame de Courcy, qui venait d'ôter son gant pour la présenter nue au devin.

« Vous épouserez un étranger, lui dit-il.

— Je suis mariée , répondit-elle , étonnée de ce genre de prédiction.

— En secondes noces, » répliqua sévèrement le devin, comme s'il l'eût grondée d'avoir douté de son art.

Et il passa rapidement devant madame de Courcy pour venir se poser devant Isabelle, dardant au front de la jeune fille son regard brillant comme l'éclair et pénétrant comme le feu.

Bien qu'elle fût habituée par son haut rang à être le point de mire de tous les regards, celui-ci fit éprouver à la jeune princesse un malaise dont elle avait peine à se défendre; elle aurait voulu fuir, échapper à l'attraction de ces grands yeux bleus fixés sur elle comme une puissance infernale; mais le magnétisme de ce regard la clouait à sa place.

« Et vous, noble fille d'Isabeau de Bavière et de Charles VI, dit le devin en s'inclinant devant Isabelle, qui, rougissante et craintive, se tenait toujours derrière madame de Courcy, ne voulez-vous point que je soulève un peu le voile qui cache votre destinée? »

La voix du nécromancien s'était singulièrement adoucie en s'adressant à la princesse... Celle-ci hésitait; mais ses compagnes lui dirent :

« Oyez la science infinie de cet homme, madame; il a deviné votre origine au milieu de nous toutes. »

Le mystérieux inconnu restant toujours incliné devant Isabelle, la main de la jeune fille s'étendit machinalement vers lui. Elle sentit qu'il tremblait en la prenant.

« A main si mignonne il faudrait un sceptre, dit-il; à taille si frêle un manteau royal, à front si pur un diadème. Dites, madame, ajouta-t-il à voix basse et caressante, vous plairait-il d'échanger votre joli chaperon rose contre une couronne de reine?

— Si cela plaisait à Dieu et à monseigneur mon père, répondit Isabelle avec ingénuité, je n'en serais pas marrie. »

Cette réponse eut d'abord l'air de transporter de joie le mystérieux inconnu; mais, comme si d'affreuses révélations eussent agité son sein, son visage se troubla, son front devint sombre, sa poitrine oppressée faisait entendre des soupirs saccadés, et ses grands yeux bleus, qui envahissaient toute la personne d'Isabelle, semblaient exprimer toutes les angoisses d'un danger inconnu, mais redouté.

L'émotion du nécromancien gagna tous les assistants; il se fit un silence morne au milieu de cette jeunesse un moment avant si bruyante, et, comme ne pouvant plus maîtriser sa pensée, le devin reprit :

« Et cependant quel dommage d'exposer une créature si angélique aux ennuis qui sont cachés sous la pourpre!... Pardonnez, madame Isabelle, si, malgré moi, des craintes qui me saisissent et qu'un pouvoir inconnu semble me révéler, me font mêler d'affreux présages à la prédiction que j'ai à vous faire. En ces temps de discordes et de mauvais vouloirs, il est telle couronne royale qui pourrait se changer en couronne d'épines... Oh! chère enfant, en acceptant la première, n'auriez-vous pas appréhension de la seconde?

— Que la volonté de Dieu soit faite, seigneur, » dit Isa-

belle, rassurée par la douceur de l'organe du nécromancien, par son ton à la fois respectueux et tendre, et surtout par sa grande barbe blanche, qui prêtait à son visage, comme à ses paroles, quelque chose de paternel et de consolant.

« Eh bien, madame, continua-t-il vivement, avant une heure, vous serez reine d'Angleterre!... »

Dans ce moment, un grand tumulte de voix et de chevaux troubla le calme qui régnait ordinairement dans la cour de l'hôtel Saint-Pol; ces mots : *Le roi! le roi!...* parvinrent jusqu'aux oreilles des demoiselles rassemblées dans le préau. La crainte d'être surprises avec un nécromancien les fit se disperser à l'instant.

Isabelle se disposait à les suivre; mais, d'un geste impérieux et doux, le magicien la retint à sa place.

II.

LE PETIT BRACELET ROUGE.

Isabelle, demeurée seule dans le préau avec le nécromancien, allait lui demander compte de l'audace qu'il montrait à la retenir ainsi, lorsqu'elle le vit sortir de la manche de sa longue robe un petit bracelet de velours rouge, brodé d'or et semé de pierres précieuses, auquel pendait une relique représentant l'image de la sainte Vierge.

« Avant de vous quitter, madame, permettez-moi de vous offrir un talisman contre les maux que le destin vous prépare. Prenez ce bijou et cachez-le à tous les yeux, madame, dit-il en le lui présentant. Ce bracelet rouge a touché de saints tombeaux, il a été consacré par le sang

d'un martyr. Le pieux ermite qui me l'a donné m'a dit qu'il garantirait de malencontres celui qui le porterait.

— Alors pourquoi vous en privez-vous, messire? lui dit naïvement la jeune fille; vous devez en avoir plus besoin que moi; que moi, fille de reine et destinée à être reine un jour.

— Hélas! pauvre enfant, les périls de la royauté dépassent souvent les misères d'une vie obscure et pauvre. Gardez ce talisman, madame; qu'il vous rappelle le nécromancien, qui peut-être viendra le réclamer un jour. »

Comme obéissant toujours à une puissance surnaturelle, qui n'était autre toutefois que celle du prestige attaché à la présence de ces mystérieux personnages, Isabelle prit le bracelet et l'attacha à son poignet. Mais, quand elle releva les yeux pour remercier le nécromancien, il avait disparu. La naïve princesse crut à un prodige. Elle serra avec effroi contre son sein le petit bracelet rouge donné par cet être extraordinaire, et, cherchant un appui contre sa frayeur, elle aperçut à la porte madame de Courcy, qui lui faisait signe de venir la rejoindre.

« Accourez vite, madame, lui dit-elle, c'est monseigneur le roi venu de son château du Louvre pour voir madame la reine. Il est accompagné d'une suite nombreuse; il a avec lui les ambassadeurs anglais. Venez vite, on vous demande.

— Et quel besoin a-t-on de moi? » demanda Isabelle, à qui le nom d'Anglais fit battre le cœur.

Sans lui répondre, madame de Courcy l'entraîna.

Bien malgré moi, mes jeunes lecteurs, et bien à contre-cœur, je vous assure, je suis obligée de vous parler un peu *histoire*. Toutefois rassurez-vous, ce ne sera pas long.

Le roi d'Angleterre venait de perdre sa femme Anne de Bohême, et, désirant faire la paix avec le roi de France, il résolut de demander en mariage madame Isabelle, fille

aînée de Charles VI. Or on vit arriver à Paris, au mois de juillet 1395, pour proposer ce mariage, une brillante ambassade composée de plus de cinq cents personnes, et ayant à leur tête l'archevêque de Dublin, le comte de Rutland, amiral, et le comte de Northampton, maréchal d'Angleterre. Le roi les reçut avec une grande magnificence, les défraya, leur donnant deux cents écus par jour pour leur dépense, et les recevant souvent à sa table, ce que les princes imitaient, en les admettant aussi à la leur. Cependant le roi ne décidait rien ; il lui peinait d'accorder sa fille à un prince qui était encore son ennemi. Mais le chancelier de France, messire Arnaud de Corbie, homme sage, habile et prévoyant s'il en fut, dit, selon les chroniques du temps, au roi et à ses oncles, les ducs de Bourgogne, de Berri, d'Anjou et de Bourbon :

« Messeigneurs, il faut entrer dans la maison par la « bonne porte. Or ce roi Richard témoigne bien, en de- « mandant à s'allier à nous par mariage, qu'il porte un « véritable amour au royaume de France et à nous. Son « oncle, messire Thomas de Glocester, est entièrement « contraire à sa volonté. Rien ne peut briser sa résistance « à la paix, et vous avez vu que les pourparlers d'Amiens « et de Lélinghen n'ont amené qu'une trêve seulement. « Mais, lorsque le roi d'Angleterre sera ainsi lié, il aura « beaucoup plus de force contre le duc de Glocester. Re- « cevons donc bien ses demandes et ses propositions, fai- « sons tant que ses ambassadeurs s'en aillent contents de « nous. »

Les oncles du roi se mirent de l'avis de messire Arnaud de Corbie, surtout le duc de Bourgogne, à cause de son comté de Flandre, à qui la guerre pouvait causer de grands

dommages. Alors on permit aux ambassadeurs d'être présentés à la reine et à ses enfants, qui habitaient l'hôtel Saint-Pol.

C'était pour assister à cette présentation que madame de Courcy était venue chercher Isabelle. Celle-ci se plaça aussi près qu'elle put du siége de la reine, et, tout en serrant par-dessus la manche de sa robe le petit bracelet de velours rouge qui froissait légèrement son bras, elle réussit à prendre assez de calme pour assister dignement aux événements qui allaient se passer.

D'abord les ambassadeurs offrirent leur respect à la reine, puis ils s'avancèrent vers madame Isabelle. Le comte de Northampton, mettant un genou en terre, lui dit :

« Madame, s'il plaît à Dieu, vous serez notre dame et notre reine.

— Messire, répondit la jeune fille sans s'étonner, car elle voyait la prédiction du nécromancien s'accomplir, s'il plaît à Dieu et à monseigneur mon père que je sois reine d'Angleterre, je le serai volontiers, car il m'a été dit que je serais une grande dame. »

Puis, offrant sa gentille petite main à ce grand et roide seigneur, elle le fit lever et le conduisit gracieusement vers la reine.

« Madame ma mère, lui dit-elle, avez-vous ouï la belle proposition de ces messieurs, et y donnez-vous votre consentement ?

— Certes oui, répondit Isabeau, dont la figure un peu durement belle s'adoucissait toujours à l'aspect de sa fille, et vous voilà une grande dame, ma fille, et l'égale de votre mère.

— Égale peut-être de rang, répondit Isabelle en portant la main de sa mère à sa bouche, mais toujours sujette par le cœur.

— Ce sera une noble et excellente dame, se dirent les ambassadeurs entre eux.

— Oh ! je suis bien contente, ma chère Éléonore, dit la princesse se penchant à l'oreille de madame de Courcy, je vais être reine d'Angleterre. »

Et, comme ses yeux parcouraient ravis le cercle des ambassadeurs anglais, tout à coup ils s'arrêtèrent fixes et presque avec effroi sur l'un de ces seigneurs.

Aucune marque distinctive ne révélait son rang, mais sa figure jeune et douce offrait quelques-uns des traits du nécromancien. Il possédait surtout son regard, ce regard imposant, calme et si pénétrant, que la princesse ne pouvait le voir se diriger sur elle sans se sentir toute troublée. Elle ferma les yeux comme pour se soustraire à cette puissance inconnue qui la faisait au même instant brûler et froidir ; mais, quand elle les rouvrit, elle eut beau chercher ce chevalier, il n'était plus là.

Troublée par cette vision, la jeune princesse ne revint à elle que pour ainsi dire réveillée par la voix du roi son père, qui commandait, pour le lendemain, une chasse à laquelle il conviait tous les seigneurs anglais.

« Vous en serez, madame Isabelle, dit-il à sa fille avec gaieté, je nomme le noble comte de Northampton votre chevalier. »

A ces mots, la figure sérieuse et dure de l'ambassadeur anglais s'abaissa roidement devant la gracieuse princesse, et murmura quelques mots comme de remercîment. Puis, s'approchant du roi et de la reine, il prit congé de Leurs Majestés.

Alors le cortége des Anglais défila lentement devant la famille royale ; mais en vain Isabelle chercha parmi tous ces jeunes et beaux seigneurs celui dont le regard la troublait si fort, elle ne l'aperçut pas. Le dernier avait disparu, qu'elle cherchait encore.

III.

LA CHASSE AU SANGLIER.

De joyeuses fanfares avaient réveillé, au soleil levant, les nobles habitantes de l'hôtel Saint-Pol, et la cour était remplie de superbes coursiers qui piaffaient, impatients, en attendant les cavaliers ou les amazones qui devaient les monter. Bientôt le roi, les princes ses oncles, et les ambassadeurs, se montrèrent prêts à partir; alors la reine, ses enfants et ses dames et écuyers parurent sur le perron.

Deux haquenées, blanches comme la neige, furent amenées à madame Isabeau et à madame Isabelle. Au moment où cette dernière sautait sur la selle, elle crut remarquer, dans celui qui lui présenta le genou pour l'aider à monter, le même seigneur anglais dont le regard avait une si profonde expression. Mais sans doute elle s'était trompée, car, une fois en selle, elle jeta les yeux sur son écuyer; la vision avait encore disparu : à sa place, elle n'aperçut, debout près de sa haquenée, suivant chacun de ses mouvements, les épiant presque, que la longue et triste figure du comte de Northampton. La naïve et superstitieuse enfant serra son petit bracelet rouge avec dépit, et comme pour conjurer tout mauvais présage.

La journée était superbe. Le cortége partit en ordre de Paris; la plus sévère étiquette en avait ordonné l'arrangement; mais, lorsqu'on fut arrivé dans la forêt, la chasse s'anima, l'harmonie se rompit peu à peu, et Isabelle ne tarda pas à se trouver en compagnie seulement du grave comte de Northampton et de quelques vieilles dames de la suite de la reine. Quel cortége pour une jeune et joyeuse enfant! En vain elle appelait de ses vœux madame de Courcy, sa bonne et indulgente Éléonore; en vain vou-

lait-elle faire presser le pas à sa monture pour la rejoindre, elle ou quelques autres des demoiselles de la reine : son cérémonieux voisin se penchait aussitôt à l'arçon de sa selle, s'enquérait de ce qu'elle désirait, l'engageait à modérer l'ardeur de son coursier, étant, lui, comte de Northampton, ambassadeur du roi d'Angleterre, responsable des dangers que pouvait courir sa future reine.

Le comte répétait pour la vingtième fois son observation avec le même ton grave, la même inflexion de voix creuse, le même geste compassé, lorsque soudain un sanglier traqué par les chiens se jeta à la traverse des chevaux et du discours de l'ambassadeur anglais, et répandit l'effroi dans la troupe.

Soit qu'Isabelle eût eu peur, et que, par un brusque coup d'éperon, elle eût forcé son cheval à se cabrer, soit que le cheval eût été effrayé par le sanglier, ou soit encore que la jeune fille eût voulu profiter du désordre répandu dans son cortége pour s'éloigner de son roide chevalier et rejoindre le gros de la société, sa haquenée, lancée par elle au galop, ne tarda pas à prendre le mors aux dents.

Emportée à travers les allées et contre-allées de la forêt avec une vélocité incroyable, Isabelle eut toutes les peines du monde à se tenir en selle. A chaque nouvel élan elle se sentait désarçonnée, près d'être jetée à terre et brisée contre les pierres ou les arbres du chemin; mais son petit bracelet rouge qu'elle sentait toujours à son bras soutenait ses forces : l'idée qu'avec lui il ne pouvait pas exister de danger lui donnait non-seulement du courage, mais de la présence d'esprit, qui en sert bien souvent, si elle ne double pas celui que l'on a. Elle arriva ainsi, sans malencontre, dans un endroit solitaire de la forêt, où son cheval s'arrêta de lui-même, comme s'il eût atteint le but de sa course.

Le premier besoin d'Isabelle fut de respirer, car le vent qui s'engouffrait dans sa poitrine, à chaque soubresaut du cheval, l'avait oppressée; puis elle se mit à réparer le désordre de ses vêtements, occasionné par la rapidité de sa course. Ce soin rempli, elle examina le lieu où elle se trouvait : c'était une solitude sombre et sauvage; la main de l'homme ne se voyait nulle part; le chêne gigantesque y déployait à son aise ses branchages touffus; l'herbe, que n'avait encore ployée aucune trace humaine, s'y élevait verte et serrée; les fleurs des champs, mêlées aux fraises rouges des bois, y réjouissaient la vue, en même temps que leur parfum embaumait l'air; la fauvette et le rossignol semblaient fêter cet endroit en y faisant entendre leurs plus joyeux ramages.

Le calme de ces lieux, si différent du bruit de la ville, auquel Isabelle était accoutumée, répandit dans son âme cette paresseuse langueur qui fait que les membres se détendent d'eux-mêmes et cherchent le repos. Pliée en deux sur sa haquenée, qui broutait tranquillement l'herbe dont les épis venaient d'eux-mêmes s'offrir à sa bouche, la jeune fille rêvait, elle pensait à son mariage, à ce roi Richard auquel elle allait jurer soumission et fidélité, à ce roi qu'elle ne connaissait pas et dont elle n'avait même jamais vu le portrait. Depuis la veille, vingt fois elle aurait voulu questionner sur lui ses compagnes, et, chaque fois, comme une crainte pudique l'en avait empêchée. Puis elle cessait de penser à son royal fiancé pour s'abandonner en enfant gâtée au charme de la solitude où elle se trouvait, pour écouter le rossignol et respirer avec délices les émanations enivrantes qui l'enveloppaient.

Le pas d'un cheval qui s'approchait la tira désagréablement de sa rêverie; ce ne pouvait être que celui du cérémonieux chevalier auquel son père l'avait confiée. Elle tourna la tête avec dépit de ce côté; mais, bien que le

cavalier fût encore loin, elle ne reconnut ni l'encolure du vieil Anglais ni celle de son long cheval : c'était un très-jeune homme monté sur un élégant coursier. Ce cavalier portait le costume des écuyers de l'ambassadeur; mais sa bonne grâce prêtait à ce costume un charme que les autres écuyers n'avaient pas. Sa figure, qui ne lui apparaissait encore qu'imparfaitement, rappela à la princesse ces portraits d'anges blonds que madame Valentine, sa tante, avait apportés de Milan, et qu'elle conservait dans son oratoire.

En entrant dans le bosquet, le cavalier mit pied à terre; et, découvrant respectueusement sa tête, il leva sur la princesse des yeux qui la fixèrent à sa place.

C'était encore sa vision : ces yeux avaient l'expression mystérieuse du regard du nécromancien; ils avaient la douceur magique du regard du seigneur inconnu et de l'écuyer du matin. Isabelle chercha son bracelet rouge et le serra avec émotion.

« Madame, dit l'inconnu, et sa voix avait la douceur de ses traits, nombre de seigneurs chevauchent après vous dans la forêt; les uns cherchent leur princesse de France, les autres leur future reine d'Angleterre; puisque c'est moi qui, le premier, ai eu le bonheur de vous retrouver, accordez-moi l'honneur de vous remettre en votre route. »

Isabelle salua pour réponse, et, reprenant les guides de sa haquenée, elle sortit du bocage, non toutefois sans jeter un coup d'œil de regret sur la solitude charmante qu'elle quittait.

Le jeune écuyer s'élança sur son cheval; et, mesurant son pas sur celui de la monture de la princesse, ils chevauchèrent un moment en silence sous les grands arbres.

Isabelle ne parlait pas, non qu'elle fût intimidée par sa position, elle avait trop la conscience de son haut rang et de sa dignité de princesse pour craindre de se trou-

ver seule avec un inconnu au beau milieu d'une forêt : c'était peut-être aussi cette même fierté superbe qui lui faisait garder le silence.

L'inconnu le rompit le premier.

« N'avez-vous point eu frayeur, madame, de la course précipitée de votre beau coursier? Bien que je ne fisse pas partie du cortége, mes yeux ne vous ont pas quittée depuis le commencement de la chasse... »

Et, voyant que la princesse ne répondait pas, il reprit :

« N'aurez-vous pas regret, madame, de quitter ce tant beau pays de France?

— Je ne sais, milord, répondit Isabelle; depuis hier tant d'événements se succèdent dans mon existence, que j'en suis encore tout étourdie, et n'ai vraiment pas eu le temps de réfléchir.

— Quoi! pas même à ce roi Richard, votre heureux fiancé ?

— C'est peut-être sa pensée qui me préoccupe à ce point, » dit Isabelle.

Puis elle reprit avec cet abandon d'enfant qui s'alliait si bien à ses traits mignons et charmants :

« Vous le connaissez, milord, le roi Richard; est-il bon?

— On le dit, madame.

— Et... est-il beau?

— On le dit encore, madame.

— Tant mieux, dit Isabelle étourdiment; il me fera moins peur. »

Le jeune cavalier sourit.

« Ainsi, reprit-il à voix basse, et comme s'il eût craint que d'autres n'entendissent son discours, bien qu'il fût seul dans la forêt avec la princesse; ainsi, madame, vous irez vers lui sans ennui? Votre cœur, si jeune, ne laissera à la cour de France rien qu'il doive regretter?

— Et monseigneur mon père, milord, et madame ma mère, et ma chère Éléonore, madame de Courcy?

— Et voilà tout?... demanda l'inconnu.

— Je le crois, milord, dit Isabelle avec candeur, et cependant je n'oserais l'affirmer, car, au moment de s'éloigner pour toujours, les objets indifférents, mais qui nous entourent, prennent à nos yeux un caractère tout particulier; ainsi, depuis hier, il me semble que j'aime davantage toutes mes demoiselles.

— Et, parmi tous ces jeunes lords anglais, dites, madame, n'en avez-vous remarqué aucun auquel vous souhaiteriez que votre royal époux ressemblât? »

Isabelle comprima un éclat de rire en répondant :

« Ce ne serait, pas, à coup sûr, au comte de Northampton.

— Le voici au détour de cette allée, » dit l'inconnu, désignant du doigt un groupe de seigneurs qui s'avançaient vers eux; et, piquant des deux, il disparut par un petit sentier avant qu'Isabelle eût pu deviner son intention de la quitter.

La jeune princesse rejoignit la chasse toute soucieuse; la curiosité lui harcelait le cœur; elle aurait voulu savoir quel était ce jeune Anglais, qui parlait français comme un Français. A ses manières polies, ainsi qu'à son ton dégagé, ce ne pouvait être qu'un seigneur d'importance; mais pourquoi se tenait-il éloigné d'un lieu où, sans nul doute, son rang lui permettait de figurer? Elle eut beau interroger tous les visages qui l'entouraient, aucun ne lui présentait l'image de cet inconnu, aucun ne possédait ce regard si fier et si doux à la fois.

Quelques jours après, les ambassadeurs anglais retournèrent en Angleterre avec une réponse favorable et la promesse qu'on leur conduirait la princesse au printemps prochain.

IV.

CALAIS.

Au commencement du mois de mars 1396, madame de Courcy entra un matin inopinément dans la chambre d'Isabelle, et trouva cette jeune princesse assise sur son lit, à demi vêtue et plongée dans des réflexions dont ne l'arracha qu'avec peine la voix d'Éléonore.

« Grande nouvelle ! madame Isabelle, lui dit-elle, n'apportant que peu d'attention à la tristesse répandue sur les traits de la princesse ; les ambassadeurs d'Angleterre viennent d'arriver à Paris. Il paraît que votre royal fiancé est pressé d'achever cette union : il a envoyé, avec l'ambassade, ses deux oncles, les ducs de Lancastre et de Glocester. Ils sont munis d'une procuration dont voici à peu près la teneur. J'étais auprès de madame la reine quand monseigneur le roi est venu lui en donner connaissance. »

Et, comme Isabelle, les yeux distraitement fixés sur la jeune dame d'honneur, avait l'air d'écouter, celle-ci continua :

« Pour faire cesser la cruelle effusion du sang humain et les innombrables désordres de la guerre ; pour parvenir plus tôt à un bon traité de paix ; pour rendre le repos, non-seulement aux royaumes, terres, seigneuries et sujets des deux partis, mais aussi à toute la chrétienté ; pour le bien et l'union de l'Église catholique ; pour la confusion des infidèles, ennemis de la foi chrétienne, Richard, roi d'Angleterre, a donné pouvoir de conclure son mariage avec madame Isabelle, fille aînée de son cousin le roi de France. Les ambassadeurs sont aussi autorisés à contracter les fiançailles par parole de futur, et le mariage par parole de

présent, de la manière la plus convenable et la mieux séante, ainsi qu'à accepter le consentement de ladite dame.

« De son côté, le roi de France, votre père, a donné sa procuration aux ducs de Bourgogne et de Berri, dans laquelle se trouvent exposés les mêmes motifs et désirs d'alliance et de paix entre les deux royaumes. Votre dot est ainsi réglée : vous voyez que je n'ignore rien, ma chère princesse : on vous donne huit cent mille francs, dont trois cent mille francs payables sur-le-champ, cent mille francs du moment où vous irez habiter avec le roi d'Angleterre, puis cent autres mille francs d'année en année. Il est aussi stipulé que les enfants provenant de ce mariage ne pourraient prétendre à aucun droit à la couronne de France; et, de plus, il a été convenu que monseigneur votre père serait tenu de vous habiller, vous parer de joyaux et vous faire conduire et accompagner à ses dépens, honorablement et selon votre condition, jusqu'à Calais, où le roi d'Angleterre doit vous recevoir. Le contrat se signe ce soir, la noce se fait demain. Permettez que je sois la première à rendre hommage à la reine d'Angleterre, ajouta madame de Courcy en s'agenouillant, moitié riante, moitié cérémonieuse, devant la jeune fille, et prenant la main de la princesse qu'elle porta à ses lèvres.

— Quelle gaieté ! quelle joie ! dit Isabelle tristement ; et elle dit qu'elle m'aime !

— Oh ! quand vous ai-je donné le droit d'en douter, madame ? reprit Éléonore d'un ton de doux reproche.

— Aujourd'hui, ingrate, où tu te réjouis de me quitter.

— Mais je ne vous quitte pas, madame Isabelle, je vous suis à la cour de votre royal époux.

— Puisses-tu y aller seule !

— Comment ! que dites-vous ?

— La vérité, Éléonore ; ce mariage me tue !... Écoute, oh ! j'ai si peur de ce roi Richard !

— Chassez ces inquiétudes, chère princesse, croyez-moi; le roi votre père consentirait-il à ce mariage s'il ne devait être aussi heureux pour vous qu'il est utile au bien de l'État? Allons, laissez-vous parer, laissez relever vos beaux cheveux blonds, et vous mettre en état de recevoir dignement ces nobles ambassadeurs de votre royal époux. »

Isabelle se tut et se prêta volontiers à toutes les fantaisies de toilette que la jeune dame d'honneur inventait pour la faire belle, à quoi la beauté naturelle de madame Isabelle aidait merveilleusement. Puis elle la mena triomphante dans l'appartement de la reine, où le contrat se passa. Les noces eurent lieu le lendemain. Pour la pompe et les superfluités, elles furent magnifiques : les rois et les princes s'envoyèrent de merveilleux présents; mais il fut décidé que la remise d'Isabelle à son époux n'aurait lieu que lorsque le trousseau serait achevé... Alors le roi de France devrait se rendre à Saint-Omer avec la princesse, pendant que, de son côté, le roi d'Angleterre viendrait l'attendre à Calais.

Tout étant ainsi convenu, la France et l'Angleterre rivalisèrent de luxe, d'élégance; ce fut une lutte d'ouvriers à qui perfectionnerait les plus riches pièces d'orfévrerie, les plus brillants bijoux, les plus merveilleuses étoffes. Toutefois, malgré le zèle des orfévres et des brodeurs, les préparatifs se prolongèrent jusqu'au mois d'octobre, où Richard, lassé d'attendre, partit le premier pour Calais, ce qu'il fit savoir à Charles VI. Mais celui-ci, qui voulait suivre la procession le jour de la fête de saint Denis, patron de la France, retarda encore de quelques jours.

Ce ne fut que le 14 octobre, après avoir fait ses dévotions à Notre-Dame et à Saint-Denis, que la jeune reine d'Angleterre, le roi et la reine de France, se mirent en route. Leur suite était nombreuse et illustre. Entre au-

tres grands personnages, on y voyait le duc de Bretagne, qui était venu à Paris pour célébrer les fiançailles de son fils avec madame Jeanne de France, seconde fille du roi.

Sur la limite des deux États, entre Calais et Ardres, on avait dressé deux camps : celui du roi de France était composé de cent vingt tentes en charpentes et en draperie ; celui du roi d'Angleterre ne lui cédait en aucune manière. Le 27 octobre, les deux rois s'étant rendus chacun dans leur camp, les ducs de Lancastre, de Glocester et le comte de Rutland vinrent prendre les ordres du roi de France sur les cérémonies qu'il fallait observer, sur les habillements qu'il fallait porter. Le roi les reçut gracieusement et leur donna à chacun un diamant. Pendant que cette scène se passait, une autre du même genre avait lieu dans le camp d'Angleterre : c'étaient les ducs de Bourbon, de Berry et de Bourgogne qui remplissaient le même message auprès du roi d'Angleterre. Celui-ci répondit :

« Que la paix et l'amitié ne se prouvaient point par des robes magnifiques; qu'il ne fallait pas de cérémonies pour une entrevue toute cordiale. »

Un pieu avait été planté à distance égale des deux camps. Or, le 28 au matin, à la même heure, les deux rois sortirent chacun de leur tente. Le roi de France était suivi de quatre cents chevaliers, les premiers du royaume, et précédé de son cousin, le comte d'Harcourt, portant l'épée de France et remplissant l'office de connétable en l'absence du comte d'Eu, parti pour la croisade [1]. Arrivé à une certaine distance du pieu, il descen-

[1] Une croisade avait été entreprise sous le règne précédent, mais elle n'eut qu'un commencement d'exécution. (E. M.)

dit de cheval, et, ses chevaliers ayant aussi mis pied à terre, il leur dit :

« Mes bons amis, je vous prie de ne point me faire repentir du choix que j'ai fait de vous pour m'accompagner ; comportez-vous bien selon mon ordonnance et votre devoir. »

Le roi d'Angleterre avait, de son côté, observé les mêmes formalités. Charles VI était vêtu d'une robe courte qui ne lui venait qu'aux genoux et d'un simple chaperon de velours. Le roi Richard portait sa robe plus longue, mais moins ornée.

Les deux rois, s'apercevant, se mirent à marcher l'un audevant de l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent rencontrés. Là, en présence de toute leur suite, qui avait mis genou en terre, ils se prirent la main et s'embrassèrent cordialement ; puis ils résolurent qu'en ce lieu, et en mémoire d'une si touchante union, il serait élevé une chapelle à Notre-Dame de la Paix.

Alors les ducs de Lancastre et de Glocester s'avancèrent vers le roi de France et lui offrirent un drageoir plein d'épices, ainsi qu'une coupe de vin, en même temps que les duc de Bourgogne et de Berri en présentaient autant au roi d'Angleterre. Puis les deux rois se firent à chacun des présents : Charles VI offrit à Richard une tasse d'orfévrerie à mettre la bière, et un pot à l'eau ; et celui-ci, à son tour, présenta au roi de France un flacon et une aiguière.

Un grand mouvement se faisait remarquer dans le camp des Français : c'était un nombre infini de litières, de chariots dorés, de chevaux superbement harnachés qui se mettaient en marche, et s'avançaient vers les deux rois : on ne voyait que guirlandes d'or, perles, diamants, qui reluisaient au soleil. Madame Isabelle, montée sur une belle haquenée

blanche, s'avançait en tête, les yeux baissés et le visage pâle. Sa robe, toute brodée de fleurs de lis, descendait jusqu'à ses pieds ; sa tête charmante semblait plier sous le poids d'une couronne d'or, à laquelle était attaché un voile court à franges d'or, que le vent du matin faisait flotter gracieusement sur son cou de cygne.

Lorsque sa haquenée s'arrêta, les ducs de Bourgogne et de Berri allèrent à la princesse et lui offrirent la main pour descendre. Aussitôt qu'elle eut mis pied à terre, les duchesses de Lancastre et de Glocester, accompagnées de plusieurs dames anglaises, s'avancèrent et lui firent leur révérence. La jeune reine la leur rendit ; puis, conduite toujours par ses oncles, elle marcha vers le roi d'Angleterre, devant lequel elle s'agenouilla.

« Mon fils, dit le roi de France au roi Richard, c'est ma fille : je vous l'avais promise, je vous la donne et vous la laisse ; promettez-moi de l'aimer comme votre femme.

— Je vous le promets de grand cœur, mon père, dit Richard prenant la main d'Isabelle pour l'engager à se relever; et vous, madame, ajouta-t-il, promettez-vous de m'aimer comme votre époux ? »

Isabelle se laissa relever ; mais, gardant toujours ses yeux baissés desquels de grosses larmes tombaient, elle ne répondit point.

« Regardez-moi, Isabelle, dit Richard, la voix si caressante, que la jeune reine, émue déjà de cette voix qu'elle croyait reconnaître, leva lentement les yeux, et demeura saisie en retrouvant dans le roi Richard le nécromancien et l'inconnu de la forêt !

— Oh ! mon petit bracelet rouge ! dit-elle presque avec une joie d'enfant, vous m'avez bien porté bonheur ! »

En vue des deux camps et du roi de France qui examinait cet *à parte* d'un air inquiet, Richard prit sa jeune femme dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Le reste, chers lecteurs, est plus triste : Isabelle prit congé de son père et de ses oncles, les larmes aux yeux ; et, sans être suivie d'autres dames françaises que de la dame de Courcy, elle fut remise aux duchesses de Lancastre et de Glocester. On la plaça dans une litière, et elle partit pour Calais.

Quatre ans après, Henri de Lancastre montait sur le trône d'Angleterre sous le nom de Henri IV, et madame Isabelle de France, ramenée à Calais avec les mêmes honneurs royaux qui l'y avaient accompagnée, rentrait en France seule et en habit de deuil : Richard II venait de mourir empoisonné dans la tour de Londres, par l'ordre de Henri [1].

Et cependant elle n'avait pas perdu son petit bracelet de velours rouge !

[1] Richard II, fils du fameux prince Noir, avait tendrement aimé sa douce et naïve épouse. Comme un père indulgent, il se faisait enfant pour lui plaire ; il consentait à partager ses jeux ; souvent même on le vit aider cette jeune souveraine à parer des poupées. Isabelle lui rendait cette affection avec toute la générosité de l'enfance. Elle pleura sa perte avec tant d'amertume et de constance, que l'on s'étonna qu'un cœur de douze ans sût conserver un souvenir si profond. De retour en France, elle consentit à épouser Charles d'Orléans, fils de Valentine de Milan et du malheureux duc d'Orléans, assassiné par l'ordre de Jean sans Peur. Elle mourut à l'âge de vingt-deux ans. Son époux faillit succomber à l'excès de sa douleur. Dans des poésies, généralement admirées comme des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, Charles d'Orléans nous a conservé la mémoire d'Isabelle et de ses touchantes vertus. (E. M.)

ANNE DE BRETAGNE

15e SIÈCLE.

I.

LES MALHEURS D'UNE JEUNE DUCHESSE.

A quelques lieues de Nantes, sur les bords de la mer, on voit encore attenant au château de Beaumont trois hautes tours noires, élevées, et si anciennes, si anciennes, qu'aujourd'hui, dans le pays, les habitants eux-mêmes ne sauraient trop dire en quel temps elles ont été construites. — Tout ce que je sais, moi, c'est qu'en 1489, époque à laquelle se passe l'histoire que je vais vous raconter, ces trois hautes tours formaient ce qu'on appelait alors le château de Redon.

Or, un matin du mois d'octobre de cette année 1489, une étrange scène se passait dans un des appartements de cette tour : une jeune fille de treize ans était assise sur une chaise en bois, à haut dossier, tandis qu'un chevalier, qui avait bien cinq fois l'âge de cette enfant, se tenait debout devant elle, humble en apparence, mais rouge de colère, et le regard empreint d'une sévérité impérieuse qu'il n'osait exprimer.

« Vous avez vu, princesse, le sire Alain d'Albret? demanda le vieux chevalier à la jeune fille.

— Dieu merci, messire de Rieux, le bon Dieu nous a donné une excellente vue.

— Et... oserai-je, princesse, vous demander comment vous le trouvez? répliqua le sire de Rieux.

— Fort laid, messire, répondit aussitôt la jeune princesse.

— La laideur du visage n'est rien, lorsque la beauté de l'âme vient la compenser.

— *Lorsque*... prononça la princesse avec une certaine intonation hésitante et malicieuse.

— Princesse! dit le sire de Rieux de l'air étranglé d'un homme qui se contraint péniblement.

— Je trouve encore votre protégé très-vieux messire de Rieux, dit aussitôt la princesse.

— Très-vieux! il n'a que cinquante ans, répliqua le sire de Rieux.

— Très-vieux comparativement à moi, qui n'en ai que treize, messire, se hâta de répliquer la noble et royale enfant.

— Madame Anne de Bretagne, dit le sire de Rieux en se posant de la façon la plus solennelle, lorsqu'en 1488 le duc François II, votre noble et auguste père, mourut, il vous confia à ma tutelle, il me remit tous ses droits sur vous, me chargeant de veiller sur votre jeunesse, je dirai même plus, sur votre enfance... Comment, dites, ma noble et royale pupille, puis-je accomplir la parole donnée, lorsque je ne trouve auprès de vous que mépris pour mes conseils, que rébellion à mes volontés, qu'insousiance à mes désirs?

— En n'outre-passant pas les pouvoirs remis sur vous par mon père, messire, et en me consultant un peu avant de promettre ma main, répondit Anne avec un geste de

tête si superbe, un si beau regard, que, malgré lui, le tuteur s'inclina comme s'il ne se fût pas trouvé devant une enfant, ou comme si cette enfant eût grandi tout à coup d'une coudée.

— C'est ce que je fais, il me semble, dit le vieux chevalier.

— Oui, à la façon dont doivent se servir les loups, lorsqu'ils veulent croquer un agneau, fit observer la princesse d'un accent malin et tant soit peu goguenard.

— Enfin, répliqua le tuteur, vous refusez positivement d'épouser Maximilien, roi des Romains, avec lequel vous fûtes fiancée presque au sortir du berceau?

— Positivement, répliqua la princesse.

— Vous ne voulez pas non plus entendre parler de Charles VIII, roi des Français? demanda le tuteur.

— Pas davantage, répondit la princesse avec une grande assurance.

— Il faut cependant, princesse, songer à choisir un mari.

— Aussi j'y songe, répondit la princesse d'un ton sérieux.

— Et peut-on savoir, peut-on connaître le nom de l'heureux mortel auquel vous porterez en dot la plus belle portion de la France, la Bretagne?

— Non, messire, répondit la duchesse la voix émue, car ceci est un secret entre Dieu et moi. Qu'il vous suffise seulement de savoir que je ne veux épouser ni le roi des Romains, ni le roi des Français, ni votre protégé le sire Alain d'Albret... J'ai treize ans, messire, treize ans; à cet âge, et quand on est Bretonne, on n'a besoin, pour gouverner, ni d'un tuteur ni d'un mari. Pas plus tard que demain, je veux parcourir mes États, voir par mes yeux les besoins de mon peuple, et, digne fille du duc François II, faire chérir mon nom, comme l'on révère le sien... Et sur ce,

messire, nous vous prions de ne pas nous lancer de ces grands éclairs de vos yeux qui, lorsque nous étions petite, nous faisaient peur. Il est l'heure de me retirer dans mon oratoire pour y prier le bon Dieu, nous vous permettons de nous quitter. »

Cela dit, avec une majesté vraiment royale, Anne de Bretagne se leva, et, invitant du geste une paysanne bretonne, encore jeune, fraîche et grasse, à la suivre, elle prit en passant la main d'une jeune fille de son âge, salua gravement le sire de Rieux, et se retira dans son oratoire, dont les fenêtres en ogive, ouvertes à cause de la chaleur, laissaient arriver jusqu'à la princesse les doux parfums des jardins environnants, les senteurs délicieuses de l'acacia en fleurs et de la clématite odorante, qui grimpait fine, déliée, verdoyante, et parée de ses petites corolles lilas et or jusqu'au balcon de la tourelle.

Bientôt, de dessous ce même balcon, une voix qui se plaignait attira la princesse sur la pierre en saillie.

« Chut! dit Anne de Bretagne à ses deux compagnes, écoutons. »

Et, se penchant sur le fer du balcon, elle entendit ces mots :

« Ah! que je voudrais, roi ou reine, pouvoir faire ma volonté, et pourquoi, mon Dieu! faut-il que je ne sois qu'un vilain manant! disait cette voix, dont les inflexions mâles, et cependant douces, attestaient qu'elles venaient d'un très-jeune garçon. Oui, c'est décidé, et, dussé-je en mourir, car mieux vaut mourir que mal vivre, je sais bien ce que je ferai le jour des morts. »

Curieuse de voir de plus près l'individu qui voudrait être roi ou reine pour faire sa volonté, lorsque, dans tous les royaumes, ce sont presque toujours les rois et les reines qui doivent faire abnégation de leurs goûts et de leurs désirs, elle fit signe à ses compagnes de ne pas bouger,

et, ouvrant une petite porte qui conduisait, par un escalier tournant, dans une des cours les moins fréquentées du château, elle ouvrit de là une seconde porte, et se trouva sur la grande route, à côté d'un jeune paysan d'une quinzaine d'années environ.

II.

LA FÉE DE LA BRETAGNE.

Au fait, si le paysan breton se plaignait, il pouvait bien en avoir le droit, car rien au monde ne paraissait plus misérable que son costume, si ce n'était cependant la pâleur maladive de son visage que baignait un déluge de larmes.

Au bruit léger de la marche de la princesse et du frôlement de sa robe de soie sur le sable, le petit paysan tourna la tête, et, voyant près de lui une personne venue il ne savait d'où, car il n'avait entendu ni ouvrir ni fermer la porte qui avait donné passage à la princesse, il eut peur, et se leva en se signant.

Anne était vêtue d'une longue robe de soie violette, attachée autour du cou par une fraise blanche : cette robe prenait exactement sa taille, et, s'arrondissant ensuite en s'élargissant près de terre, la faisait assez ressembler à une abeille. Le charmant visage de la duchesse était encadré, à la mode de Bretagne, dans un capulet de velours rouge, à peu près pareil à celui dont les peintres du quinzième siècle coiffent la Mère de Jésus dans sa fuite en Égypte. Une belle chaîne d'or ornait sa poitrine, et une riche aumônière pendait à sa ceinture.

« Est-ce que je te fais peur ? dit Anne, en souriant de l'effet produit par elle sur ce paysan.

— Dame, dit celui-ci, à moins que vous ne soyez une

des fées de notre Bretagne ou la princesse Anne elle-même, je ne devine pas pas trop qui vous pouvez être...

— L'une ou l'autre, à ton choix, répondit la princesse ; mais qu'importe quelle je sois ! ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; j'ai entendu tes plaintes, et j'accours. Pourquoi veux-tu mourir ?

— Parce que... parce que j'ai tous les malheurs possibles, répondit le jeune paysan en pleurant : mon grand-père est aveugle, ma mère est aveugle, ils meurent quasiment de faim trois jours sur quatre dans la semaine ; et, parce que moi qui devrais les soutenir, je ne peux pas trouver d'ouvrage, tout repose donc sur Gothe, ma sœur, qui va aux champs toute la journée et qui a bien du mal à nous procurer un morceau de pain.

— Et pourquoi, toi, ne peux-tu rien faire ? demanda la princesse.

— Pardon, dit le paysan, auquel une idée sembla subitement traverser le cerveau. Ne m'avez-vous pas répondu, quand je vous ai demandé si vous étiez la fée de la Bretagne ou la duchesse Anne : « L'une ou l'autre, à ton choix ? »

— Oui, dit Anne.

— Eh, là.... si je veux, vous serez l'une ou l'autre ?... demanda encore le petit paysan en hésitant.

— Oui, répondit de nouveau la duchesse.

— Eh bien, je choisis : dit le paysan naïvement, je veux que vous soyez fée.

— C'est fait, dit Anne, qui, en jeune fille qu'elle était, s'amusait de tout. Voyons, souhaite ; que veux-tu ?

— D'abord, de beaux habits tout neufs, répondit-il.

— Ah ! tu es vaniteux, c'est mal ; je ne t'accorde pas cela, dit Anne.

— Madame la fée, daignez m'écouter, dit le petit paysan en joignant les mains. Il y a un riche fermier des

environs qui consentait à me prendre à son service; mais, quand il m'a vu venir me présenter chez lui, ce matin, avec les haillons que j'ai sur le corps, il n'a tant seulement pas voulu m'écouter et m'a dit de ne revenir qu'habillé ou pas du tout... Donc, madame la fée, je vous en prie, un petit coup de baguette... un tout petit...

— Tout à l'heure, dit Anne; que désires-tu encore?

— Que la chaumière de notre mère soit assez grande pour y loger deux de ses sœurs qui sont en une grande misère...

— Et après... ? dit Anne.

— Que mon nouveau maître me paye d'assez gros gages pour que mon grand-père puisse tous les ans saler un petit porc, et que le dimanche des Lauriers je puisse acheter à ma sœur une paire de sabots neufs.

— Après...? dit encore Anne, mais, cette fois, la voix émue de tant de misère et de naïveté.

— Après... dit le petit Breton en réfléchissant et comptant sur ses doigts, des habits, une maison, un porc, une paire de sabots... Dame, je ne sais pas ce qu'on peut désirer de plus... Ah ! si, j'oubliais, — manger du pain noir à discrétion... C'est ça encore qui doit être bon !

— Mon Dieu, dit la princesse en joignant les mains... est-ce qu'il y a des gens dans la Bretagne qui n'ont pas tout cela, qui n'ont pas de pain ?...

— Il y en a plus qui n'en ont pas que de ceux qui en ont, dame ! dit le petit Breton.

— Tu m'assures cela ? dit Anne.

— Vous êtes fée de la Bretagne et vous ne savez pas cela ? dit le paysan étonné... Mais allez donc chez le Rohalec, chez Jeanne Mitouard, chez Marie Sarzeau, chez le père Labarre, chez Joseph Glageau, chez Allo Guillaume, Allo Nicolas, chez tous les Allo, chez tout le monde, et ils vous diront comme moi que les Bretons seraient tous heureux s'ils

étaient assurés seulement de deux onces de pain noir chacun par jour...

—Ah! comme on m'a trompée, comme on me trompe tous les jours ! dit la princesse les yeux tout humides. — Comment t'appelles-tu ? ajouta-t-elle en essuyant une de ses larmes, qui, malgré les efforts qu'elle faisait pour la retenir, coula jusque sur la fraise qui garnissait son cou.

— Petit-Pierre, pour vous servir, madame la fée, dit le petit Breton.

— Petit-Pierre, dit Anne fouillant dans son escarcelle et y prenant quelques pièces blanches, — tiens, prends, va, cours à la ville de Redon t'acheter des habits... et ce soir, oui, dès ce soir, j'irai m'assurer par mes yeux de la misère de la Bretagne.

— Madame la fée, dit Pierre, regardant avec admiration cet argent blanc qui brillait dans le creux de sa main noire et hâlée, voulez-vous me permettre de faire encore un souhait ?

— Fais, mon enfant, » lui répondit Anne tristement pensive.

Petit-Pierre répliqua aussitôt : « C'est que vous vous changiez en notre petite duchesse Anne de Bretagne, afin que nous ayons une bonne princesse pour nous gouverner, et que surtout elle fasse finir la guerre qui désole son pauvre peuple.

— Ton souhait est exaucé, Petit-Pierre ; je suis Anne de Bretagne, dit la princesse, dont le beau front large, pensif, semblait avoir subitement perdu les joies de son enfance pour se couvrir des soucis de l'âge mûr. Va, mon enfant, tes paroles ont fait d'un enfant, comme toi, une femme, et peut-être d'une princesse une reine, va t'acheter des habits, et sois heureux, toi, du moins. »

Disant ces mots, elle se retourna et disparut derrière la petite porte, qui se referma sur elle.

III.

LE DÉGUISEMENT.

Le soir de ce même jour, le soleil commençait à s'incliner derrière les cimes touffues des chênes antiques du parc de Redon ; l'air était chaud et calme, mais de ce calme plat et lourd précurseur de l'orage ; le moucheron bourdonnait vaguement et se posait sur ceux qu'il attaquait, sans avoir la force d'enfoncer son aiguillon dans leur chair ; l'hirondelle rasait de son aile fatiguée l'herbe jaunie des prairies ; le laboureur hâtait le pas de ses bœufs, pour être de retour dans sa chaumière avant que la pluie, changée en ruisseau, lui eût intercepté les chemins, et le berger, aidé de ses chiens, faisait rentrer ses troupeaux. Bientôt la campagne se trouva déserte ; tout bruit avait cessé, et sur la terre et dans les bocages, car les oiseaux, anéantis par la chaleur, avaient interrompu leurs chants. Un grondement sourd, lointain, continu, presque effrayant, tant il annonçait l'immensité d'où il sortait, faisait encore entendre sa grande voix sur cette nature endormie : c'étaient les vagues de la mer, qui, soulevées par une agitation souterraine, venaient, en se heurtant, mourir sur le rivage.

Ce fut à ce moment, où chaque habitant, retiré chez lui, se reposait des labeurs de la journée, que le trot d'un cheval, soulevant la poussière du chemin, s'approcha des murs d'une des trois tours du château de Redon.

Le cavalier qui montait ce cheval était dans la force de l'âge, vingt-six ans au plus, et d'une beauté remarquable. Son costume de guerrier faisait ressortir sa haute taille et rehaussait merveilleusement sa bonne mine. Chose singulière, ce n'était point vers le pont-levis qu'il dirigeait son coursier, on aurait dit bien plutôt que c'était par surprise

qu'il aurait voulu s'introduire dans la tour ; car, à chaque poterne fermée, il s'arrêtait, faisait piaffer son cheval, puis examinant attentivement la porte et les hautes croisées en ogives, percées dans les murailles épaisses et noircies, il semblait écouter, désirer, attendre que quelqu'un s'y montrât.

Comme à souhait, bientôt une petite porte, avec laquelle nous avons fait connaissance le matin de ce jour, s'ouvrit, et il en sortit une jeune fille. En apercevant le cavalier, son premier mouvement fut un geste d'effroi ; elle sembla vouloir rentrer ; mais, le cavalier l'ayant appelée, elle revint sur ses pas, et, rougissant, réprimant un geste de surprise, elle lui demanda, sans trop d'embarras, ce qu'il désirait.

Au lieu de lui répondre tout d'abord, l'étranger se mit à regarder cette jeune fille, comme s'il ne pouvait assez rassasier ses yeux de cette charmante vue. Grande, bien faite, elle avait un port de reine avec une figure d'enfant ; les manières nobles et distinguées de cette jeune fille semblaient donner un démenti à sa mise plus que simple. Un corset de velours noir serrait sa taille fine et souple ; une grosse jupe de laine brune formait des plis nombreux autour de son jeune corps ; un tablier blanc complétait son costume. De dessous le capuchon grossier qui couvrait sa tête s'échappaient deux tresses de cheveux blonds soyeux, remarquables par leur magnificence et leur couleur dorée.

« Ma belle enfant, dit le cavalier lorsqu'il eut examiné à loisir tout ce que nous venons de détailler, dis-moi, n'est-ce point ici le château de Redon ?

— Oui, messire, répondit la jeune fille d'une voix pure et nette comme le bleu de ses yeux, qu'elle tenait levés sans nulle fausse honte sur le cavalier qui lui parlait.

— On y accorde sans doute l'hospitalité à tout voyageur fatigué ou égaré ? demanda encore le cavalier.

— Oui, messire, » répondit-elle sur le même ton.

Avant que la jeune fille eût achevé sa réponse, le cava-

lier avait mis pied à terre, passé le licou autour de son bras, et, cela fait, il s'avançait vers la poterne.

« Tout beau, messire, dit la jeune fille se plaçant entre la porte et la tête du cheval, on n'entre pas ainsi au château de Redon... ; tournez ce mur, vous verrez un pont-levis dont la herse est levée, sonnez du petit cor qui est attaché à la colonne de droite ; dites vos nom, prénoms, et le motif qui vous conduit ici, et incontinent vous verrez la herse s'abaisser devant vous.

— La princesse Anne, l'héritière du duché de Bretagne, exige-t-elle donc tant de formalités pour exercer le plus sacré des droits, celui de l'hospitalité ? demanda le cavalier avec un mouvement de tête si superbe, que, certes, si la jeune fille l'eût regardé en ce moment, elle eût deviné du sang royal dans les veines qui teignaient d'un léger vermillon le blanc des yeux noirs de ce jeune cavalier. Mais, au nom de la duchesse Anne, elle avait baissé la tête en ramenant sur son front son grossier capuchon de laine brune, coiffure ordinaire des paysannes de ce pays-là, et sa voix parut au chevalier plus timide, presque craintive, lorsqu'elle lui répondit :

— La duchesse Anne n'est pas tout à fait maîtresse au château, messire.

— Par l'épée de mon père ! s'écria le chevalier en tirant son arme du fourreau et la brandissant au soleil, quel est donc le chevalier félon et indigne de vivre qui opprime si gente et si noble princesse?

— Depuis la mort de son père, le duc François II, la princesse se trouve sous la dépendance du maréchal de Rieux...

— Celui qui, en 1465, combattit contre son seigneur suzerain le roi de France ! s'écria le jeune cavalier en interrompant la petite habitante du château. Mais, au fait, qu'en sais-tu, toi, enfant ? reprit l'étranger, et qu'im-

portent aux roses champêtres de ton visage les soucis de la politique qui ont déjà creusé le mien ? »

Avec l'instinct délicat de son sexe, la jeune fille crut lire de cruelles peines dans le cœur de ce bel étranger ; elle devina, plutôt qu'elle ne la vit, une larme dans ses yeux.

« Malheur à moi ! dit-elle aussitôt, si j'ai pu, par des questions indiscrètes, réveiller un chagrin endormi, messire... »

Ces paroles, l'air distingué dont elles furent prononcées, le regard qui les accompagna, tout étonna le cavalier.

« Jeune fille, lui dit-il, qui es-tu ? »

La jeune fille réprima à son tour un mouvement de surprise, et, se remettant d'une certaine émotion dont elle n'avait pu se défendre en entendant ces paroles, si naturelles cependant, elle répondit en souriant :

« Depuis quand le voyageur réclamant l'hospitalité s'enquiert-il du nom et du rang de ses hôtes ?

— Jeune fille, jeune fille, tu te trahis ! cria le cavalier, tu es de la suite d'Anne de Bretagne.

— A quoi voyez-vous cela, gentil sorcier ? répliqua la jeune fille, sur les lèvres vermeilles de laquelle régnait le plus malin des sourires.

— A la petite teinte de pédanterie qui perce dans ton maintien et dans tes discours, charmante enfant, répondit le cavalier inconnu..., et qui remplace la naïveté, apanage adorable de ton jeune âge.

— Vous supposez donc, messire..., interrompit la jeune habitante de Redon, que ma noble maîtresse...

— Est une femme savante, interrompit à son tour le cavalier, car on prétend qu'elle sait lire, écrire, qu'elle parle latin et entend un peu le grec.

— Ce qui est vrai, affirma la jeune fille.

— Et qu'elle est belle par-dessus le marché, acheva le

cavalier, ce qui doit la rendre ennuyeuse, désagréable, disgracieuse, orgueilleuse, prétentieuse; enfin une femme pareille, m'apportât-elle la couronne de France, unie à celle de Bretagne, je n'en voudrais à aucun prix...; je préférerais..., toi, par exemple, ma jolie petite fille des champs...

— Merci de la préférence, mon gentil cavalier, répondit la jeune fille, dont le sourire s'était effacé sous une légère impression de dépit... Mais, et pardon de la liberté que je prends, que venez-vous faire?... excusez encore une fois..., que venez-vous faire à la cour d'une princesse disgracieuse..., orgueilleuse..., prétentieuse..., et désagréable enfin?...

— Bravo! j'adore ta colère! s'écria le chevalier; elle prouve ton attachement à ta maîtresse. On doit aimer ses maîtres avec leurs qualités et leurs défauts, n'est-il pas vrai, ma boudeuse enfant? Mais voyons, sans rancune, et sers-moi..., à charge de revanche...; tu n'obligeras pas un ingrat.

— Qu'y a-t-il donc pour votre service? Parlez, messire, dit la jeune fille en se rapprochant du cavalier.

— Connais-tu un peu ton histoire de France? lui demanda l'inconnu.

— Avec une maîtresse comme la mienne, pédante, orgueilleuse, etc., etc..., on apprend beaucoup de choses, messire..., répondit l'enfant avec malice.

— Tu sais alors le sujet de la guerre qui divise la France et la Bretagne?

— Guerre injuste, cruelle, commencée par Louis XI, et que son fils Charles VIII continue avec le même acharnement, dit la jeune inconnue en soupirant.

— Qui finirait bientôt si les deux principaux auteurs de cette guerre voulaient s'entendre, dit le cavalier...

— Le moyen? demanda la jeune fille d'un ton grave et

avec un si grand sérieux, que le cavalier inconnu, oubliant qu'il avait affaire à une enfant, répliqua :

— La duchesse Anne, n'ayant encore que treize ans à peine, est mariée, par procuration seulement, au roi de Rome, Maximilien d'Autriche ; Charles VIII, roi de France, est le fiancé de Marguerite d'Autriche... Ces deux mariages sont faciles à casser, et alors, si tu veux, nous pouvons marier Charles VIII et Anne de Bretagne.

— Comment ! si je veux..., interrompit la jeune fille un peu émue.

— Oui, donne-moi le moyen de pénétrer dans le château, de voir la duchesse sans en être vu, de la juger par mes yeux et non par ouï-dire, afin que j'essaye de ne pas trop mentir en affirmant au roi de France qu'Anne de Bretagne est un peu ce que disent ses flatteurs : la princesse *la plus sage*, *la plus belle*, *la plus riche, la plus accomplie*, *et dont la face est digne de l'Empire et de la Royauté*... Du reste, elle ne serait pas tout cela, que je ne l'en affirmerais pas moins au roi : il faut que le mariage se fasse,... je le veux.

— Louis, duc d'Orléans, dit la jeune fille en jouissant par une pause de la surprise où ce nom, jeté ainsi à l'improviste, avait plongé le cavalier..., pour une si méchante idée, vous mériteriez de retourner dans la prison où vous fit enfermer madame de Beaujeu, de laquelle prison vous fûtes délivré par votre roi actuel, Charles VIII.

— Jeune fille, ange ou démon, qui es-tu ? » s'écria le duc d'Orléans, voulant prendre la main de la jeune fille. Mais celle-ci, se reculant, s'échappa en courant et se mit à fuir avec tant de vitesse, que bientôt le duc d'Orléans vit sa forme légère et svelte se perdre peu à peu derrière les massifs d'arbres antiques qui faisaient un des plus beaux ornements du parc de Redon.

Force lui fut alors de tourner le mur, ainsi que l'espiègle

enfant le lui avait conseillé, et d'aller sonner du côr à la herse du pont. Seulement, lorsqu'on lui demanda son nom, il répondit simplement : Le duc Louis de France, et fut aussitôt introduit dans l'intérieur du château.

IV.

LE PAUVRE AVEUGLE.

Laissons entrer le duc d'Orléans dans le vieux château de Redon, et réclamer, sous le nom du duc Louis de France, cette hospitalité antique à laquelle jadis tout voyageur avait droit, fût-elle demandée à la herse de fer du palais ou à la porte de bois de la chaumière, et retournons à notre jeune fille.

Toujours courant, elle eut bientôt, avec sa légèreté de gazelle, dépassé les arbres du parc qui entouraient le château et atteint une des chaumières misérables que lui avait indiquée Petit-Pierre : c'était la cabane de Marie Sarzeau. Anne de Bretagne, déguisée en paysanne, n'avait pris ce costume que pour mettre à exécution le projet qu'elle avait formé en écoutant le récit des malheurs qui pesaient sur ses bons Bretons. L'arrivée imprévue du cavalier, au moment où elle se disposait à sortir, avait excité son impatience. Combien elle s'en voulut, en pénétrant dans la cabane de Marie Sarzeau, de s'être privée jusqu'à ce jour de la jouissance la plus grande que la richesse puisse donner : celle de porter des secours et des consolations aux malheureux !

Marie Sarzeau, à peine âgée de quarante-cinq ans, semblait en avoir soixante, tant les fatigues d'une vie laborieuse et la misère avaient usé chez elle la séve de l'existence.

« Hélas! dit-elle à Anne de Bretagne, qu'elle ne connaissait pas, quand mon pauvre homme vivait, cela allait mieux, chacun travaillait, et à la fin de la semaine, lorsque nous avions ajusté les deux bouts, nous étions heureux. Mais, depuis deux ans que le défunt s'en est allé au ciel rejoindre deux de mes pauvres enfants, car j'en avais trois, ma bonne petite dame, et il ne me reste plus que ce gars qui n'a que sept ans, cela a toujours été de mal en pis. A mon tour, j'ai été malade... et ma quenouille ne tournait plus... Vous me direz que les voisins venaient bien à mon secours... mais, presque aussi pauvres que moi, leurs secours suffisaient juste à nous empêcher de mourir de faim, mon fils et moi... Et depuis ce matin... »

La pauvre femme n'acheva pas; mais Anne comprit avec effroi que, depuis le matin sans doute, ni elle ni son enfant n'avaient mangé; elle se leva avec le dessein bien formel de soulager cette grande misère.

« Je reviendrai, dit-elle tout émue à Marie Sarzeau; attachée au château, j'y ai quelque crédit : dans une heure vous recevrez des secours, vous aurez la visite du physicien de la duchesse, un homme très-savant dans l'art de guérir, — et... et... adieu. » Anne s'éloigna vivement en posant un écu blanc sur l'escabeau où elle s'était assise.

Péniblement impressionnée par cette visite à la chaumière et par cette affreuse misère dont la noble enfant n'avait jamais eu la moindre idée, elle ne s'aperçut pas qu'elle avait quitté la route battue, et, regardant par hasard autour d'elle, elle se trouva sur une plage immense, et vit au loin les vagues de la mer s'amonceler et s'avancer sur le sable en anneaux pressés et bruyants.

Alors, soit que son âme se recueillît à la vue du magnifique spectacle de la nature qui se déployait à ses yeux avec toutes ses merveilles, avec son beau soleil couchant, empourprant de ses rayons d'or l'immensité de l'Océan, ou

soit que la respiration lui manquât, ou peut-être aussi que le souvenir de la conversation qu'elle venait d'avoir avec le prince la préoccupât vivement, la jeune fille continua sa route, rêveuse, laissant ses yeux errer au hasard, tantôt sur la mer, où ils suivaient du regard le vol des alcyons, tantôt les baissant à ses pieds comme si elle eût voulu compter les grains de sable que son petit pied pressait à peine en marchant... elle avançait toujours. Oublieuse du jour qui baissait, elle marchait sans s'apercevoir que le soleil avait éteint, en se couchant, la pourpre de l'occident, sans remarquer que le vent se levait, sans voir de gros nuages noirs sous lesquels s'effaçait le bleu charmant du ciel, sans entendre même les roulements sourds et lointains d'un orage éloigné.

Cependant, une détonation plus forte ayant frappé ses oreilles, elle s'arrêta, regarda autour d'elle : le pays lui était tout à fait inconnu. L'eau semblait l'environner de tous les côtés, et pas une habitation sur terre, pas une voile sur l'eau ! Alarmée, inquiète, elle allait à tout hasard crier, appeler, lorsqu'elle aperçut tout à coup, à quelques pas d'elle, un homme qui marchait en chancelant devant lui.

Les vêtements de cet homme étaient sans forme et sans couleurs, ils annonçaient la plus grande misère ; une grande barbe blanche lui couvrait presque la poitrine, ses traits paraissaient altérés, soit par un grand chagrin, soit par une grande souffrance. Il marchait à la manière des aveugles, le visage au vent, avec cette hésitation craintive et maladroite de quelqu'un qui redoute de se heurter contre un obstacle inconnu, sondant le terrain de la pointe du pied avant d'y appuyer le talon, et étendant une de ses mains en avant, tandis que l'autre s'appuyait sur un grand bâton blanc.

— Oh ! la jeunesse ! la jeunesse ! marmottait cet homme

tout en marchant ; l'heure s'avance, je sens à l'odeur des algues marines que la mer monte... Et ma pauvre Reinette qui m'attend!... Allons... en avant, et que le bon Dieu de la Bretagne veille sur moi !... »

En achevant ce soliloque, le vieillard fit dévotement le signe de la croix et doubla le pas ; mais un cri qui frappa son oreille l'arrêta net. En même temps une petite main dont la douceur était extrême saisit la sienne.

« Bon vieillard, où allez-vous donc ainsi? dit une voix d'un timbre enchanteur.

— Chez nous, ma petite dame, ou demoiselle, répondit le vieillard sans hésiter.

— Dans la mer, pauvre homme, dans la mer, répliqua celle qui lui avait saisi la main ; un pas de plus, et vous y tombiez.

— Quand on n'y voit pas! dit le vieillard avec un accent d'insouciance mêlé de résignation douloureuse.

— Quand on n'y voit pas, on ne va pas se promener tout seul, reprit la jeune fille habillée en paysanne.

— Vous n'êtes pas de ce pays? demanda le vieillard.

— Pourquoi ? répondit la jeune fille.

— Parce qu'il n'est personne, à dix lieues à la ronde, qui ne connaisse le père Bernèz, qui ne sache qu'il est aveugle, et qui, au lieu de lui adresser des remontrances, ne le mette dans son chemin, répliqua le vieilard ; — et puis votre main est douce, douce comme doit l'être une main que le soleil n'a pas hâlée et que la terre n'a pas touchée.

— Je suis attachée au château et au service de la duchesse Anne, dit vivement la jeune fille.

— Et on vous nomme? demanda le vieillard.

— Annette, répondit la jeune fille après un petit moment d'hésitation.

— Eh bien, Annette, au lieu de babiller, aidez-moi à

retrouver ma route, je vous prie; faites-moi traverser la grande plage, tournez les galets, et, une fois que je serai au pied de la montagne, vous me tournerez du côté de l'orient, et... je n'aurai plus besoin de personne. Seulement, hâtons-nous, car la marée monte, et, si vous ne faites pas diligence, vous ne retrouverez plus votre chemin, malgré vos deux bons yeux... que, j'imagine, vous avez.

— C'est que, répondit celle qui disait se nommer Annette, écoutant au loin le roulement de la foudre, il se fait tard; j'étais sortie pour un motif, et voilà que je me suis amusée à perdre mon temps, tout en pensant à autre chose, et...

— La jeunesse! la jeunesse! se récria le vieillard; c'est comme Petit-Pierre, mon petit-fils. Il est allé à Redon s'acheter des habits avec de l'argent que lui a donné, ce matin, une charmante fée, m'a-t-il dit, qui serait Anne de Bretagne, s'il voulait... un conte auquel je n'ai rien compris du tout... Je l'ai accompagné jusqu'à moitié chemin, chez le père le Rohalec, avec lequel j'avais affaire... Il m'avait promis de n'être que trois heures absent... mais la jeunesse! la jeunesse!... voilà sept heures... et l'orage... je ne pouvais attendre plus longtemps.

— Il serait cependant plus sage, père Bernèz, d'attendre Petit-Pierre, votre petit-fils, que de risquer de tomber dans la mer, comme sans moi, là, tout à l'heure, vous alliez y tomber.

— Ah! l'on voit bien toujours de plus en plus que vous n'êtes pas du pays, ma petite Annette, dit le vieillard en souriant dans sa barbe blanche, sans cela vous sauriez que Reinette est seule au logis, que notre maison est éloignée de toute habitation, que nous n'avons pas de voisin, que la pauvre enfant est aveugle comme moi, et que, lorsqu'elle

ne me sait pas arrivé avant la marée montante, l'inquiétude la prend, elle perd la tête, et, comme une folle qu'elle est alors, elle quitte la maison et se met à courir toute seule à ma rencontre. L'autre jour, dimanche... pouvez-vous croire que je l'ai trouvée dans l'eau ? elle en avait jusqu'à la moitié du corps, et, croyant en sortir, elle avançait toujours... Petit-Pierre et moi, nous sommes arrivés à temps ; une minute plus tard, je n'avais plus de fille, Petit-Pierre et Marie-Jeanne plus de mère. »

Le cœur de la jeune Bretonne se fendit à l'idée de ces deux êtres, tous les deux aveugles, qui, pour s'éviter un moment d'inquiétude, ne craignaient pas d'aller au-devant l'un de l'autre, au risque de se jeter dans cette mer qui pouvait les anéantir en les réunissant.

« Oh ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé dans le danger un brave homme comme vous, dit Annette, la voix pleine de larmes ; appuyez-vous sur moi et marchons vite, afin que votre fille ne fasse pas comme dimanche dernier...

— Mais vous, pauvre petite, comment retournerez-vous au château ? Dans une heure, il n'y aura plus de passage possible ; les eaux auront tout envahi, fit observer le vieux Bernèz.

— J'ai de bonnes jambes, dit Annette... et, d'ailleurs, le plus pressé est d'aller rassurer cette pauvre aveugle qui vous attend. Puis après... Dieu ne laissera pas dans la peine celle qui n'y a pas laissé son prochain.

— Vous êtes pieuse, enfant, c'est bien, » dit le vieillard.

Tout en marchant, la jeune fille dit au Breton :

« Vous allez me trouver bien sotte, mon bon vieillard ; mais, que voulez-vous ? quand on ne sort d'un château que pour aller à la messe à l'abbaye et qu'on revient sans parler à âme qui vive, on ne peut pas savoir grand'chose :

on dit comme cela, ce sont peut-être des contes, Dieu le veuille! que, bien que la Bretagne soit un bien beau pays, les Bretons ne sont pas tous heureux, qu'il y en a qui manquent... même... de pain.

— Et c'est le plus grand nombre, mam'selle Annette, car, à votre question, je vois bien maintenant que vous êtes une demoiselle, et je ne m'étonne plus de vous sentir la main si douce.

— Et pourquoi ceux qui en manquent ne s'adressent-ils pas à la duchesse Anne? reprit la jeune Annette avec un tremblement dans la voix; elle leur en donnerait, elle... Je la connais assez pour vous le dire, mon brave homme!

— La duchesse Anne est un enfant, dit le vieillard; et qui peut compter sur un enfant, surtout lorsque son tuteur est un maréchal de Rieux?... qui se croit toujours en 1475, au *temps de la guerre du bien public*, comme ils disaient alors, ces grands seigneurs-là, en prenant notre sueur, notre seul bien à nous, pauvres gens. Un maréchal de Rieux qui va donner pour époux à la princesse et pour maître à la Bretagne le sire Alain d'Albret!

— Oh! ce mariage n'est pas encore fait, dit Annette.

— Qu'importe, s'il doit se faire? répondit l'aveugle.

— Il ne se fera pas, dit Anne.

— Il se fera, dit l'aveugle; le sire de Rieux l'a mis dans sa tête, et il n'a pas la tête au talon, comme on dit.

— Il ne se fera pas. La princesse Anne l'a mis aussi dans sa tête, et Anne est princesse et Bretonne, ce qui veut dire doublement entêtée! s'écria la jeune fille. Le sire d'Albret, avec ses trente-cinq ans, n'a pas, dit-on, le pouvoir de lui plaire... on dit même que... Mais laissons la princesse et son tuteur, et le favori de son tuteur, mon bon vieillard, et, au lieu de me dire ce qu'il ne faudrait

pas à la Bretagne pour que les Bretons fussent heureux, dites-moi ce qu'il leur faudrait.

— Une reine qui voulût voir par ses yeux, répondit l'aveugle, qui allât elle-même chez le pauvre; car, voyez-vous, mon enfant, une douce parole fait autant de bien au cœur du malheureux qu'un morceau de pain à son estomac. La terre est généreuse; le pays produit du pain, du vin, du sel, du beurre, du miel; mais les corvées prennent tout... et le pauvre peuple en est pour ses peines et ses sueurs. »

La jeune fille écoutait en silence les paroles du vieillard et marchait tête baissée. Quelqu'un qui l'aurait examinée attentivement aurait vu des larmes rouler dans ses beaux yeux noirs, et son front d'enfant se plisser sous des pensées qui, certes, n'étaient pas de son âge.

Le vieillard continua :

« J'en peux parler savamment : demandez à tout Redon, on vous dira que le père Bernèz était riche avant que le saint bon Dieu l'eût affligé en lui retirant la vue. Il y avait dans sa huche du pain noir à discrétion pour lui, sa femme et ses enfants, dont il ne reste plus que la pauvre Marie, affligée comme moi de la perte des yeux. Tous les ans, je pouvais faire saler un petit porc frais, et le dimanche des Lauriers j'avais toujours quelques menues monnaies en réserve pour acheter à ma femme, à ma fille et à moi, une paire de sabots neufs, ce qui causait toujours une grande joie dans la famille, parce que, ce jour-là, personne de nous ne marchait nu-pieds... Enfin, j'étais si heureux, que, dans le pays, on disait comme cela que j'avais fait connaissance avec les pierres maudites, qui sont là-haut sur la montagne, parmi lesquelles pierres une grande croix est tracée, à preuve que l'on dit comme ça, dans le pays, que c'est un de mes aïeux, ce grand Allo Bernèz, qui a creusé avec son eustache cette croix-là...

Puisque vous êtes du pays, vous connaissez les pierres maudites... Le saint bon Dieu veuille qu'elles servent à mon petit-fils Pierre Bernèz, comme, il y a cent ans, elles ont servi à son aïeul, Paul Bernèz!

— En quoi et comment ces pierres maudites ont-elles servi à votre aïeul? demanda la jeune fille, pliant un peu sous le poids de la main du vieillard, qui s'appuyait sur son épaule.

— Oh! c'est toute une histoire; mais nous sommes encore loin de chez nous, et j'ai le temps de vous la conter, » dit le vieillard avec cette joie naïve des bonnes vieilles gens de la campagne qui ont enfin trouvé un auditeur, sinon un auditoire, pour écouter leurs ignorantes superstitions.

V.

LES PIERRES MAUDITES.

Le vieillard, tout en marchant, commença aussitôt : « C'était la veille de Noël... il y a de cela cent ans, peut-être plus, peut-être moins, je ne saurais préciser au juste la date; seulement, ce qui est certain, c'est que l'affaire se passa la nuit de Noël. Ce jour-là, ou, pour mieux dire, dans la nuit qui précède le jour de Noël, les bœufs ont la faculté de parler... On dit que c'est à cause qu'ils ont assisté à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Toutefois je n'oserais affirmer le fait, ne les ayant jamais entendus causer entre eux, ni cette nuit-là, ni les autres. Vous me direz après que c'est peut-être parce que je ne me suis jamais trouvé, la nuit, dans aucune étable à bœufs... c'est possible..; ou peut-être aussi que, comme tout a dégénéré dans ce bas-monde, les bœufs, qui parlaient fort bien dans ce temps-là, ne parlent plus aujourd'hui... c'est

encore possible ! Bref, est-il vrai que, jadis, ces choses-là, qui étaient très-communes, sont devenues de nos jours fort rares, si rares, que c'est à grand'peine si, dans le pays, on rencontre quelqu'un qui vous affirme avoir entendu parler les bœufs. Quant à moi, je n'en ai jamais rencontré, et, n'était l'histoire de Paul Bernèz, je mettrais en doute, je l'avoue, cette question-là.

Mais je reviens à mes pierres maudites.

C'était donc la veille de Noël... Ah ! d'abord, il faut que je vous parle d'un mendiant nommé Plankoët, qui vivait dans le pays. Cet homme, assurait-on, n'était ni juif ni chrétien, il n'entrait jamais dans aucune église ; on l'accusait de toutes sortes de choses : de jeter des sorts sur les bêtes et sur les gens, de faire faner le blé sur pied, de rendre les noisettes vides, de faire geler la vigne, aigrir le vin dans les cuves, fondre le sel, changer toutes les abeilles en frelons ; il tarissait le lait des vaches ; on l'accusait encore de devenir *gobelinn* à volonté.

— Que veut dire *gobelinn ?* interrompit la jeune fille.

— Loup-garou, répondit le vieillard.

— Pardon, encore une fois, si je vous interromps, reprit la jeune conductrice, mais je ne sais pas davantage ce que c'est que le loup-garou.

— C'est le nom qu'on donne à un homme qui a le pouvoir de se changer en bête, à volonté ; ainsi, par exemple, aussitôt que la nuit est venue, le gobelinn peut dire : — Je veux être âne, et il devient âne ; je veux être bœuf, et il devient bœuf. Or, ce mécréant savait, comme tout le monde, que tous les cent ans les pierres maudites vont boire à la mer, et que, pendant qu'elles boivent, les trésors qu'elles cachent sous elles étant à découvert, en peut prendre qui veut. Seulement, il y a un grand danger à courir, c'est que les pierres maudites viennent prendre leur place, si vite, si vite, que presque toujours elles écrasent ceux

qui touchent à leurs trésors. Il y a cependant un moyen de se garer d'elles, c'est d'abord de leur donner en pâture une âme baptisée, et ensuite d'avoir à la main le trèfle à cinq feuilles. Tout le monde sait combien ce trèfle est rare et difficile à trouver... Cependant Plankoët avait trouvé le trèfle, il ne lui manquait plus que l'âme baptisée, et, pour cela, il jeta l'œil sur mon grand-aïeul, Pierre Bernèz. Il alla le trouver, l'avant-veille de Noël : « C'est après-demain, lui dit-il, que les pierres maudites vont boire à la mer ; veux-tu que nous allions dérober leurs trésors ?

— As-tu le trèfle à cinq feuilles ? lui demanda mon aïeul.

— J'ai le trèfle à cinq feuilles, lui répondit Plankoët.

— Mais ne faut-il pas encore leur donner en pâture une âme baptisée ? demanda encore mon parent.

— Oh ! l'âme baptisée n'est pas de première nécessité, répondit Plankoët, qui avait une mauvaise pensée, celle de sacrifier mon parent. Il est bien rare que les pierres, en revenant, n'écrasent quelqu'un ; ainsi elles ont toujours leur âme.

— C'est-à-dire, reprit Bernèz, que pour avoir le trésor des pierres maudites, tu veux sacrifier au démon ; eh bien, moi, je veux sacrifier au bon Dieu, et nous verrons qui de nous deux l'emportera.

— Et comment sacrifieras-tu à Dieu ? lui demanda Plankoët.

— Suis-moi, lui dit mon parent, et tu vas voir. »

Ce disant, mon parent prit un ciseau, un marteau, et se mit en marche pour la montagne ; Plankoët le suivait en se moquant de lui. Arrivé en haut, mon parent avisa la plus grande et la plus grosse de ces pierres, et, avec son ciseau et son marteau, il se mit à y creuser une croix. Ce que voyant, Plankoët se mit à rire, mais à rire, que les échos en étaient si étourdissants qu'on aurait dit que toutes les pierres riaient aussi. Mais mon aïeul n'interrompait pas

pour cela son ouvrage. Quand il eut fini, il dit à Plankoët :

« A demain, à minuit.

— A demain, à minuit, » répondit Plankoët.

Or, le lendemain, qui était donc la veille de Noël, les deux hommes se trouvèrent un peu avant minuit au pied de la montagne. Plankoët portait une douzaine de sacoches pendues après lui ; mon parent avait pris, pour se garer du démon, la branche de laurier bénite donnée à sa mère le saint dimanche des Lauriers. Et tous les deux commencèrent à monter la montagne.

« Que feras-tu de tes trésors? lui demanda Plankoët, se réjouissant à l'avance d'avoir son âme baptisée à donner en pâture aux pierres maudites.

— J'enrichirai mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, répondit Bernèz.

— Et après? demanda encore le méchant sorcier.

— Après, je ferai bâtir une belle église pour le bon Dieu, répondit encore Bernèz.

— Et après? demandait toujours Plankoët.

— Après... après... ma foi, je donnerai de l'argent à tous ceux qui m'en demanderont. Mais, toi, Plankoët, demanda Bernèz à son tour, que feras-tu de ton argent ?

— Je le mettrai dans des coffres, et tous les jours je le compterai, dit Plankoët.

— Après ? demanda mon parent.

— Après, dit Plankoët, je me ferai bâtir une belle maison.

— Après ? dit encore mon parent.

— Après... après... dit Plankoët, je le ferai voir à tous ceux qui m'en demanderont, mais sans en donner, afin qu'ils en crèvent de dépit. »

Ainsi causant, ils arrivèrent au haut de la montagne. A ce moment, minuit sonna, et les deux Bretons entendirent un grand bruit comme celui que pourraient faire les pierres d'une démolition qui tomberaient les unes sur les au-

tres, se heurteraient, se choqueraient, se briseraient : — C'étaient les pierres maudites qui quittaient leur place pour aller boire. — Bernèz et Plankoët les virent toutes passer devant eux ; elles couraient, elles couraient, on voyait qu'elles avaient grand'soif. — Lorsque la dernière fut partie, Plankoët et mon parent s'approchèrent de la place qu'elles venaient de quitter, et restèrent dans l'ébahissement. — C'était tout or, tout argent, tout pierres fines, tout perles de toutes les couleurs. Bernèz tomba à genoux et se mit à remercier Dieu de mettre tant de trésors à sa disposition. Plankoët, lui, ne faisait ni une ni deux, il remplissait ses sacoches, et il se hâtait, se hâtait, non toutefois sans se moquer de mon parent, qui ne s'était muni de rien pour emporter ses trésors. — Bernèz ayant fini de prier Dieu se releva, commença, lui aussi, à mettre des poignées d'or dans ses poches. Mais, tout à coup, un nouveau bruit se fait entendre, ce sont les pierres qui reviennent en courant et en brisant tout sur leur passage, pour reprendre leurs places.

« Sauve qui peut ! » dit Plankoët en prenant son trèfle à cinq feuilles, qu'il tint devant lui.

Quant à Bernèz, il eut peur, si peur, qu'il oublia de sortir de sa poche la branche de laurier bénite de sa mère, et, voyant les pierres s'avancer en tumulte, il se jeta à deux genoux et recommanda son âme à Dieu : il croyait bien sa dernière heure arrivée... Il vit alors les pierres se séparer d'elles-mêmes devant le bouquet magique que leur présentait Plankoët et venir vers lui en grondant ; mais au moment où une première allait lui passer sur le corps, voilà la grande pierre sur laquelle il avait tracé une croix qui vient comme une sauvegarde se placer entre lui et les pierres maudites, les écarter, empêcher qu'aucune ne lui fît de mal ; puis, quand elles eurent toutes repris leurs places, la pierre à la croix alla aussi, elle, pour reprendre la sienne ; puis, comme le bouquet magique ne pouvait

opérer sur elle, à cause de sa croix qui la rendait chrétienne, elle fit semblant de ne pas voir le sorcier, et l'écrasa par mégarde en passant, ce qui fit que mon aïeul hérita des sacoches de ce mécréant, avec quoi il vécut fort heureux, lui, sa femme et ses enfants... Voilà mon conte, et tel qu'on me l'a conté, je vous le donne. »

Comme l'aveugle achevait ce dernier mot, il entendit appeler : c'était Petit-Pierre qui revenait de la ville.

« Grand-père ! criait-il, attends-moi donc, me voici, j'ai été longtemps, c'est vrai, mais je suis brave, sous mes beaux habits, si brave que la fille à Gros-Cailloux ne voulait pas me reconnaître. C'est grand dommage que tu n'y voies pas, grand-père, pour me voir. — Rendez-moi mon grand-père, petite, dit-il en prenant la main du vieillard sur l'épaule de la jeune fille, et la plaçant sur la sienne... là, et si vous êtes du château, comme la propreté de votre jupe me le fait croire, hâtez-vous de le regagner avant la nuit et avant que l'eau ait envahi le chemin... Mais... bon Jésus! s'écria Petit-Pierre, qui, pour la première fois, regardait la conductrice du vieillard... quelle ressemblance ! et, si je ne savais pas que les princesses ne portent pas le costume de paysanne, je croirais... là... sur ma part du paradis, que c'est la princesse Anne qui est devant moi... à moins cependant que ce ne soit la fée de ce matin...

— Mais les princesses ne portent pas le costume de paysanne, répéta la jeune fille en souriant... ni les fées non plus.

— Aussi, je vous fais bien mes excuses de vous avoir prise pour l'une ou pour l'autre, reprit Petit-Pierre, mais c'est que vous lui ressemblez, vous lui ressemblez comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau, quoi !

— Que je ressemble à la fée ou à la princesse, cela m'importe peu, mon jeune ami ; votre grand-père est en sûreté, je vais regagner le château, dit la jeune fille en cédant sa place à Petit-Pierre.

— Oui, dit celui-ci, mais ne prenez pas par la droite, l'eau la couvre déjà ; prenez par le pic du Sauveur, cette grande colonne tortue qui est là-bas, en face de nous, voyez-vous, et peut-être pourrez-vous passer avant que la marée ait fini de monter ; hâtez-vous !

— Merci, dit la jeune fille ; et comme un bon avis en vaut un autre, lorsque vous aurez besoin d'argent, au lieu d'attendre que les pierres maudites aillent boire pour vous découvrir leurs trésors, venez frapper à la porte du château et demander la princesse... vous n'avez pas besoin de trèfle à cinq feuilles pour cela. »

Cela dit, légère comme le vent, la jeune et mystérieuse enfant se mit à courir dans la direction indiquée par le petit-fils de l'aveugle.

VI.

LA MARÉE MONTANTE.

Bien que notre jeune héroïne parcourût rarement seule la campagne, ce qui se voyait à l'hésitation de sa marche et aux regards pleins d'un effroi naïf qu'elle jetait souvent autour d'elle, elle n'en connaissait pas moins le danger qu'elle courait à se trouver sur cette plage au moment de la marée montante, et la colonne de pierre qu'on lui avait montrée pour se diriger, loin de la rassurer, l'effrayait davantage, car cette colonne avait été élevée par une malheureuse mère dont la fille imprudente avait trouvé la mort à cet endroit. Elle hâtait donc le pas, marchant aussi vite qu'elle pouvait, sans s'apercevoir des gouttes de pluie qui commençaient à tomber et se mêlaient sur son front aux gouttes de sueur que la chaleur, la peur et la fatigue y faisaient perler. La pauvre enfant marchait toujours, elle courait presque, car elle entendait l'eau bouillonner autour d'elle, devant,

derrière, de tous les côtés. Elle la voyait s'avancer en rampant doucement et gagner la plage. Bientôt elle s'aperçut avec effroi que le sable sur lequel elle marchait était mouvant, l'eau était déjà à ses pieds. Elle s'arrêta alors pour se déchausser, car l'eau, qui entrait dans ses souliers, l'empêchait de marcher, puis elle se décida bravement à continuer son chemin sans s'inquiéter de l'obstacle qui l'entravait ; mais, en bonne chrétienne, elle tira son chapelet de sa poche, et le récita en appelant Dieu à son aide, car elle ne voyait que Dieu qui pût la tirer de cette mauvaise passe. Bientôt une voix étouffée ou étranglée par la course lui cria : « Arrêtez ! pour l'amour du bon Dieu, arrêtez, ne faites pas un pas de plus, ou vous êtes perdue ! » Elle se retourna, Petit-Pierre la tenait déjà par un pli de sa jupe.

Cet incident mit le comble à la frayeur de cette pauvre petite, qui tomba évanouie dans les bras de Petit-Pierre et d'un autre paysan, grand et robuste, qui l'accompagnait.

« Nous sommes arrivés à temps, Petit-Pierre, dit le grand paysan ; si l'enfant était tombée dans l'eau, elle ne s'en relevait plus. — Vois-tu Joseph Glageau sur la colonne ?

— Oui, le Rohalec, dit Petit-Pierre en levant les yeux dans cette direction ; il nous fait signe de prendre à gauche... Mais que signifie tout ce monde agenouillé au pied de la colonne ? Prends cette petite sous les épaules, le Rohalec, je la tiendrai par les pieds, et marchons... Elle ne revient pas, tout de même ; elle est pâle comme une morte...

— Quand nous l'aurons mise en sûreté, les femmes la feront revenir à elle... dit le Rohalec, regarde toujours Glageau, que fait-il ?

— Il se croise les bras pour nous indiquer que nous sommes dans le bon chemin, dit Petit-Pierre... — Ah ! je

n'ai plus de l'eau que jusqu'à la cheville, nous sommes arrivés. »

En approchant du pic du Sauveur, espèce de phare, taillé de manière qu'un homme pût y grimper, afin de veiller de là sur les voyageurs égarés, leur crier gare, et les guider dans le bon chemin, Petit-Pierre et son camarade s'entendirent appeler par les femmes rassemblées au pied de la colonne.

« Avez-vous vu la princesse? savez-vous où est la princesse ? lui demandèrent-elles en pleurant.

— Je n'ai pas vu de princesse, mais bien une jeune fille qui dit être du château, et qui, sans moi, allait, ma fine, boire un petit coup d'eau salée, répondit Petit-Pierre.

— Une jeune fille qui appartient au château ! » dirent les femmes; et, s'approchant de la jeune fille évanouie que Petit-Pierre et son compagnon venaient de déposer sur le sable, elles s'écrièrent :

« Mais c'est elle, c'est notre chère princesse! Bonté divine! serait-elle morte?

— Une princesse en habit de paysanne, est-ce possible! s'écria Petit-Pierre étonné.

— Très-possible, s'écria une des femmes. Marie-Jeanne me l'avait bien dit, qu'elle avait vu la princesse venir de ce côté... Bonne sainte Vierge ! dans quel état nous la trouvons !... Dites donc, madame Mitouard, avez vous le flacon de la princesse ?

— Oui, oui; ah! mon Dieu! où ai-je donc la tête de ne pas l'avoir donné plus tôt? dit la Bretonne que l'on venait de nommer madame Mitouard.

— Elle n'en a pas besoin, dit une troisième femme, qui, depuis qu'on avait déposé la princesse sur la grève, lui bassinait les tempes avec son mouchoir trempé dans l'eau de la mer... La voilà qui revient, elle ouvre les yeux, ses

lèvres reprennent leur couleur... Bonne Vierge sainte! madame Anne, combien vous nous avez fait peur! »

La princesse sourit en jetant un regard autour d'elle, et, se rappelant aussitôt tout ce qui s'était passé, elle tendit à Pierre sa belle petite main blanche.

« Tu m'avais donc reconnue, Petit-Pierre? lui dit-elle.

— Non, madame la princesse, dit Petit-Pierre un peu embarrassé, s'embrouillant en parlant, mais parlant toujours; mais je vais vous expliquer cela : Une fois que j'ai eu mis mon grand-père Bernèz en sûreté, je me suis dit : Cette jeune fille ressemble trop à la princesse ou à la fée pour que je la laisse s'en retourner seule au château... puis elle a été bonne pour mon grand-père et pour moi, il faut que je sois bon pour elle... Alors, pour être encore *plus* bon, j'ai appelé le Rohalec, un fin nageur, ma fine, et qui nous sauverait bien, à lui tout seul, de la mer, si nous y tombions tous. Je lui ai expliqué comme ça, en gros, de quoi il s'agissait... d'une jeunesse qui n'avait pas l'air de trop savoir son chemin... Là-dessus nous avons placé Joseph Glageau sur la colonne, à telle fin qu'il nous *fisse* des signaux... puis nous nous sommes mis en recherche; et bref, pour en finir, nous avons trouvé la jeunesse... pardon... la princesse Anne, qui avait ôté ses bas et ses souliers, et qui entrait bravement dans la mer, avec son chapelet à la main. Ah! ma fine, nous pouvons nous flatter, sans lui faire de tort, à la princesse, qu'elle doit un beau cierge à la sainte Vierge, qui nous a conduits à temps sur la plage. — Oh! que je sommes heureux, le Rohalec et moi, d'avoir pu lui être utiles dans ce danger!

— Et je ne serai ingrate ni envers les uns ni envers les autres, » dit la princesse tout à fait remise.

Sur ce, Petit-Pierre, interrogé sur la route à suivre pour se rendre au château, indiqua un petit sentier que les eaux

ne couvraient jamais, même aux plus fortes marées. Alors, s'appuyant sur le bras de madame Mitouard, la princesse se remit en route dans la direction du palais.

« Que s'est-il passé au château pendant mon absence? dit la princesse.

— D'abord, le sire de Rieux et le sire Alain d'Albret, tous les deux furieux de ne pas vous trouver, prétendant que nous leur en imposions en disant que vous étiez sortie, et soutenant que c'était un affront dont ils tireraient vengeance, ont quitté Redon et sont partis pour Nantes.

— Après? dit la princesse, non sans une certaine émotion.

— Tout de suite après leur départ, un gentil cavalier, mais gentil... là... comme un cavalier français qu'il est, s'est présenté au pont-levis, et a demandé à être introduit près de vous.— Nous lui avons fait la même réponse qu'au sire de Rieux... Mais celui-là a mieux pris la chose, il a dit qu'il attendrait, et il attend. C'est alors que Marie-Jeanne est venue me confier à l'oreille qu'elle vous avait vue sortir déguisée en paysanne par la petite porte qui donne sur le bois de Redon... puis, comme le soleil se couchait, qu'on croyait qu'il allait faire de l'orage, ce qui n'a pas eu lieu, heureusement, Marie-Jeanne, mademoiselle Kersabec et moi, nous nous sommes mises en quête de vous. — Joseph Glageau, que nous avons rencontré se rendant à la colonne, nous a conduites ici... Mais pourquoi, pardon, chère princesse, pourquoi ce déguisement?

— Pour juger qui a raison, du sire de Rieux ou de Petit-Pierre, répondit la princesse: le premier prétend que tous mes bons Bretons sont heureux; Petit-Pierre m'assure que la pauvreté et la maladie les déciment tous les jours... Je me suis dit : — Si je me présente dans la cabane du pauvre, richement vêtue, c'est insulter à leur misère, et puis je ne saurai rien... le respect les empêchera de parler,

tandis que, si j'entre chez mes bons Bretons mise comme eux, ils me prendront pour une des leurs et me raconteront sans façon leurs petites affaires.

— Et dans votre tournée qu'avez-vous appris? demanda mademoiselle de Kersabec.

— Rien qu'une légende sur les pierres maudites, répondit Anne avec un sourire plein de grâce naïve, ne voulant point divulguer la visite à la pauvre Marie Sarzeau.

— Qui sait les légendes de la Bretagne sait tout, notre chère princesse, » fit observer Marie-Jeanne, qui, en qualité de nourrice de la princesse, lui parlait avec assez de familiarité.

Deux heures après, la princesse, en habit de cour, donnait audience à Louis, duc d'Orléans, et refusait formellement la main de Charles VIII, roi de France, pour des raisons qui devaient demeurer secrètes encore plus pour l'envoyé, demandeur de sa main, que pour tout autre.

« Madame, dit cet envoyé, sans paraître trop affligé du refus, j'ai rencontré, à la porte de votre château, une jeune personne, — et n'était madame Jeanne ma femme, — je ne voudrais pas avoir d'autre épouse qu'elle ; veuillez lui dire, je vous supplie, qu'en elle j'ai trouvé la vraie alliance. — Jeune fille naïve par les traits, femme forte par le cœur, l'esprit et le regard, oncques ne l'oublierai de ma vie. Sur ce, et bien à regret, je vous jure, je déclare à votre royale personne, au nom de mon maître, Charles VIII, par la grâce de Dieu, roi de France, la guerre, jusqu'à ce que... je n'ose et ne désire achever, jusqu'à ce que Votre Majesté lui accorde sa main.

— La guerre, soit! » répondit Anne avec un si doux regard, que le duc d'Orléans n'eut pas besoin d'une grande intelligence pour comprendre que cette hostile parole ne s'adressait point à lui.

VII.

LA GUERRE.

Quelque temps après, en janvier 1489, la jeune princesse, agenouillée dans son oratoire, pleurait et priait en voyant dans la campagne une armée de fantassins s'avancer en ordre, tambour battant, enseigne déployée, vers les murs du château.

« Oh! mon Dieu, mon Dieu! sauvez-moi, sauvez mes femmes, sauvez mes fidèles serviteurs des suites d'une guerre cruelle! disait cette enfant en se tordant les bras de désespoir et en les élevant vers le ciel... — Que faire? que faire?... inspire-moi, mon Dieu!... Épouser le roi de France!... mais je ne l'aime pas... Oh! qu'une princesse est à plaindre de faire toujours céder son cœur à la politique!... »

Ici la princesse fut interrompue dans sa prière par des cris qui partaient du corridor. Aussitôt la porte de son oratoire fut ouverte avec violence, et les femmes qui la servaient se précipitèrent en tumulte et toutes en pleurs à ses pieds.

A la vue de cette douleur générale, de ces larmes qui baignaient tous les yeux, de cet effroi peint sur tous les visages, Anne comprit qu'à elle seule appartenait de soutenir tous ces cœurs éplorés. — Faisant taire sa propre douleur, imposant à son front, à ses yeux, un courage qui était cependant bien loin de son cœur, elle s'adressa à ses tremblantes compagnes :

« Eh bien, quoi! leur dit cette noble et fière enfant, tremblez-vous à l'avance et vous avouez-vous vaincues, parce qu'une horde ennemie entoure notre demeure, et que notre tuteur, furieux de ce que nous avons refusé la

main de son protégé, nous a quittée et s'est retiré à Nantes? Mais rassurez-vous, mes bonnes amies, mes fidèles servantes, nos murailles sont fortes, nos créneaux sont chargés de soldats, et nos Bretons fidèles et dévoués nous défendront... N'est-il pas vrai, messire Philippe de Montauban? ajouta la princesse en apercevant dans la galerie qui précédait son oratoire un vieux guerrier qui s'approchait.

— Hélas! madame, répondit Philippe de Montauban en s'arrêtant sur le seuil du *retrait* de la princesse; c'est ici le moment de montrer le magnanime courage que vous tenez de François II, votre noble père, et la prudence de Marguerite de Foix, votre sage et vertueuse mère. Châteaubriant, Guingamps, Brest, Concarneau, se sont rendus; Redon commence à être investi par le vicomte de Rohan, qui commande en personne l'armée française... Il nous est impossible de faire tête à l'orage, il faut fuir.

— Fuir? jamais! » s'écria Anne de Bretagne, d'un ton, d'un geste, d'un air qui n'appartenaient en rien à l'en fance.

Comme s'il n'avait pas entendu cette exclamation, le vieux guerrier reprit : « Le chemin qui conduit à Nantes est encore libre, venez, madame, venez; une fois dans la plaine, je réponds de vous; mais quelques moments d'hésitation encore, et nous sommes perdus... Pour vous, princesse, pour vos femmes qui partagent votre danger, pour vos serviteurs que votre hésitation condamne à la mort, décidez-vous.

— Vous avez dit les seules considérations qui me forcent à céder, mon cher chancelier, » dit Anne sérieuse et triste, mais non abattue. Posant sa main sur celle de Philippe de Montauban, chancelier de Bretagne, et suivie de ses femmes, qui la remerciaient de se sacrifier pour elles, elle sortit ainsi de son oratoire.

Une suite de cent chevaux avait été organisée; ils étaient montés par tout ce que la Bretagne avait de nobles gentilshommes. La princesse les trouva réunis dans la cour d'honneur. Remerciant ses anciens serviteurs de vouloir bien l'accompagner, elle monta sur la haquenée blanche qu'on lui avait préparée, et, donnant elle-même le signal du départ en s'élançant dans la campagne par la petite porte du château que vous connaissez déjà, elle prit au grand galop le chemin de Nantes. Derrière elle résonnaient les pas des chevaux de son escorte, et, derrière l'escorte, on distinguait les pas de la cavalerie française qui les poursuivait, ce qui redoublait l'ardeur des premiers. Enfin, après plusieurs heures d'une course que rien n'avait ralentie, la princesse et sa suite arrivèrent devant Nantes. Alors les portes de la ville s'ouvrirent, et le maréchal de Rieux parut à la tête de quelques soldats, non point pour recevoir l'héritière de Bretagne avec les honneurs dus à son rang, mais bien au contraire pour s'opposer à son entrée. La position était des plus critiques : d'un côté, les cavaliers français la poursuivaient; de l'autre, les Nantais allaient l'attaquer. Dans cette extrémité, la princesse sut trouver une de ces inspirations qui ne viennent qu'aux grands cœurs, aux âmes fortes : elle saisit l'épée du comte Philippe de Montauban, qui se trouvait le plus près de sa personne, en s'écriant :

« En avant! comtes et barons! courons sus à ces rebelles, et voyons s'ils oseront attaquer en personne leur maîtresse et souveraine! »

Elle s'élança la première au-devant des Nantais.

Ceux-ci et le maréchal de Rieux furent tellement subjugués par cet acte de courage téméraire et d'admirable présence d'esprit de la part d'un enfant, qu'au lieu de s'opposer à son entrée, ils lui firent place et se mêlèrent même à son escorte pour entrer dans la ville. A peine retirée dans

l'appartement qu'on lui donna, Anne manda près d'elle son vieux chancelier et son tuteur.

L'enfant avait tout à fait disparu. Ces deux seigneurs ne trouvèrent qu'une femme, très-jeune, il est vrai, mais sérieuse, triste et solennellement résignée.

« Messires, leur dit-elle après leur avoir à chacun indiqué du doigt un siége qu'ils prirent, et sur lequel ils s'assirent en silence, la guerre est une affreuse chose, d'autant plus affreuse, que les victimes ne sont pas seulement ceux qui la subissent, mais aussi ceux qui se battent pour le compte d'autrui. Je n'aime certes pas le roi Charles VIII, et si j'avais le choix d'un époux, ce n'est pas lui qui serait le mien… Cependant je ne puis, non, je ne puis, messeigneurs, supporter l'idée qu'un Breton, un seul, perde la vie pour mon bon plaisir. Une princesse ne s'appartient pas; elle se doit à son peuple : je me sacrifie donc. Messire de Rieux, comme mon tuteur, veuillez faire savoir, je vous prie, au roi de France, que moi, Anne de Bretagne, j'accepte sa main, et que je lui apporte en dot la plus belle partie de la France. Nous lui demandons seulement d'attendre jusqu'à la fin de l'année, vu notre jeune âge, et aussi pour nous donner le temps d'apprécier mieux l'honneur que le roi de France nous fait en nous choisissant pour épouse. »

Or, un soir du mois de novembre de l'année 1491, un air de fête régnait dans le château de Langeais, en Touraine. Toutes les croisées en étaient illuminées; des feux de joie flamboyaient dans les cours; une musique guerrière, partant de la salle d'honneur, retentissait au loin dans la campagne, et les archers de la garde écossaise se promenaient, d'un pas mesuré, en deçà des grilles, sur la grande route, la lance à la main et la branche de houx en tête.

Bientôt, et comme pour répondre aux mille lumières

dont les croisées du château se paraient, on vit un millier de feux étinceler sur la Loire, et d'élégants batelets, pavoisés aux doubles couleurs de France et de Bretagne, s'avancer vers la rive. C'était Anne de Bretagne, suivie d'un brillant cortége, qui venait tenir la parole donnée, et unir son sort à celui de Charles VIII, roi de France.

A la nouvelle du débarquement de la duchesse, le roi, quittant son appartement, s'avança en toute hâte au-devant de son épouse. Il la trouva dans la cour; elle marchait, pâle, tremblante et s'appuyant sur une des dames que son royal et futur époux avait envoyées à sa rencontre. A la vue du roi, Anne se jeta à deux genoux et fondit en larmes; mais, avec une galanterie toute française et une tendresse que motivait la cérémonie qui allait suivre, Charles VIII releva la princesse, l'embrassa sur les deux joues, et, lui prenant la main, se tourna vers les nombreux spectateurs de cette entrevue royale.

« A la chapelle, messieurs, » leur dit-il.

Ainsi se célébra le mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII, et, depuis ce temps, la Bretagne fut réunie à la France.

Cette union, fondée sur la politique, fut promptement brisée; car, sept ans après, le 17 avril 1498, Charles VIII, étant à son château d'Amboise, et se rendant au jeu de paume, se frappa le front à la voûte d'un passage obscur, si rudement, qu'il mourut. Quelques jours après, comme il laissait sa femme veuve sans enfants, la couronne retournait de droit au duc d'Orléans, qui, effectivement, monta sur le trône sous le nom de Louis XII.

Nous l'avons dit, je crois, le duc d'Orléans avait été marié par Louis XI avec la fille de ce prince, Jeanne, qu'il n'aimait pas, qu'il n'avait jamais aimée. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de faire rompre cette union, puis d'aller offrir sa main à la veuve de

Charles VIII, et, une seconde fois, Anne de Bretagne remonta sur le trône de France, le 8 janvier 1499, en épousant celui qu'elle aimait depuis son enfance.

Deux filles seulement naquirent de cette union ; l'aînée, Claude de France, épousa le duc d'Angoulême, qui régna sous le nom de François Ier.

Anne de Bretagne mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, et fut enterrée à Saint-Denis. Il existe à la Bibliothèque impériale un monument précieux du goût de cette princesse pour les arts et les sciences : c'est son livre d'heures, un beau livre manuscrit in-4°, orné de figures en miniature, de plantes et d'arabesques.





A Hadamard del

Ma chère maîtresse, qu'avez vous donc à vous désoler ainsi ?

LOUISE DE LORRAINE.

16e SIÈCLE.

I.

Par une belle matinée du mois d'octobre 1573, un cortége descendait de la chapelle Saint-Nicolas, située assez loin des murs de Nancy, et se dirigeait vers une des portes de cette ville. En tête du cortége marchait une jeune fille d'une beauté remarquable; son costume de paysanne contrastait singulièrement avec l'élégance de ses manières et la dignité de son maintien.

Du reste, aux égards, aux saluts respectueux de tous ceux qui la rencontraient, et aux personnes de sa suite, toutes d'une remarquable distinction, il était aisé de deviner le rang de celle qui traversait ainsi les rues à pied et si modestement vêtue.

Arrivé en face du château des ducs de Lorraine, où demeurait alors Nicolas, duc de Mercœur, comte de Vaudemout, et où commandait le duc Charles de Lorraine, frère aîné de ce premier personnage, le cortége s'étant arrêté, la jeune paysanne salua avec grâce les personnes qui l'a-

vaient suivie jusque-là, les congédia du regard et par des paroles pleines de bonté, puis, suivie seulement d'une autre jeune fille, elle pénétra dans le gothique et spacieux château.

Après avoir monté lestement l'escalier roide et obscur qui conduisait à une des tourelles, les deux jeunes filles entrèrent dans une chambre à coucher toute tendue de damas bleu garni en courtines orange, et y trouvèrent, à leur grand étonnement, une dame âgée, qui se leva à leur approche, les salua avec respect, et, se tenant debout, s'adressa à celle des deux qui portait l'habit de paysanne :

« Princesse, je viens de la part de ma maîtresse, la comtesse de Vaudemont...

— De ma belle-mère ! » interrompit en pâlissant celle à qui l'on venait de donner le titre de princesse.

S'inclinant profondément, la dame âgée reprit :

« Depuis deux heures elle cherche Votre Altesse.

— Ne savait-elle pas que c'était le jour de mon pèlerinage à Saint-Nicolas ? C'est mon seul délassement ; la comtesse me l'envierait-elle encore ?

— Il y a fête ce soir au château, madame.

— C'est bien ! » dit la princesse.

Et, d'un geste triste et impérieux, ayant congédié la dame d'honneur de sa belle-mère, elle se laissa tomber sur son lit en murmurant avec amertume :

« Fête au château !... et que m'importe, à moi, qu'il y ait fête au château ?... Hélas ! où est le temps où ce mot de fête faisait battre mon cœur et amenait le sourire sur mes lèvres !

— Il reviendra, ce temps, ma chère et adorée maîtresse, répondit l'autre jeune fille, s'agenouillant devant le lit où sa compagne était à demi couchée.

— Jamais ! Gilette, jamais !... Oh ! que tu es heureuse, toi !

— Heureuse! Qui ne dirait, à vous entendre, que c'est moi qui suis la belle Louise de Lorraine, et vous la petite Gilette Saulnier?

— Le bonheur est là où il y a paix et contentement de cœur, Gilette, et non où il y a grandeur et ennui. Le bonheur est d'être aimée, choyée, caressée.

— Et tout cela, votre Gilette ne vous le donne-t-elle pas, ingrate princesse? dit Gilette avec ce ton de câlinerie d'une personne qui se sait aimée.

— Oui, petite, c'est vrai, c'est vrai; mais quitte cette position, viens t'asseoir sur mon lit. Viens donc, je le veux! ne sommes-nous pas sœurs? n'avons-nous pas toutes deux sucé le même lait? le même berceau ne nous a-t-il pas bercées ensemble?...

— Moi, votre sœur, princesse! oh! non; je sais trop bien la distance qui nous sépare. Appelez-moi votre sujette, votre servante, votre esclave même... mais non votre sœur.

— Enfant, tais-toi, et obéis, dit Louise, posant avec un geste plein de grâce sa main blanche et effilée sur la jolie bouche de Gilette, et forçant la jeune fille à s'asseoir. Mets-toi près de moi, plus près encore, que je puisse appuyer ma tête sur ton épaule... là... bien, comme au temps où nous étions toutes petites. J'étais gaie et rieuse alors, je ne comprenais pas encore le malheur de ma naissance.

— De votre naissance!

— Bénis le ciel, Gilette, de t'avoir fait naître dans une famille où l'orgueil d'un nom ne fait pas recevoir avec haine une pauvre fille qui naît au lieu d'un fils.

— Mais qui donc vous hait ici, mademoiselle?

— Le mot te paraît peut-être trop fort, Gilette; mais il n'en exprime pas moins le sentiment qui agita chacun à ma naissance. Quand Marguerite d'Egmont, ma pauvre

mère, la première femme de mon père, me mit au monde, c'était dans le vieux château de Noméni, sur les bords de la Seine. On me reçut, non comme un présent du ciel, mais comme un signe de sa colère. Ma pauvre mère seule, peut-être, me baisa avec joie; mon père se résigna : il aurait tant désiré un fils! la branche aînée de la maison de Lorraine n'ayant pas de prince pour la représenter. On ne prit pas même la peine de me faire baptiser avec la pompe qui m'était due : au lieu de me porter dans la cathédrale de Nancy, on me présenta modestement à la petite église de Noméni; l'évêque de Toul fut mon parrain, et la comtesse Louise de Salins ma marraine.

— Laissons toutes ces tristes idées, ma chère maîtresse. Il y a fête ce soir au château; ne quittez-vous pas ce costume de paysanne pour en revêtir un plus analogue à votre rang?

— Crois-tu que ma belle-mère désire que je paraisse ce soir au bal, Gilette? Ne vois-tu pas que c'est seulement pour complaire à mon père ou à mon oncle qu'elle me fait chercher partout? Va, petite, c'est bien assez de souffrir en secret de sa mauvaise humeur, sans que j'aille encore m'y exposer en public.

— Ma princesse, ma Louise, dit Gilette l'entourant de ses bras, et l'embrassant si étroitement, que leurs deux chevelures blonde et brune se mêlaient, consolez-vous, et, croyez-moi, madame Catherine n'est si méchante que parce que vous êtes trop douce... Habillez-vous, parez-vous, allez au bal. Si elle se fâche, fâchez-vous; si elle prend ses grands airs, prenez les vôtres, et si elle veut employer son autorité, réclamez celle de votre père; dites-lui tout ce que vous souffrez avec cette femme altière et jalouse, que votre beauté seule a rendue votre ennemie.

— Moi, que j'aille porter la désunion entre deux époux! que j'aille affliger le cœur de mon père en lui révélant

mes souffrances, en lui montrant la différence qu'il y a entre cette troisième femme et les deux premières qu'il a perdues ! non, non ! plutôt souffrir toujours ! plutôt mourir !

— Ne parlez pas de mourir, princesse, si vous ne voulez pas que je meure en vous écoutant... Mais ne pleurez donc pas... Oh ! que je déteste cette femme qui fait couler vos larmes ! que je lui veux de mal !... que je la hais !...

— Tais-toi, Gilette ; c'est la femme de mon père !

— Dites donc votre belle-mère, et les belles-mères sont des marâtres.

— Pas toutes, Gilette.

— Je n'en excepte aucune.

— Oh ! c'est que tu n'as pas connu Jeanne de Savoie, la seconde femme de mon père.

— Je l'ai connue, mais bien peu, j'étais très-jeune quand elle vous fit quitter Noméni pour vous conduire à la cour du duc Charles, où elle vous plaça auprès de la duchesse Claude, fille de Henri II et de Catherine de Médicis... Je vous perdis de vue quatre ans, ma chère maîtresse, et, quand vous nous êtes revenue, j'avais peine à vous reconnaître. C'est à la cour de la duchesse Claude que vous avez acquis la politesse de langage, la grâce des manières, que cette duchesse a, dit-on, apprises à la cour de France.

— C'est à ma seconde mère que je dois tout cela, Gilette ; c'est elle qui s'est appliquée à développer tout ce qu'il y a de bon en moi ; je vaudrais plus si elle avait vécu davantage... et quand je me rappelle combien je fus injuste, cruelle, ingrate envers elle...

— Vous, ma chère maîtresse ?

— Oh ! Dieu est juste, il me fait souffrir de Catherine ce que j'ai fait souffrir à Jeanne ; pauvre Jeanne !... J'étais bien jeune alors ; mais c'est singulier, Gilette, comme les

premiers jours de mon enfance sont présents à ma mémoire !

— Eh bien, contez-moi donc cela, ma chère maîtresse : toutes ces choses, j'aime tant à les entendre de vous ! »

La princesse de Lorraine secoua tristement la tête, et reprit :

« Je me souviens parfaitement de la mort de ma mère. Je n'avais pourtant que deux ans, et je vois encore madame de Champy, ma gouvernante, venir me chercher en pleurant pour me conduire auprès d'un lit ; des cierges brûlaient au chevet et éclairaient la figure blanche et immobile de ma mère ; la chambre était remplie de personnes agenouillées ; au milieu d'elles, le prêtre récitait les prières des agonisants ; on pleurait, et puis toutes ces voix qui priaient avaient un accent si triste, si lugubre, que, la terreur s'emparant de moi, je poussai des cris horribles. Ma voix sembla ranimer ma mère ; elle me tendit les bras, m'appela, et, pour l'embrasser, j'oubliai mon effroi. Alors elle détacha de son cou un rang de perles auquel était suspendue une sainte relique : « Qu'elle te protége ainsi qu'elle « m'a protégée, me dit-elle en me la passant au cou ; ne la « quitte jamais. » La voici, ma chère Gilette, » ajouta la duchesse Louise, sortant de son sein un reliquaire enchâssé d'or.

Elle s'arrêta vaincue par son émotion ; puis, après un moment de silence, elle reprit :

« Le comte, qui aimait tendrement ma mère, fut désolé de sa perte, il resta longtemps sans vouloir me voir. Je fus entièrement livrée aux soins de madame de Champy. Cette bonne dame m'aimait éperdument, et me gâtait surtout d'une manière qu'alors je trouvais charmante : elle me passait toutes mes fantaisies, ce qui faisait que j'en avais de nouvelles à chaque instant ; elle ne voulait pas que je pleurasse, ce qui faisait que je criais continuellement. Enfin,

grâce à elle et à son amitié mal entendue, je devins bientôt la plus insupportable petite fille du monde... Te rappelles-tu, Gilette, comme je t'égratignais quand tu ne faisais pas ma volonté, et comme je tirais tes beaux cheveux noirs, pauvre enfant ?

— Oh ! je vous le rendais bien, ma chère maîtresse ; et je me rappelle aussi que, bonne et douce que vous avez toujours été, vous ne le rapportiez pas à madame de Champy qui m'aurait infligé une correction un peu plus cruelle que celle que me faisaient éprouver vos petits ongles... Mais voyons donc la suite de votre récit.

— Le comte de Vaudemont, mon père, n'ayant point d'enfant mâle, dut songer à un second mariage ; ma gouvernante m'apprit cela avec des larmes et des sanglots. « Pauvre enfant, répétait-elle en me serrant désolée dans « ses bras, tu vas donc avoir une belle-mère, une ma- « râtre ! Pauvre Louise ! mon Dieu ! prenez pitié d'elle. » J'avais alors quatre ans ; et ce mot de marâtre revenait si souvent dans la bouche de ma gouvernante, et toujours avec de nouvelles larmes, qu'un jour je lui demandai :

« Qu'est-ce donc qu'une marâtre ?

— C'est horrible ! me répondit-elle ; c'est une calamité dans une famille.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, c'est donc quelque chose qui fait le malheur des enfants, une marâtre ?

— Trop souvent, » répondit madame de Champy.

Aussi, le jour des noces de mon père, je ne fis que pleurer, et la haine que je témoignai à ma belle-mère fut si forte, qu'elle renonça à se faire aimer de moi ; bientôt je ne la vis plus qu'aux solennités de famille. A sept ans, j'eus la petite vérole ; dans la crainte de la contagion pour mes frères, on me fit transporter à la campagne. Ma maladie augmentant, madame de Champy en conçut un tel désespoir, que la fièvre la prit, un délire s'ensuivit ; il fallut

l'éloigner de moi. Mademoiselle de Montravers, ma seconde gouvernante, avait fui dès les premiers symptômes de cette affreuse maladie. J'allais donc être seule, livrée à des domestiques. Les boutons qui couvraient mon visage m'avaient fermé les yeux ; je n'y voyais pas, mais je demandais toujours ma *bonne amie :* c'était ainsi que j'appelais madame de Champy. Deux jours après qu'elle m'eût quittée, une nuit que je ne pouvais dormir et que je pleurais en disant : « Pourquoi donc n'est-elle plus là ? » soudain une voix douce me répondit :

« Elle est souffrante aussi ; mais ne craignez rien, chère petite, vous avez une autre bonne amie qui ne vous quittera pas et qui vous soignera aussi bien.

— Qui êtes-vous donc? demandai-je, étonnée de cette voix que je ne connaissais pas.

— Une femme qui vous aime beaucoup.

— Autant que ma bonne amie?

— Encore plus, je vous l'assure, ma chère enfant.

— Vous n'êtes donc pas une marâtre? lui dis-je, puisque vous aimez les enfants... »

Et j'ajoutai encore bien des choses dont je ne me souviens plus, mais qui avaient l'air de faire de la peine à ma nouvelle bonne amie, car je l'entendais soupirer et me serrer la main en silence. Mais ce qui acheva de me la faire aimer tout à fait, c'est que, lorsque les médecins disaient que j'étais fort mal, elle pleurait abondamment et m'embrassait le plus affectueusement du monde.

« Vous n'avez donc pas peur comme mes frères, comme mon père, comme ma mère, d'attraper ma maladie? lui disais-je.

— Je voudrais l'avoir, si je pouvais te l'ôter, » me répondit-elle.

Et alors je sentis que je l'aimais autant que j'aimais madame de Champy, car j'ai toujours eu une extrême

reconnaissance pour ceux qui m'ont témoigné de l'attachement.

« Alors vous devez en avoir beaucoup pour moi? interrompit Gilette en baisant la main de Louise.

— Beaucoup, mignonne, plus que tu ne le penses... Mais laisse-moi donc achever mon histoire. Un jour, en me réveillant, j'ouvre les yeux... « Oh! j'y vois! j'y vois!... » m'écriai-je avec transport. Soudain une femme qui me veillait se cacha derrière les rideaux de mon lit; je devinai que c'était ma nouvelle bonne amie, et je la priai avec instance de se montrer.

« Je n'ose pas, me dit-elle; tu ne m'aimeras plus si tu me vois.

— Me croyez-vous donc méchante et ingrate? lui dis-je.

— C'est que je ressemble à une femme que tu hais bien fort.

— Quand tu ressemblerais à ma belle-mère, je veux te voir, » répliquai-je.

Les rideaux s'ouvrirent; c'était ma belle-mère!... C'était elle qui m'avait soignée, veillée, elle à qui je devais la santé, le retour à la vie. Je ne pus que lui dire: « Pardon! pardon!.. » et je fondis en larmes. Depuis ce temps je fus pour elle la plus soumise des filles, comme elle continua à être pour moi la plus tendre des mères... Hélas! Jeanne de Savoie est morte; que Catherine de Lorraine lui ressemble peu!

A ces mots, la porte de la chambre de Louise s'ouvrit brusquement, et Catherine de Lorraine parut.

Les deux jeunes filles se levèrent interdites.

« Comment, mademoiselle, votre toilette n'est pas faite? dit la duchesse en jetant un regard dédaigneux sur le costume de paysanne que Louise n'avait pas encore quitté. Ne saviez-vous pas qu'il y a fête au château ce soir?

— Je croyais pouvoir me dispenser d'y paraître, ma-

dame, répondit Louise, toute tremblante de crainte que ses dernières paroles n'eussent été entendues par sa belle-mère.

— Vous dispenser? répéta la comtesse d'un ton d'ironie dédaigneuse. Quoi! penseriez-vous soustraire à l'admiration générale votre incomparable beauté? »

Louise devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

La comtesse continua du même ton :

« N'êtes-vous pas l'astre de cette cour? Nous recevons ce soir un roi jeune et beau; peut-on le fêter dignement sans vous? N'êtes-vous pas, au dire de monsieur votre père, de monsieur votre oncle, et même de madame la duchesse Claude, la merveille la plus merveilleuse de Lorraine?

— La duchesse Claude est ici? demanda Louise surprise et charmée.

— Elle accompagne son frère Henri, qui va se faire couronner roi à Varsovie; ils passent tous deux par notre ville, et le duc Charles désire leur présenter ce soir ce qu'il y a de plus remarquable à sa cour.

— Madame... de grâce!... dit Louise en joignant les mains.

— Non, non, mademoiselle; votre père vous ordonne de vous habiller sur-le-champ, et je vous réitère cet ordre.

— J'obéirai, madame. »

Après avoir salué respectueusement sa belle-mère, la princesse passa dans son cabinet de toilette, et Gilette l'y suivit.

II.

Le château des ducs de Lorraine était illuminé; tout ce qu'il y avait de plus noble, de plus riche, de plus élégant à Nancy, se pressait sur les escaliers embaumés de fleurs, et venait remplir les salles où le bal se préparait splendide

et bruyant. On n'attendait plus pour commencer la danse que le signal qui devait être donné par le duc de Lorraine, placé sur une estrade, entouré du comte et de la comtesse de Vaudemont et de leur famille. L'hôte auguste, le duc d'Anjou, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, que Varsovie venait de se choisir pour roi, entra, donnant le bras à sa sœur, la duchesse Claude, et le bal commença.

L'entrevue de la duchesse et de son ancienne demoiselle d'honneur fut touchante, quoique mitigée par les lois de l'étiquette. Quant au jeune Henri, il resta muet d'admiration à la vue de Louise de Lorraine : aucune des beautés piquantes dont Catherine de Médicis aimait à s'entourer, n'avait pu donner au jeune prince une idée d'un ensemble aussi modeste et aussi ravissant. Sans parure, Louise aurait attiré tous les regards ; parée, elle les charmait. Son habit de cour, simple, mais élégant, faisait valoir sa taille svelte et gracieuse, et l'on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, ou de son éclatante beauté, ou de cet air de candeur et de pureté qui en augmentait tant la grâce. Toutefois quelque chose de triste et de résigné semblait se mêler à l'éclat des perles qui ornaient son front ; son sourire n'avait pas d'enjouement, il était contraint, souffrant même. Elle se tenait presque cachée derrière sa belle-mère, dont chaque mouvement la faisait tressaillir et rougir.

Après l'avoir saluée, Henri, trop ému pour oser lui adresser la parole, alla s'asseoir près de sa sœur et l'accabla de questions.

Celle-ci lui raconta tout ce qu'elle savait de Louise, lui dit que le seul délassement de cette jeune princesse était d'aller toutes les semaines faire un pèlerinage à pied à la chapelle Saint-Nicolas, où elle distribuait en aumônes les vingt-cinq écus que son père lui donnait par mois pour ses menus plaisirs.

A ce récit, Henri ne put retenir des mots d'admiration. Il affecta une froideur désespérante à l'égard du comte de Vaudemont et surtout de sa femme, tandis qu'au contraire, sans approcher de Louise, sans lui parler, il semblait l'entourer d'admiration et de respect.

La jeune princesse en fut plus surprise que charmée ; elle craignait que sa belle-mère ne la rendît responsable de la conduite du prince et qu'elle n'en éprouvât plus tard une scène désagréable ; mais d'autres pensées occupèrent le lendemain la comtesse. Le duc d'Anjou, qui devait quitter Nancy au soleil levant, déclara, malgré les représentations de ses courtisans, vouloir rester encore une journée à la cour du duc de Lorraine.

L'itinéraire d'un roi est toujours préparé d'avance et irrévocablement fixé : privé souvent de la liberté dont jouit le plus obscur de ses sujets, il ne peut avancer ou retarder son passage sans causer quelques désagréments aux villes qu'il doit traverser, qui toutes l'attendent, et qui toutes ont fait des frais pour le recevoir. Aussi l'étonnement de tout le monde fut-il extrême lorsque Henri eut déclaré sa décision.

« Pardonnez-moi le dérangement que je vous cause, dit-il au duc de Lorraine ; mais on a tant de peine à quitter cette belle France !

— Même pour aller chercher une couronne, sire ? demanda le duc.

— Une couronne ne fait pas le bonheur, » répondit Henri en cherchant des yeux Louise de Lorraine , que ce regard et ces paroles rendirent rouge et muette.

La chasse, un banquet splendide et un bal brillant remplirent cette seconde journée. A la faveur de son titre et de son rang, Henri put s'approcher plusieurs fois de Louise et lui témoigner l'admiration qu'elle lui causait. Jeune, galant, les traits nobles et fins, le duc d'Anjou avait acquis

à la cour de sa mère ce ton de galanterie exquise, cette grâce pleine de charmes, qu'un jeune homme acquiert toujours dans la société des femmes ; mais jamais il n'avait paru si aimable qu'en ce jour, jamais ses manières n'avaient été plus séduisantes. Aussi, à la fin de la journée, quand, retirée dans sa chambre, Louise restait debout et pensive, sans songer à dégrafer sa robe ni à détacher le diadème qui couvrait ses cheveux blonds, et que Gilette lui demanda à quoi elle pensait, la jeune princesse dit, comme se répondant à une pensée intime :

« Il est bien malheureux qu'un prince aussi aimable quitte la France pour aller régner en Pologne ! »

III,

Cette même année, Charles IX, roi de France, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, mourut âgé de vingt-quatre ans. Henri III, roi de Pologne était son successeur ; il quitta donc Varsovie et revint en France pour régner.

Comme je ne me suis pas imposé la tâche importante d'écrire l'histoire, que je ne suis ni assez habile ni assez courageuse pour cela, et que d'ailleurs tant d'autres plus savants que moi l'ont fait, je vais laisser de côté le récit du commencement du règne de Henri III, et retourner immédiatement à la cour de Lorraine.

C'était un an après le retour de Henri III en France, dans les premiers jours d'octobre 1574 ; Louise de Lorraine, retirée à l'entrée de la nuit dans son oratoire, agenouillée sur son prie-Dieu, les yeux attachés au reliquaire que lui avait donné sa mère au lit de mort, priait avec ferveur; des soupirs soulevaient son sein, des larmes baignaient son visage. « Inspire-moi, mon Dieu! disait-elle en sanglotant; non, je ne puis vivre ainsi, je suis trop malheureuse, et je crains de murmurer malgré moi contre

tes décrets. Ah! mon Dieu! adoucis mon sort, ou retire-moi de ce monde. Mon Dieu! mon Dieu!... »

Gilette la trouva dans cet état.

« Ma chère maîtresse, dit-elle en s'agenouillant à côté du prie-Dieu de Louise, qu'avez-vous donc à vous désoler ainsi?

— Gilette, reprit Louise essuyant ses yeux et raffermissant sa voix, je viens de prendre un parti : le monde n'a plus aucun charme pour moi; j'y suis bien décidée... je vais me retirer dans un cloître.

— Dans un cloître! à vingt ans! jeune et belle!... s'écria Gilette levant les yeux au ciel.

— Oui, Gilette. Depuis le passage du duc d'Anjou, ma belle-mère ne sait qu'inventer pour me faire souffrir : à force de ruse, elle a éloigné mon père de moi; je ne sais par quels artifices, par quels faux rapports elle m'a nui dans son esprit; mais mon père, depuis quelques jours, me traite avec une sévérité sans exemple.

— Votre belle-mère, ma chère demoiselle, ne vous pardonnera jamais les brillants succès que vous avez obtenus lors du passage du jeune roi de Pologne, aujourd'hui roi de France, lui dit Gilette. Mais enfin, mon adorée maîtresse, que ne vous adressez-vous au roi Henri III lui-même pour qu'il allége vos chagrins? Il vous appellerait, j'en suis sûre, à sa cour. Il est si brave, si généreux! A son âge, avoir fait déjà de si brillants exploits! avoir, à dix-huit ans, remporté deux victoires, celle de Jarnac et celle de Moncontour!... avoir donné tant de preuves de magnanimité et de bonté!...

— Cesse, Gilette, mon courage est épuisé.

— Pardon, ma chère maîtresse, si j'insiste; mais, par pitié pour vous, pour votre jeunesse, qui se passe dans les larmes, implorez la protection du roi contre votre ennemie.

— Cette ennemie est la femme de mon père, Gilette; je lui dois respect et soumission, et ce ne sera jamais aux dépens de mes devoirs les plus sacrés que j'essayerai d'adoucir ma position... Et puis, quand même, depuis le temps, crois-tu que le roi ne m'ait pas oubliée?

— Lui, princesse! oh! vous ne pouvez le croire. Quiconque vous a vue, vous a parlé, a entendu les éloges que chacun répète de vous à l'envi, ne peut vous oublier.

— Tu es comme Mme de Champy, pauvre Gilette, dit Louise en souriant au milieu de ses larmes; il ne tient pas à toi que je ne sois la plus orgueilleuse princesse de la terre. Tu me suivras au couvent, n'est-ce pas?

— Partout où vous irez, ma chère maîtresse, bien qu'à vrai dire le couvent ne soit pas le séjour que je préfère... Mais n'importe, votre présence, votre amitié me consoleront... Je vous suivrai partout.

— Eh bien, nous partirons bientôt, Gilette. »

Triste et résignée aux volontés de sa maîtresse, Gilette allait se retirer, lorsque le son du cor se fit entendre à la poterne du château; un moment après, la herse du pont se baissa, et les deux jeunes filles l'entendirent grincer sous les pieds de plusieurs chevaux.

« A cette heure, dit Louise, — car le couvre-feu avait sonné depuis longtemps, — qui peut donc rendre visite à mon père? »

Et, cherchant des yeux Gilette comme pour lui demander son avis, elle s'aperçut que la jeune curieuse était allée s'informer de l'événement qui amenait des étrangers au château.

Louise, passant alors de son oratoire dans sa chambre à coucher, oublia bientôt cet incident, en lequel elle ne voyait rien qui pût l'intéresser; puis, absorbée par cette tristesse

qui ne l'abandonnait pas, elle se jeta tout habillée sur son lit pour réfléchir à sa nouvelle vocation.

Le sommeil la surprit ainsi.

IV.

Le lendemain, le jour commençait à poindre lorsque la princesse Louise fut réveillée en sursaut par le bruit d'une porte qui s'ouvrit. Elle souleva sa paupière encore appesantie par le sommeil, et, avec autant d'étonnement que de terreur, elle aperçut au pied de son lit sa belle-mère, la comtesse de Vaudemont.

Sans remarquer l'altération qui se lisait sur le visage altier de la comtesse, Louise sauta à terre, et, redoutant quelques paroles amères sur sa paresse, elle s'empressa de dire :

« Je ne savais pas qu'il fût si tard ; excusez-moi, madame, de ne m'être pas trouvée à votre lever.

— C'est plutôt à moi à me trouver au vôtre, madame, répondit la comtesse avec un accent si humble, si respectueux, que Louise recula et regarda à deux fois si c'était bien sa belle-mère qui lui parlait, ou si quelque nouvelle ironie ne se cachait pas sous le sens de ces paroles. Vous êtes reine de France, madame, dit la comtesse.

— Ah ! s'écria Louise en l'interrompant, de grâce, madame, ne m'accablez pas ! ne vous jouez pas ainsi d'une pauvre fille qui ne vous a jamais fait de mal.

— Je suis si loin de me jouer de vous, madame, que c'est à vos pieds que je viens implorer le pardon de ma conduite passée. »

Et la comtesse de Vaudemont s'agenouilla auprès de la princesse. Louise remarqua alors avec étonnement la pâleur et les larmes qui couvraient le visage de sa belle-mère.

« Vous épousez le roi de France, continua la comtesse sur le même ton; que je sois la première à vous rendre hommage!

— Madame!... dit Louise tout étourdie en essayant de la relever.

— Ah! laissez-moi à cette place jusqu'à ce que j'aie obtenu mon pardon. Mais vous êtes bonne, généreuse, ajouta la comtesse en joignant les mains devant la jeune fille qui ne savait si elle rêvait; vous ne ferez pas retomber sur mes enfants les tristes souvenirs que vous aura laissés leur mère; à cause d'eux, vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louise?

— Ah! madame, répondit Louise, si émue, si tremblante, qu'elle se soutenait à peine; madame, c'est une feinte pour éprouver mon orgueil. Qui? moi, la fille d'un cadet de la maison de Lorraine, épouser le plus grand roi de l'Europe?... Mais, madame, c'est impossible!...

— C'est la vérité, princesse, dit la comtesse de Vaudemont en quittant son humble position, sans pour cela changer son respectueux langage. Henri III, se rappelant et votre beauté et les éloges que, pendant son séjour ici, on n'a point cessé de lui répéter sur votre compte, vous préfère au plus grand parti de l'Europe. Le marquis du Guast est arrivé cette nuit pour vous épouser au nom du roi de France. Voulez-vous recevoir ce seigneur? »

Et, avant que la princesse interdite eût le temps de répondre, la comtesse de Vaudemont s'avança vers la porte et l'ouvrit. Alors, avec son père et le duc Charles, Louise vit entrer un seigneur qu'elle ne connaissait pas.

« Notre gracieux souverain Henri III, dit le courtisan s'inclinant devant Louise, m'a envoyé vers le comte de Vaudemont, madame, afin de lui demander la main de sa fille pour le roi de France.

— Et nous a lui avons accordée, sauf votre approbation, ma fille, ajouta le comte.

— Il est donc vrai ? dit Louise regardant tout ce monde autour d'elle.

— On attend la reine de France pour la féliciter, » reprit le duc Charles en offrant la main à sa nièce.

Après avoir reçu les compliments des personnes les plus marquantes de la cour de Lorraine, Louise, encore tout étourdie de son élévation soudaine, fut conduite à la chapelle du château. Au moment où la messe finissait, et où chacun s'empressait autour de la jeune reine, elle chercha des yeux sa belle-mère ; elle la vit se cachant derrière un pilier pour dérober ses larmes.

Fendant la foule qui l'entourait, Louise s'élança vers la comtesse, et, lui tendant les bras, elle lui dit avec une expression qu'elle empruntait à la beauté de son âme :

« Embrassez-moi, madame ; sur le trône on oublie, dit-on, ses amis ; moi, je ne veux oublier que mes peines et vous faire participer à mon bonheur.

— Vous êtes un ange ! » répondit Mme de Vaudemont se précipitant aux genoux de la princesse et les embrassant étroitement.

Puis, se relevant, elle cria :

« Vive la reine de France ! »

Et ce cri fut répété avec explosion.

« Faut-il encore vous suivre au couvent ? prononça une petite voix mignarde derrière Louise, qui, se retournant, aperçut Gilette à ses genoux.

— Non, mais à la cour de France, ma fille.

— Je le répète encore : partout ! ma chère maîtresse. » Puis Gilette ajouta en se relevant : « Dieu soit loué ! vous êtes récompensée selon la bonté de votre âme.

— Tu vois ce que l'on gagne à remplir ses devoirs, Gilette, dit la reine en acceptant la main que le marquis du



Guast lui présentait pour sortir de la chapelle. Oh! ma pauvre mère avait raison, ajouta-t-elle en pressant religieusement contre son cœur un petit bijou, mon reliquaire m'a porté bonheur!

— Dites vos vertus, reine, » répliqua le comte de Vaudemont, qui avait entendu les paroles de sa fille avec le plus vif attendrissement et venait de reconnaître le reliquaire qu'au premier temps de son mariage il avait donné à la mère de Louise.

Une heure après, la jeune reine de France était en route pour aller trouver son royal époux, Henri III [1].

[1] Le mariage de Henri III et de Louise de Lorraine eut lieu le 14 février 1575. (E. M.)







Un homme entra tenant dans ses bras un enfant qui ne donnait plus signe de vie.

LOUIS XIV ENFANT

17e SIÈCLE

ANECDOTE

LE CHARBONNIER.

Vous connaissez la rue Saint-Honoré, du côté de la place où se tient le marché? Il y avait là une pauvre maison, composée seulement d'une grande chambre, qui servait à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de magasin de charbon.

Toutefois, malgré la grande misère des gens qui l'habitaient, l'ordre et la propreté s'y faisaient remarquer. Deux simples couchettes en bois blanc surmontées de rideaux verts étaient disposées à droite, ainsi qu'un petit berceau d'osier; à gauche, on voyait les sacs de charbon mis en pile; au fond, une haute cheminée; la porte vis-à-vis et une longue table au milieu.

C'était la demeure du charbonnier Jacquot et de sa famille, composée de sa femme, de deux garçons, un de dix

ans, et l'autre de huit, et puis d'une jolie petite fille, qui marchait à peine.

Un soir, on était au mois de juillet 1648, la famille du charbonnier, assise autour de la table, attendait avec impatience le retour du chef pour souper.

Charlot, l'aîné des garçons, allait alternativement de la table à la porte, qu'on avait laissée ouverte à cause de la chaleur, et, chaque fois, il répétait en secouant la tête et en jetant les yeux sur un plat couvert placé au milieu de la table :

« Papa ne vient pas, le souper sera froid.

— Frère, allons à sa rencontre, dit le plus jeune, nommé Blondel.

— Je ne veux pas, dit la mère, qui, assise sur une chaise basse, chantait pour endormir sa petite, vous vous égareriez, mes chers enfants.

— Ne trouves-tu pas, maman, que papa tarde beaucoup plus ce soir que les autres jours?

— Votre père est allé porter du charbon au Palais-Royal, mes enfants, dit la mère, et, comme c'est aujourd'hui la Sainte-Anne, la fête de la reine, on y fait des réjouissances : il y a bal, concert, que sais-je... et notre homme se sera un peu amusé à regarder tout ça. »

Alors on entendit la voix du charbonnier, qui criait :

« Femme, mets des copeaux au feu... beaucoup... vite... » Puis un grand homme sec et noir entra dans la chambre, en tenant dans ses bras un enfant qui ne donnait aucun signe de vie.

Les vêtements de ce petit garçon étaient brodés d'or, mais ses manchettes étaient déchirées, ses bas souillés de boue, l'eau ruisselait de tous ses vêtements.

« Ah ! mon Dieu ! dit la femme en posant dans son berceau la petite endormie et allumant un grand feu,

que vous est-il donc arrivé ? qu'est-ce que c'est que cet enfant ?

— Je te conterai ça plus tard... Fais chauffer une couverture de laine, celle qui est au lit des enfants, c'est la meilleure... Ce pauvre petit ! est-il saisi !

— Quel beau garçon, dit la femme aidant son mari à le déshabiller... Charlot, fais-moi passer tes vêtements du dimanche, car ce pauvre petit ne peut pas garder les siens. Il faut les faire sécher.

— Les voici, ma mère, » dit Charlot les apportant et regardant d'un œil de surprise l'habit brodé que sa mère ôtait au petit étranger.

La chaleur ranima cet enfant ; il ouvrit les yeux, et, promenant ses regards sur la figure noire du charbonnier, sur celle de sa femme, sur les deux petits garçons qui le regardaient, eux aussi, puis sur cette vaste chambre si misérable, il s'écria :

« Mais où suis-je, où suis-je donc ?

— Vous êtes chez nous, mon petit ami, répondit le charbonnier.

— Mon petit ami ! répéta l'enfant d'un ton de dédain.

— Ma fine, tant pis pour vous, si ce ton d'amitié vous fâche, répliqua le charbonnier, faut pas faire le fier, car sans mon secours... Trédame !...

— Mais ces habits ne sont pas à moi, reprit le petit étranger, vous m'avez volé les miens...

— Volé ! interrompit le charbonnier en colère, volé ! si tu étais de ma taille, petit scélérat !...

— Chut, donc, mon ami, dit la voix douce de la charbonnière, cet enfant est encore tout étourdi de sa chute... Raconte-nous ce qui lui est arrivé ; il verra bien que, si nous sommes pauvres, nous sommes honnêtes. »

Les deux enfants s'approchèrent de leur père pour mieux entendre, et ne laissaient point à chaque instant de jeter

un regard sur l'étranger, dont l'air était plus imposant et plus grave qu'il ne l'est ordinairement à cet âge; ce garçon pouvait avoir dix ans.

« Voilà, ma femme, dit le charbonnier : je m'en revenais comme ça de porter mon charbon aux cuisines du Palais-Royal, que même le grand chef me dit, dit-il : il est bon, ton charbon. Voilà que je m'en fus au jardin pour voir un tantinet la fête; voilà qu'à travers les vitres, qui étaient illuminées qu'on aurait juré que le feu était au château, voilà que je voyais passer à travers ces vitres, et des dames, et des dames, et des messieurs, et des messieurs, et puis des plumes, et puis des brillants, et puis des paillettes, en veux-tu, en voilà; par exemple, j'aurais bien voulu voir passer la reine; mais ça m'a été impossible, je n'ai jamais pu la reconnaître.

— Et pourquoi, papa? demandèrent Charlot et Blondel en ouvrant de grands yeux à tout ce que disait leur père.

— C'est que d'abord, voyez-vous, je ne l'ai jamais vue; mais c'est égal, si elle avait passé, je l'aurais reconnue de suite; une reine, mes enfants, ça a quelque chose, voyez-vous, que les autres femmes n'ont pas.

— Mais parle-nous donc de cet enfant, mon ami, interrompit la femme.

— Alors voilà que, comme je vous le disais, j'entends tout d'un coup : plouf! derrière moi. Je me retourne, et, à la clarté de la lune, j'aperçois ce petit monsieur qui barbotait au fond du bassin; trédame! que je n'en fis ni une ni deux, moi, que je me jetai bel et bien dans l'eau, que je rattrapai le marmot, et que je l'amenons cheux nous; car le garde du palais n'a jamais voulu que je conduise ce pauvre petit dans les cuisines, ous qu'il y avait un bon feu, et ous qu'il se serait séché de suite.

— Pauvre mère! dit la femme du charbonnier, quelle

inquiétude elle doit avoir! Mon petit monsieur, dites-nous où elle demeure, votre mère, que mon mari aille de suite la tranquilliser.

— Vous êtes bien bonne, madame, répondit l'enfant avec un ton de politesse exquise qui imposait beaucoup aux deux petits charbonniers, rien ne presse.

— Mais, à l'heure qu'il est, on doit vous chercher partout ?

— Tant mieux, madame.

— Mais votre mère doit se désoler?

— Je le voudrais, madame.

— On dirait que vous en doutez, mon petit monsieur; ah! les enfants ne rendent jamais justice à leur mère! ils ne se doutent pas de l'amour d'une mère.

— Nous n'en doutons pas, nous! » s'écrièrent Charlot et Blondel, en courant embrasser leur mère.

L'enfant ne répondit pas; mais de grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux noirs.

« Pauvres chers amours! dit la mère, leur rendant leurs baisers; et vous m'aimez bien, vous aussi, n'est-il pas vrai?

— Si nous t'aimons, maman! nous ne te changerions pas pour la reine de France, dit Charlot.

— Ni moi pour tout le royaume, et Paris avec, dit Blondel.

— Et personne ne m'embrasse, moi, dit le charbonnier; personne ne m'aime? »

Les enfants quittèrent leur mère pour aller suspendre leurs petits bras au cou de leur père. Puis ils crièrent :

« Oui, nous t'aimons bien, papa; nous t'aimons autant que nous aimons maman. »

Un sanglot leur fit retourner la tête; le petit étranger fondait en larmes.

« Qu'avez-vous à pleurer, mon cher petit monsieur, lui

dit la charbonnière, en l'attirant près d'elle ; n'auriez-vous pas un bon père ?

— Je l'ai perdu, madame, dit l'enfant essuyant ses yeux.

— Mais il vous reste une mère ? »

L'enfant secoua la tête.

« Une bonne mère, qui sans doute a bien soin de vous ?

— Ma mère a autre chose à faire qu'à me soigner, madame.

— Autre chose ! s'écria la charbonnière ; et quelle autre chose une mère peut-elle faire, si ce n'est de soigner ses enfants ?

— Ma mère, par sa position, est forcée de prendre d'autres soins, madame ; elle a des valets pour me soigner.

— Aussi vous êtes tombé dans l'eau, répliqua le charbonnier d'un ton brusque, et sans moi vous y seriez encore. Mes enfants peuvent y tomber, eux, trédame ! ça peut arriver à chacun, mais leur père ou leur mère s'en apercevrait bien vite. Mais laissons ça, et soupons. »

Alors toute la famille fut s'asseoir autour de la table. La mère mit devant chacun une écuelle de bois et une cuiller pareille ; puis, découvrant le plat, elle leur servit des fèves bouillies, tandis que le père coupait de gros morceaux d'un pain noir et nourrissant.

« Eh bien ! vous ne voulez pas souper ? » dit le charbonnier au petit étranger.

L'enfant s'assit à table, mais il ne toucha ni aux fèves ni au pain.

« Papa, dirent les enfants, raconte-nous donc ce que tu as vu dans la fête.

— C'était superbe, mes enfants, dit le charbonnier.

— Dieu ! que les rois sont heureux ! dit Blondel.

— Et leurs enfants donc, dit Charlot ; au moins on leur apprend à lire.

— Est-ce que tu ne sais pas lire? demanda l'étranger.

— Hélas! non, mon petit monsieur, dit Charlot tristement; ça coûte vingt sous par mois, et mes parents ne gagnent pas assez pour faire cette dépense. »

Toujours sans rièn perdre de sa gravité, l'enfant se leva, fut à son habit qui séchait devant le feu, prit une bourse dans la poche, revint à la table, ouvrit cette bourse; il y avait dedans plusieurs pièces d'or; il en prit une, et la mit devant l'aîné des petits charbonniers.

« Tiens, voilà pour vingt mois; après, je t'en donnerai d'autres.

— Charlot! dit le charbonnier en regardant son enfant qui prenait la pièce; alors il la reposa tout de suite.

— Je ne peux pas la prendre, monsieur.

— Pourquoi ?

— Je ne l'ai pas gagnée, et je ne reçois pas l'aumône.

— Est-ce que c'est une aumône donc? reprit le petit étranger. Tu n'as pas d'argent, j'en ai, je t'en donne; n'en ferais-tu pas autant à ma place?

— Certes, oui.

— Eh bien, alors, ne me refuse pas. Quand même, ton père m'a rendu un service que je ne saurais trop payer.

— Est-ce qu'un service se paye, monsieur? dit le charbonnier.

— On m'a toujours dit que oui.

— Reprenez votre or, monsieur, dit la charbonnière; ce n'est pas que je méprise votre don, surtout, d'après ce que vous me dites, que c'est pour apprendre à lire à mon Charlot, qui en meurt d'envie; mais c'est que vous êtes trop jeune pour disposer ainsi d'une somme aussi considérable.

— On voit bien, madame, que vous ne savez pas qui je suis.

— Non, mais j'espère que vous allez le dire, reprit le charbonnier; car voici le moment de se coucher, et il serait

temps, je crois, de penser à aller tirer votre mère de l'inquiétude où elle doit être sur votre compte.

— Ma mère... Elle m'aime bien autant que vous aimez vos enfants; mais elle ne peut s'occuper de moi... Sa position ne lui permet pas toujours de m'embrasser quand elle le veut, ajouta l'enfant en poussant un gros soupir.

— Ah! vous la calomniez, mon petit monsieur, dit la charbonnière.

— Elle ne ressemble donc pas à notre mère? dit Charlot.

— Elle est plus belle, dit l'enfant d'un ton piqué.

— Mais la nôtre est meilleure, répliqua Charlot.

— Mais la mienne me donne des hôtels, de beaux habits et de l'argent tant que j'en veux, répliqua l'étranger avec hauteur et comme humilié de la comparaison.

— Mais la nôtre nous donne des baisers tant que nous en voulons, dit Blondel, rouge de colère.

— Et la mienne me donne des valets pour me servir.

— Et la nôtre nous sert elle-même, dit Charlot.

— Ce qui vaut bien mieux, dit Blondel.

— Chers et adorables bichons, interrompit la charbonnière, que cette discussion amusait ainsi que son mari; le bon Dieu vous a donné à chacun ce qui vous convenait; venez m'embrasser, et allez vous coucher. »

A ce moment, un grand bruit de carrosses et de chevaux se fit entendre dans la rue et vint s'arrêter à la porte de la pauvre maison du charbonnier; puis on frappa, puis une voix cria :

« N'est-ce point ici la demeure du charbonnier Jacquot?

— Grand Dieu! c'est la voix de mon précepteur, » s'écria le petit étranger; et, pendant que le charbonnier et sa femme allaient ouvrir, il se glissa sous la table en faisant signe à Charlot et à Blondel de se taire.

Dans un instant, la maison du charbonnier fut remplie de seigneurs, de valets et de peuple.

Un homme, remarquable par son costume de cardinal et sa figure sèche et froide surmontée d'un petit chapeau rouge, se détacha de la troupe, parcourut la chambre d'un regard inquisiteur, et, s'adressant à un soldat qui se tenait respectueusement à quelque distance de lui, il lui dit :

« Répétez donc votre déposition. »

Le soldat répondit en s'adressant au charbonnier :

« Ce soir, à huit heures, pendant que j'étais de faction à la porte du vestibule du palais, tu m'as demandé à redescendre aux cuisines pour y porter un enfant que tu venais de retirer du bassin ; où est cet enfant ?

— Ici, répondit le petit étranger, en paraissant tout à coup au milieu d'eux.

— Sire, il y a deux heures que toute votre cour vous cherche.

— Sire !... répétèrent le charbonnier et sa femme dans le plus grand étonnement.

— J'en suis bien aise, monsieur le cardinal Mazarin, répondit le jeune enfant avec arrogance.

— Votre mère est dans une inquiétude horrible.

— Sa mère ! et elle ne vous a pas suivis? s'écria la femme du charbonnier, comme malgré elle.

— Tais-toi, femme, dit le charbonnier.

— Je suis désolé que ma mère ait eu de l'inquiétude, monsieur le cardinal.

— Vous allez nous suivre, sire, je l'espère.

— Si cela me plaît, monsieur le cardinal.

— Mais cela vous plaira, sire, lorsque vous saurez que Mme votre mère vous attend avec impatience.

— Je veux auparavant remercier ces braves gens du secours qu'ils m'ont accordé sans savoir qui j'étais.

— On leur donnera de l'argent, sire ; mais venez donc !

— Je viens d'apprendre, monsieur le cardinal, que l'argent ne paye point un service... Mon ami, ajouta-t-il en se

tournant vers le charbonnier, moi, Louis XIV, roi de France, je vous remercie du service que vous m'avez rendu. Je me charge de l'éducation de vos deux enfants et de la dot de votre petite fille : voici ma main à baiser. »

Le charbonnier et sa famille restèrent dans l'étonnement.

Alors, avec la plus touchante bonté, l'enfant-roi s'avança vers le charbonnier, serra dans ses petites mains les mains noires de cet homme, embrassa sa femme, et dit aux deux enfants :

« Sans rancune, Charlot et Blondel ! »

Puis, se tournant vers le cardinal, il ajouta :

« Marchons, messieurs.

— Dans ce costume ? répliqua le cardinal, en jetant un regard de mépris sur les habits usés et rustiques qui couvraient le jeune roi.

— Dans ce costume, répondit-il avec fierté.

— Mais songez que la reine est entourée de toute sa cour… que tous sont en habits de fête.

— Ah ! sire, s'écria la pauvre femme, ne vous retardez pas à changer d'habits, votre mère vous attend !

— Vous entendez, monsieur le cardinal.

— C'est une pauvre femme qui parle.

— C'est une mère, monsieur le cardinal ; » et, passant au milieu de tout ce monde, il se retourna vers Charlot, qui le regardait d'un air ébahi, et lui dit en souriant :

« Charlot, demain tu viendras toi-même ; toi-même, entends-tu ? me rapporter mes habits.

— Vous oubliez votre bourse, monseigneur, dit le charbonnier en courant sur les pas de Louis.

— Je n'oublie rien, mon ami, » répondit le jeune roi en montant en carrosse.





A. Hadamard del. Imp. Lemercier

Un soldat nous appela : il venait de vous trouver dans une auge.

MARIE LECZINSKA

OU

LA CONSPIRATION

18e SIÈCLE

I.

L'ORAGE.

Quelques coups de tonnerre dans le lointain, prélude de l'orage, se faisaient entendre, lorsqu'une femme, encore jeune et portant le costume des femmes du peuple de la Suède, entr'ouvrit la porte d'une cabane de bûcheron située au milieu du bois de Graventhal, à quelque distance du duché de Deux-Ponts, et s'avança sur le seuil en regardant à l'horizon. Le soleil venait de se coucher, un vent lourd arrivait soulevant en tourbillons la poussière du chemin, et courbant les hauts arbres qui se trouvaient sur son passage ; le ciel était noir, menaçant, et les nuages qui le traversaient semblaient apporter sur leur dos blanchi et doré par les derniers reflets du soleil, la pluie, la grêle, tous les fléaux de la nature en fureur.

Effrayée de ces avant-coureurs de la tempête, cette femme recula vivement dans l'intérieur, et, s'adressant à une très-

jeune fille dont le riche costume contrastait avec la misère du lieu où elle se trouvait, assise près d'un mauvais grabat sur lequel gisait une pauvre agonisante :

« Princesse, hâtons-nous, je vous prie, de retourner au palais avant le mauvais temps.

— Je ne puis quitter cette femme avant que le médecin que j'ai envoyé chercher soit venu, ma bonne Catinka.

— Que vous voilà bien toujours la même ! s'écria Catinka d'un ton d'humeur ; d'abord vous refusez d'accompagner votre père et votre mère pour rester avec votre institutrice Mockzinska, malade au point de garder le lit ; puis Mockzinska s'endort, un bûcheron arrive. « Princesse, ma femme se meurt ! » Car vous êtes la providence de tout le monde ici. Se casse-t-on une jambe, au lieu d'aller chercher le chirurgien pour la raccommoder, on vient appeler la princesse Marie ; une femme ne sait dans quoi envelopper son nouveau-né, encore la princesse Marie à qui on demande une layette ; un pauvre homme se meurt, au lieu du prêtre, c'est d'abord la princesse Marie, toujours la princesse Marie... donc, ce bûcheron fait comme les autres : sa femme se meurt : « Princesse Marie, sauvez-nous ; » et la princesse Marie vient à moi : « Nourrice, suis-moi, » et moi, sans faire la moindre observation, je suis la princesse. Où venons-nous? au milieu d'un bois. Qui trouvons-nous ? une femme en convulsion, parce qu'on a enterré son petit enfant ce matin, et que le chagrin lui a fait monter le sang à la tête... Aussitôt la princesse s'assied, et me dit d'en faire autant, envoie l'homme à l'abbaye chercher le docteur. L'abbaye est à une lieue, l'homme ne reviendra pas avant la nuit... l'orage, le bois de Graventhal à traverser ; si nous arrivons saines et sauves avant demain au palais, nous serons bien heureuses ; mais nous n'avons pas assez de chance pour cela... surtout vous, princesse.

— Voyons, calme-toi, Catinka ; » car la princesse, qui

depuis un moment paraissait écouter, était plus attentive au bruit du dehors qu'aux paroles de la nourrice. « J'entends des pas qui s'approchent... » dit-elle.

A peine la princesse avait-elle prononcé ces paroles, que la porte s'ouvrit, et deux hommes parurent : l'un portait le costume de paysan suédois ; l'habit de prêtre donnait au second un aspect des plus respectables.

« J'ai trouvé le père Léopold sur ma route, dit le paysan, et, comme il en sait autant que n'importe quel docteur de la Faculté, je l'ai prié de venir voir ma femme. »

Pendant ce temps, le père Léopold, après avoir salué la princesse, s'avançait vers le lit pour examiner la malade, lorsqu'il se sentit arrêté par la manche de sa robe.

C'était Catinka, qui de l'autre main étendue vers la porte ouverte lui montrait le ciel.

« Voyez, mon père, lui dit-elle, conseillez donc à la princesse Marie de retourner au plus vite au palais... puisque la bûcheronne n'est plus seule...

— Votre nourrice a raison, noble et chère princesse, dit le père Léopold... il se fait tard... le ciel est menaçant.

— Oh ! maintenant que vous êtes ici, mon père, je m'en vais tranquille, » dit Marie en glissant sa bourse dans la main du prêtre.

Le paysan offrit de la reconduire, Marie refusa et se mit en route, suivie seulement de sa nourrice.

Le vent était toujours aussi violent ; quelques coups de tonnerre se faisaient entendre chaque fois plus rapprochés, lorsque la princesse et sa suivante entrèrent hardiment dans le bois de Graventhal. « Mon Dieu ! dit Catinka en faisant le signe de la croix à chaque éclair, à chaque rafale de vent, faites qu'il ne nous arrive aucun malheur !... »

II.

LA MASURE ABANDONNÉE.

La princesse et sa nourrice n'avaient pas atteint le milieu de leur course, que la nuit semblait déjà les envelopper de son ombre épaisse.

« Princesse, n'entendez-vous rien? dit Catinka à voix basse en se rapprochant de sa maîtresse.

— Non, répondit la princesse sur le même ton, et la voix aussi tremblante que celle de sa nourrice, car, effectivement, il lui semblait entendre marcher dans une allée latérale à celle qu'elle traversait.

— Mon Dieu ! écoutez, princesse. »

Celle-ci écouta un moment, puis elle dit avec assurance : « Sottes que nous sommes, c'est la pluie qui commence.

— Il ne nous manquait plus que ça... Quand je vous dis, princesse, que vous n'avez jamais été heureuse et que vous ne le serez jamais.

— Sais-tu que, si j'étais le moins du monde superstitieuse, tu m'effrayerais avec tes pressentiments ?... Mais la pluie redouble... Quoi, pas la moindre cabane de bûcheron pour nous mettre à l'abri !

— Ma pauvre princesse, dit la nourrice, oubliant sa frayeur pour ne songer qu'à sa jeune maîtresse... vous allez vous enrhumer. Mais aussi c'est bien votre faute ; si vous ne vous étiez pas autant attardée chez cette pauvre bûcheronne, nous serions dans ce moment en sûreté... Mon Dieu ! quels éclairs... et quels coups !... L'orage est sur notre tête, c'est sûr... Oui, si vous ne vous étiez pas autant attardée chez cette bucheronne, nous serions en sûreté au palais de Deux-Ponts, bien à couvert de la pluie, et nous ririons à notre aise de ceux qui y sont exposés.

— D'abord, répondit la princesse, jamais je ne rirai à mon aise de ceux qui sont exposés à n'importe quels dangers. Mais, bien que tu dises que je n'aie pas de bonheur, j'aperçois à la clarté des éclairs une masure abandonnée, dans laquelle nous pouvons nous mettre à l'abri de la pluie... Entre donc... de quoi as-tu peur? Ne la reconnais-tu pas? j'y ai joué bien souvent à cache-cache, quand j'étais petite fille.

— Et vous appelez cela du bonheur ! fit observer la nourrice, pénétrant avec précaution dans une espèce de hangar où les chasseurs et les bûcherons se retiraient parfois pendant le mauvais temps... Cela me rappelle l'auge de l'auberge où l'on vous perdit à l'âge d'un an.

— Quelle auge? demanda la princesse en s'asseyant sur une pierre et y faisant aussi asseoir sa nourrice.

— C'est une histoire qu'on ne redit pas au palais, parce que cela rappelle à votre mère de tristes souvenirs, car vous nous avez alors causé une grande frayeur. Si vous voulez, je vais vous dire cette histoire... Quand je parle, il me semble que j'ai moins peur... »

III.

L'AUGE DE L'AUBERGE DE L'ÉCU D'OR.

Ce fut au milieu du bruit de la pluie qui tombait lourdement sur la terre, du vent qui heurtait et brisait avec fracas les branches d'arbres, et du roulement lugubre du tonnerre, à la lueur des éclairs qui semblaient embraser toute la forêt, que Catinka commença son récit.

« Vous êtes née, chère princesse, le 23 juin 1703; je vous dis cette date, que vous savez aussi bien que moi, pour vous faire observer que ce fut au bout d'un an, jour pour jour, que vous arriva cette affreuse aventure. Quel

temps que celui dont je vous parle!... dans quel bouleversement le palais du roi Stanislas se trouvait!... Non, vous n'êtes pas née heureuse, vous ne le serez jamais!...

— Encore! dit la fille du roi de Pologne avec un accent d'impatience.

— Je continue. Le roi votre père, je me souviens de ce jour-là comme si c'était hier, entra un matin dans la chambre de la reine votre mère; j'y étais avec vous, qui dormiez alors sur mes genoux. « Chère Catherine! lui dit-il, il faut fuir : l'armée polonaise que je commande n'est pas en état de résister à l'armée des Saxons, qui s'avance à grands pas. Mais ne t'inquiète pas; Charles XII, roi de Suède, m'offre son appui ; nous allons le retrouver, et aidé par lui, je l'espère, nous pourrons punir nos ennemis et me consolider sur le trône où l'amour des Polonais m'a placé... » Nous partîmes. Ah ! chère princesse, que ce départ était triste!... Enfin, nous étions près d'arriver; une demi-journée de plus, et nous étions à Varsovie, lorsqu'on vint dire au roi que l'armée saxonne était tout près. Il faut encore fuir : aussitôt on sonne la marche, le roi ordonne et presse lui-même la fuite. Il fallait voir comme nous nous dépêchions, moi comme les autres... Il y avait environ une heure que nous étions en route, lorsque la reine vous demande : « Où est la princesse Marie? dit-elle. — Elle est avec sa gouvernante Mockzinska. » Mockzinska répond : « Elle est avec la nourrice Catinka. » Bref, vous manquiez; on vous avait oubliée à l'auberge. Aussitôt le roi y envoie un régiment de cavalerie, je vais avec eux. On demande à l'aubergiste la princesse Marie; cet homme jure ses grands dieux qu'il ne sait ce qu'on lui veut, et qu'il n'a eu aucune princesse Marie en garde. On insiste, on le prie, on le menace; à tout il répondait que probablement on voulait le perdre. On fait inutilement des recherches par toute sa maison, on ne trouve rien ; les soldats, fu-

rieux, voulaient brûler l'auberge. Je me mis à crier, car alors seulement je me souvins que, dans mon effroi, voulant vous empêcher de tomber dans les mains des ennemis, je vous avais cachée... ; mais où?... l'endroit ne me revenait pas à l'esprit. Soudain un soldat, visitant les bâtiments de la basse-cour, nous appela; il venait de vous trouver dans une auge; vous souriiez au milieu de tout le brouhaha qui vous environnait, vous aviez l'air de ne vous douter de rien.

— Et probablement je ne me doutais de rien. »

Mais, s'interrompant tout à coup, sa voix se tut, sa main se posa vivement sur la bouche de sa nourrice, comme si elle craignait une réponse :

« Chut! » lui dit-elle.

Et du doigt, à la clarté douteuse du jour qui déclinait, elle lui fit voir deux hommes qui passaient devant l'endroit où elles étaient cachées. Puis, les voyant entrer, par un mouvement rapide et plus prompt que la pensée, elle poussa sa nourrice dans le coin le plus obscur de la masure, et s'y tint près d'elle, évitant l'une et l'autre de faire e moindre bruit.

IV.

LE COMPLOT.

Malgré l'obscurité, Marie reconnut dans ces deux hommes l'uniforme des officiers saxons; les premières paroles qu'ils prononcèrent la glacèrent d'effroi.

« Penses-tu que l'orage empêchera Stanislas d'aller demain à l'abbaye de Graventhal? demanda un de ces hommes à l'autre.

— D'abord l'orage ne durera pas jusqu'à demain, répondit le second officier; puis Stanislas est très-pieux, sa femme aussi; on dit même qu'ils élèvent leur enfant, la

princesse Marie, dans des sentiments de piété, de religion, de charité, outrés. C'est demain l'Assomption, et je parierais que le roi, la reine et la princesse, se croiraient damnés s'ils n'allaient pas tous faire leurs dévotions à la chapelle de cette abbaye...

— Tant mieux, tant mieux, leur piété nous servira. Ils passeront par ici, dis-tu ? demanda le premier.

— A gauche de cette masure... sur le grand chemin...

— De sorte...

— Que notre plan ne peut manquer de réussir. Stanislas, sans aucune défiance, se rendra seul avec sa famille et quelques personnes de sa maison, à l'abbaye. Il a l'habitude de se mettre toujours dans la première voiture. Ils partiront du palais de Deux-Ponts à sept heures du matin : tu vois que je suis bien instruit. Or, caché avec douze de mes hommes derrière les gros chênes qui bordent la route, nous tomberons sur cette voiture, et nous nous emparerons du roi avant même que personne, pas même lui, se soit douté de notre dessein...

— Oui, le plan est bon... mais...

— Mais... quoi ?

— Le roi passe pour un homme très-courageux...

— Eh bien ?...

— Il voudra se défendre, il se défendra peut-être...

— Mort ou vif, je l'aurai demain, répondit le premier officier, avec un accent si terrible, que la jeune princesse en tressaillit des pieds à la tête.

— Enfin, Dieu et la Saxe te soient en aide !... mais Stanislas est un brave. Son père Raphaël, que j'ai connu, l'a élevé en soldat : à quatorze ans, il souffrait sans se plaindre le froid, la faim, la soif, la fatigue. Dans toutes les saisons, ce prince n'avait pour lit qu'une botte de paille... puis il est jeune encore. Stanislas est né à Limberg, en Gallicie... le... laisse-moi me rappeler... le 20 octobre 1682; nous

sommes en 1716, il n'a donc que trente-quatre ans : c'est un jeune homme...

— Bast ! jeune ou vieux, brave ou poltron, il sera seul, nous serons douze...

— C'est vrai, mais demain est un jour solennel, et, sans être dévot, je t'avoue que je ne suis pas pour cela impie : Stanislas, qui accomplit une œuvre pieuse, pourrait bien avoir Dieu pour lui...

— Imbécile, qui croit que Dieu se mêle des choses de ce monde...

— De quoi donc se mêlerait-il ?

— Il se mêle... il se mêle... ma foi ! je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est qu'il est impossible que nous ne réussissions pas à exécuter un projet si bien préparé et que nous avons tenu si secret.

— Si secret ? tu parles de cela tout haut...

— N'as-tu pas peur que les arbres de cette forêt aillent nous trahir...

— Non, mais s'il y avait quelqu'un de caché qui nous entendît et nous dénonçât ?

— Que tu es stupide, mon pauvre Hello, que tu es peu résolu ! Qui veux-tu qui se cache pour nous écouter ? — Calme tes craintes absurdes... la pluie a cessé, l'orage s'éloigne, à peine si on entend au loin gronder le tonnerre, retournons trouver les amis... »

Cela dit, les deux Saxons sortirent de la masure, et bientôt le bruit de leurs pas comme celui de l'orage se perdit au loin.

Alors seulement Catinka osa se permettre de respirer et de chercher sa jeune maîtresse que, depuis un moment, elle ne sentait plus à ses côtés ; en étendant les mains, car la nuit était tout à fait venue et on ne voyait pas même à côté de soi, elle rencontra les cheveux de la princesse.

« Que faites-vous à terre, chère princesse ?

—Je prie Dieu et je le remercie. Oh! Catinka, ne dis donc plus que je ne suis pas née heureuse... Si je ne m'étais pas attardée dans la cabane du bûcheron, l'orage ne m'aurait pas surprise en route, je ne me serais pas réfugiée dans cette masure, je n'aurais pas entendu le plus affreux des complots. Mon père, mon bon et noble père ! oh ! je te sauverai ! oh ! Dieu qui m'a guidée par la main jusqu'ici m'inspirera. Viens, Catinka, viens, retournons au palais !... Mais qu'est-ce que ce bruit de chevaux... ces torches... ces cavaliers qui s'avancent ?...

— Je reconnais le piqueur du général Poniatowski, madame.

— Oh ! c'est encore Dieu qui me l'envoie. » Et la princesse Marie s'élança au-devant du cortége.

V.

LA RENCONTRE DU PRINCE PONIATOWSKI.

Le prince Poniatowski, agent du roi de Suède et ami du roi de Pologne, avait traversé, déguisé, ainsi que Stanislas, la Moldavie, la Transylvanie, la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne, et était venu mettre le roi en possession de la principauté de Deux-Ponts que Charles avait donnée avec tous ses revenus à ce prince malheureux ; depuis, il y avait deux ans de cela, Poniatowski ne l'avait pas quitté.

Le soir dont nous parlons, il revenait de faire disposer l'abbaye de Graventhal pour la solennité de la fête de l'Assomption, lorsque, traversant le bois, il fut accosté par deux femmes seules dans cet endroit écarté, et sa surprise augmenta en reconnaissant la princesse Marie, la plus jeune fille du roi de Pologne. Le prince Poniatowski mit pied à terre devant la princesse ; il allait la prier de lui apprendre

comment il se faisait qu'elle se trouvât en ce lieu et lui offrir ses services, lorsque celle-ci le prévint.

« Prince, lui dit-elle, une petite course à pied sur un sol trempé de pluie ne peut faire peur à l'ami dévoué qui a traversé tant de provinces avec mon père.

— Certes, non, mais à vous, princesse ? répondit-il en jetant un regard sur la chaussure, toute souillée de boue, de Marie.

— Oh ! dit-elle en acceptant le bras que le prince lui offrait, après qu'il eut donné son cheval à garder à un de ses gens, ma tête est trop en feu pour que ceci m'occupe.

— Que vous est-il donc arrivé ? dit le prince s'apercevant seulement alors, à la lueur des torches, de la pâleur répandue sur les beaux traits de la jeune fille.

— La vie de mon père est menacée, » dit-elle. Puis elle raconta la scène de la cabane.

« Avez-vous vu ces hommes? demanda Poniatowski.

— L'obscurité m'a empêché de distinguer leurs traits ; mais j'ai reconnu l'uniforme des Saxons...

— En arrivant au palais, je donnerai des ordres...

— Pourquoi ? Afin de rechercher les Saxons établis à Deux-Ponts, de les faire prendre, de les interroger ?... Pendant ce temps, les véritables conspirateurs nous échapperont sans doute... et puis songez, prince, qu'il doit être dix heures et que nous partons demain matin à sept.

— Il ne faut pas partir...

— Oh ! que vous connaissez peu ma mère, prince, ainsi que la princesse palatine !... Pour elles, ne pas célébrer dans une chapelle la fête de l'Assomption, ce serait un nouvel exil... Il ne faut rien changer au programme de demain, croyez-moi, prince...

— Quelle est alors votre idée, princesse ?

— D'abord, ne rien dire au roi, que son courage entraînerait à faire un acte de témérité ; ne rien dire surtout à la

reine, ni à la princesse palatine, dont il est inutile de troubler la tranquillité...

— C'est très-bien ; mais si le roi, selon sa louable habitude, se met dans le premier carrosse.

— C'est ce qu'il faut empêcher, dit Marie.

— Le moyen ?

— Je le trouverai.

— Bien ; mais il y aura de toutes les manières une première voiture, et qui y mettrons-nous ?

— Moi.

— Vous, princesse ! vous exposer...

— A quoi ? Des soldats, à moins d'être exaspérés par l'ivresse ou le carnage, tirent-ils sur des femmes ?... Non... Pas un homme dans le premier carrosse... dans le second quelques officiers de la maison de mon père ; dans le troisième la reine, et mon père dans le quatrième...

— Tout cela est bien, moins vous dans le premier carrosse, princesse.

— Ne changez rien à mes plans, prince, dit Marie d'un ton de fermeté étrange dans une si jeune personne ; seulement, vous, tenez-vous à cheval avec les seigneurs de votre suite près de mon carrosse, et examinez attentivement le premier personnage, homme ou femme, qui viendrait y regarder.

— La sagesse a toujours parlé par votre bouche, noble princesse. Je veux me conformer à vos désirs, surtout puisque vous voulez bien permettre au vieil ami de votre père d'avoir l'œil sur vous. »

Cela dit, la princesse, ayant atteint les portes du palais, se sépara du prince et de sa suite ; puis, se tournant vers sa nourrice qui ne l'avait pas quittée, elle lui dit :

« Je te défends, Catinka, de raconter l'histoire des Saxons et de leur complot.

— A condition, princesse, que demain je serai dans votre carrosse.

— Tu as tout entendu, et toi, poltronne... tu veux ?...

— Oui. Vous n'êtes pas heureuse, vous ne le serez probablement jamais ; mais je vous aime, voyez-vous, et, mourir pour mourir, je préfère encore mourir avec vous que mourir de chagrin.

— Bonne Catinka ! » dit Marie, serrant la main de sa nourrice.

VI.

LE BOIS DE GRAVENTHAL.

Dès six heures du matin, tous les habitants du palais de Deux-Ponts étaient sur pied. On préparait les voitures pour la famille royale, lorsqu'on vit arriver dans la cour du palais le prince Poniatowski, à cheval, ainsi que plusieurs de ses amis et un grand nombre de serviteurs. Le roi Stanislas, ayant été averti de cette visite, descendit dans la cour pour lui faire honneur.

— Vous voulez donc aussi faire un pèlerinage à l'église de Graventhal ?

— Nous venons prier la princesse palatine votre mère, et la reine, de vouloir bien nous permettre de les escorter. »

L'heure étant venue de partir, et les princesses descendues sur le perron, on fit avancer la première voiture, dans laquelle, au grand étonnement de la famille royale, on vit la princesse Marie entrer la première.

« Vous vous méprenez, ma fille, dit la reine, c'est le carrosse du roi.

— Chère mère, répondit la princesse, il faut me pardonner ; mais, votre maison étant l'image du paradis, j'agis ici comme on agirait à mon égard au divin séjour, les derniers sont les premiers.

— Qu'il soit fait selon ton désir, chère fille, dit Stanislas, s'interposant entre la reine et la princesse, puisqu'il te plaît d'ouvrir la marche. »

La princesse ayant réussi, pria Dieu dans son cœur de la sauver du danger qu'elle allait courir volontairement, ne voulant pas causer par sa mort un chagrin à sa famille. Par les soins du prince, un de ses officiers monta dans le second carrosse, la famille royale et Stanislas se trouvèrent dans le troisième, à la portière duquel le prince Poniatowski se promit de veiller. Puis, chacun casé, soit dans les voitures, soit à cheval, le cortége se mit en route, ayant en tête le carrosse où étaient la princesse Marie, sa sœur, plus âgée qu'elle d'un an, leur institutrice Mockzinska et la nourrice Catinka.

Comme il faut être véridique avant tout, je dois avouer qu'en approchant du bois de Graventhal, le cœur de la princesse commença à battre, et que, lorsqu'elle aperçut de loin les gros chênes derrière lesquels il lui semblait apercevoir les conjurés, son courage l'abandonna si complétement, que, se jetant dans les bras de sa sœur, elle s'écria :

« Pardonne-moi, chère Dombrouka, d'avoir exposé ta vie avec la mienne; mais il fallait sauver celle de notre cher père ! »

Et, comme celle-ci allait lui demander compte de ces paroles, Marie lui posa la main sur la bouche, en voyant paraître un homme qui, jusqu'alors, s'était tenu caché par le tronc d'un gros chêne. Il s'avança, un pistolet à la main, vers son carrosse.

« Fuyez, seigneur, lui cria-t-elle en mettant la tête à la portière; votre complot est découvert. »

Étourdi par cette apostrophe à laquelle il était loin de s'attendre, et ne voulant pas reculer, le brigand tira au hasard son coup de pistolet dans le second carrosse.

Heureusement personne n'en fut atteint. Mais, ce coup ayant donné l'éveil au roi et le signal au prince, les conspirateurs furent bientôt entourés et pris.

Puis le voyage continua. Et, lorsque Stanislas apprit du prince Poniatowski que c'était au courage, au sang-froid et à la sagesse de sa fille, une enfant de quatorze ans, qu'il devait sa conservation, il la serra avec des transports de joie sur son cœur. Quant à elle, elle était heureuse, si heureuse, qu'elle voulut forcer sa nourrice à l'avouer.

« Je ne le dirai que lorsque je vous verrai reine de France ! répondit cette femme.

— Ah ! si tu demandes l'impossible ! »

Et effectivement, il semblait bien que Catinka demandât l'impossible ; car, bien que Louis XV ne fût pas encore marié, son mariage était non-seulement conclu, mais encore l'infante d'Espagne, sa future épouse, habitait la France pour en apprendre la langue et les usages.

Mais Dieu, qui voulait dans ce monde récompenser la vertu de Marie, permit que ce mariage si bien conclu se brisât. Stanislas avait quitté la principauté de Deux-Ponts pour venir en France, à Weissembourg, où le roi de France lui avait offert un asile et donné une garde digne et de l'exilé et de celui qui le recueillait, lorsqu'un jour il vit arriver chez lui le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, qui lui demanda une audience secrète, et dit au roi sitôt qu'il se vit seul avec lui :

« Sire, je viens vous prier de consentir à ce que la princesse votre fille devienne reine de France.

— Eh quoi ! monsieur le cardinal, répondit le prince, vous ignorez donc combien j'abhorre l'intrigue ? Que voulez-vous faire de l'infante qui est en France ? Comment vous arrangerez-vous avec l'Espagne ? entendez-vous que les noces de ma fille soient célébrées par des batailles ?

— Tout est prévu, » reprit le cardinal; et, tirant de son sein un papier, il le présenta au roi.

C'était une lettre du duc de Bourbon, premier ministre de Louis XV. En la lisant, le roi de Pologne ne put s'empêcher de s'écrier dans son ravissement :

« Béni soit le Seigneur, qui se souvient de nous! Ceci est son ouvrage, et lui-même l'achèvera. Quant à ce qu'il convient de faire, c'est à vous, monsieur le cardinal, que j'en remets tout le soin. »

Après cette entrevue, le négociateur se fit conduire auprès de la jeune princesse. Il la trouva en compagnie de la reine sa mère; les deux princesses étaient occupées à des ouvrages d'aiguille.

« Mettons-nous à genoux et remercions Dieu, dit le roi en entrant dans la chambre.

— Mon père, s'écria Marie, vous êtes donc rappelé au trône de Pologne?

— Ah! ma fille, le ciel nous est bien plus favorable : vous êtes reine de France! »

Puis, sur la demande en mariage qu'adressa à la princesse le cardinal de Rohan, elle répondit plus troublée qu'émue :

« Je suis pénétrée de reconnaissance, monsieur le cardinal, pour l'honneur que me fait le roi de France; voici le roi et la reine, ma volonté est entre leurs mains. »

Au mois d'avril 1725, l'infante fut reconduite en Espagne, et Louis XV envoya au roi Stanislas une ambassade solennelle, à la tête de laquelle était le duc d'Antin, pour lui faire publiquement la demande en mariage de la princesse sa fille; et ce fut au mois d'août de la même année que le duc d'Orléans, fils du régent, se rendit à Strasbourg, et épousa, le 14 de ce mois, au nom de Louis XV, Marie Leczinska.

Le mariage avec Louis XV fut célébré le 5 septembre de la même année.

La reine de France donna toute sa vie l'exemple des plus grandes vertus, de la plus haute piété, unie à l'indulgence la plus aimable. Elle eut dix enfants, et sa tendresse pour eux était si grande que la mort de quelques-uns d'entre eux la conduisit au tombeau.

« Rendez-moi mes enfants, et vous me guérirez, » disait-elle aux médecins qui cherchaient en vain des remèdes à ses maux.

Elle mourut le 24 juin 1768, à l'âge de soixante-cinq ans.





MADAME LOUISE DE FRANCE.



A. Hadamard del. Imp. Lemercier, Paris

On ne me les ôte pas, à moi, mes poupées, et quand tu voudras y jouer tu viendras dans ma chambre.

MADAME

LOUISE DE FRANCE

18e SIÈCLE

I.

UN GRAND CRI.

Le 14 juillet 1741, la cloche de l'abbaye de Fontevrault appelait les religieuses à matines ; les portes des cellules s'ouvraient doucement, et de chacune sortait une religieuse; toutes, se réunissant, formèrent presque une procession en approchant de l'église.

L'abbesse, madame de Rochechouard, qui s'y rendait la dernière, voyant s'avancer vers elle une dame, la seule de la communauté qui ne portât pas le voile religieux, s'arrêta un moment avant de franchir le seuil.

« C'est bien aimable à vous, madame de Soutlange, lui dit-elle avec un gracieux sourire, de vous joindre à nos sœurs pour entendre les matines. Comment mesdames les filles de notre roi ont-elles passé la nuit ?

— Mesdames Victoire, Sophie et Adélaïde ont très-bien

dormi, répondit madame de Soutlange; quant à madame Louise, cette enfant est aussi pétulante la nuit que le jour; toutefois, dans ce moment, elle repose avec calme; j'en ai profité pour venir prier Dieu avec vous, ce matin, madame.

— Madame Louise n'aura quatre ans que demain, madame, reprit l'abbesse ; elle est née, si vous vous le rappelez, le 15 juillet 1737 : il faut lui pardonner d'avoir la vivacité de son âge. Mais voici mes sœurs qui prient : faisons comme elles, madame de Soutlange. »

Et madame de Rochechouard, passant avec une révérence devant madame de Soutlange, alla prendre sa place dans le chœur. C'était à ses soins empressés, à sa sollicitude presque maternelle, que Louis XV, roi de France, avait confié l'éducation de ses quatre filles, dont l'aînée, madame Victoire, venait d'accomplir ses dix ans.

Les chants avaient cessé depuis un moment, et la prière s'achevait basse et particulière; un profond silence régnait dans l'église, ainsi que dans tout le monastère, lorsque tout à coup un cri perçant brisa ce calme du cloître, et l'on entendit en même temps le bruit d'un corps lourd tombant sur le plancher.

« Sainte Vierge ! dirent les religieuses saisies d'effroi.

— C'est de l'appartement de madame Louise, » cria l'abbesse ; et franchissant la grille qui entourait son siége plus élevé que celui des autres religieuses, traversant, en courant, la ligne serrée des saintes filles qui s'écartaient à son approche, elle gagna, suivie de quelques-unes des sœurs et de madame de Soutlange, une cellule située dans la partie du midi de cet immense bâtiment.

La porte ouverte laissait voir un spectacle qui remplit d'effroi tous les assistants : une jolie enfant de quatre ans, blanche, blonde, était étendue, pâle et sans mouvement, au pied de la balustrade, posée comme garde-fou autour de son lit.

Sans doute elle avait voulu se lever, enjamber la balustrade, et, ne trouvant pas de point d'appui de l'autre côté, elle était tombée la tête la première, d'une hauteur de cinq pieds environ.

Madame de Rochechouard, ne donnant à personne le droit de relever madame Louise, la prit elle-même avec transport dans ses bras, la posa sur ses genoux, et essaya, mais vainement, de la rappeler à la vie.

Sous tous les flacons qui l'inondaient d'eau de mélisse des Carmes, la petite princesse restait toujours pâle et sans mouvement.

« Un médecin, pour l'amour du ciel ! dit l'abbesse dans toute l'angoisse d'une inquiétude mortelle qui se peignait sur ses traits, un médecin, mes sœurs !

— Hélas ! madame, répliqua une des religieuses qu'à un nombre prodigieux de clefs pendues à sa ceinture on reconnaissait être la tourière ; il n'y en a qu'un dans les environs, le docteur Galais, il ne sait que saigner, et il ne saigne bien que lorsqu'il a bu.

— Eh bien, nous lui donnerons à boire, répliqua l'abbesse, mais faites hâte... Sœur Opportune, cette chère princesse ne donne plus aucun signe de vie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait madame de Soutlange en sanglotant pendant que la tourière était allée accomplir les ordres de l'abbesse ; mon Dieu ! faut-il que j'aie eu l'idée de quitter cette chère enfant !... Oh ! madame l'abbesse, si la princesse est morte, je n'ai plus qu'à mourir aussi.

— Calmez-vous, chère madame de Soutlange, lui répliqua l'abbesse avec bonté... elle n'est qu'évanouie ; son pouls est faible, mais enfin il bat... Sœur Julie, faites porter ici quelques bouteilles de vin de mon cellier, du meilleur... ajouta l'abbesse en s'adressant à une jeune religieuse qui s'empressa d'obéir... Sœur Agathe, reprit-

elle, en parlant à une autre, voyez donc si ce docteur vient… Quelle lenteur ! Sainte Vierge, priez pour nous ! »

Dans ce moment on entendit une voix enrouée, bien que joviale, dont les sons mâles ne troublaient que rarement la paix de ces corridors.

« Bien le bonjour, mes sœurs, disait cette voix à chaque religieuse qu'il rencontrait sur son passage : comment va la santé ? Vous êtes toutes fraîches comme les fleurs de votre jardin, et blanches comme des lis… La paix du cœur, mes sœurs, donne la santé… c'est ce qu'on ne veut pas croire à la ville… Mais il est donc arrivé quelque accident ici, que sœur Opportune n'a pas voulu me donner le temps de déjeuner ?… Où courez-vous donc, sœur Agathe, avec ce panier de vin ?

— Par ici, docteur Galais, par ici, » dit sœur Agathe ; et, le précédant dans la chambre de madame Louise, elle cria : « Le docteur !

— Vite, vite, faites-le boire, notre chère mère, dit une vieille religieuse à l'oreille de madame de Rochechouard, si vous voulez qu'il soit bon à quelque chose. »

Le docteur Galais était un petit homme, court, ramassé, le visage couleur de brique, les yeux gris et à moitié cachés par des joues rebondies, qui, dans leur ampleur, semblaient aussi vouloir empiéter sur son nez gros, rouge, et plus rond que long.

— Je suis le très-humble valet de madame l'abbesse de Fontevrault, dit-il, en s'inclinant jusqu'à terre. La santé est bonne, à ce que je vois ? La paix du cœur, la paix du cœur donne la santé : c'est mon refrain ; je me porte bien, moi aussi, par cette raison, le gosier un peu sec cependant, mais la faute en est à sœur Opportune, qui ne m'a pas permis de l'humecter seulement avec une goutte de madère…

— Nous en avons à votre service, docteur Galais, ré-

pondit l'abbesse en faisant signe à sœur Julie d'en offrir au docteur. Goûtez-le, je vous prie, et ce frontignan aussi ; quant au bordeaux, il vient de la cave de Sa Majesté notre roi bien-aimé, c'est tout dire... Mais ne vous gênez pas, docteur : je ne veux vous parler que lorsque vous aurez dégusté chaque bouteille de ce panier.

— C'est donc pour vous obéir, madame l'abbesse, dit le docteur, tendant complaisamment un gobelet d'argent d'une grandeur raisonnable à chaque sœur, qui s'empressait de le remplir ; et, le vidant avec la même complaisance, il répétait à chaque fois : A votre santé, madame l'abbesse ; à votre santé, mes chères sœurs ; à votre santé, madame de Soutlange ! C'est la paix du cœur, c'est la paix du cœur qui la donne. Pas mauvais, pas mauvais du tout !... Cave royale... je n'en bois pas tous les jours... je vous prie de le croire... d'aussi bon, diable !... diable !... Ah ! mille pardons, mes saintes sœurs, je crois qu'il vient de m'échapper un mot qui n'est pas catholique, bien que diable... enfin... suffit... je m'entends... ce soit du français... A votre santé de nouveau, ma chère mère ; cette bouteille est encore meilleure que l'autre... En vérité, je ne saurais reconnaître tant de bontés, mes chères sœurs... Cette troisième bouteille a un bouquet que n'avaient pas les deux dernières... A votre santé, sœur Scholastique ! C'est singulier, la dernière bouteille est toujours la meilleure ; cette quatrième a un parfum de violette des plus agréables... Grand merci, mes sœurs ; c'est bien aimable à vous de m'avoir envoyé chercher pour déguster votre cave... Si vous avez beaucoup de ce sixième flacon, je vous conseille, en ami et en connaisseur, de ne pas le prodiguer... Ah ! je suis mieux maintenant ; ma vue se débrouille, mon gosier commence à s'humecter... mes idées s'éclaircissent... Mais qu'est-ce que vous faites donc toutes à l'entour de madame Louise, et pourquoi madame de Soutlange pleure-t-elle et se désole-

-elle de concert avec madame l'abbesse? Madame Louise est bien pâle !

— Elle vient de faire une chute, une chute horrible, docteur Galais, répondit madame de Soutlange.

— De bien haut?... Où s'est-elle blessée? demanda le docteur.

— Impatiente, sans doute, de ce que sa femme de chambre ne venait pas la lever... elle est si étourdie et si pétulante, madame Louise... il faut qu'elle ait monté sur la balustrade de son lit, d'où elle aura glissé à terre, dit madame de Soutlange... Du reste, j'ai beau regarder, je ne vois aucune contusion.

— Ce ne sera rien, dit le docteur, touchant le pouls et le front de la petite princesse; une saignée légère, et dans une heure il n'y paraîtra plus. Sœur Marthe, une bande, je vous prie; sœur Scholastique, préparez la palette; vous, sœur Julie, seriez-vous assez bonne pour me donner encore un doigt du sixième flacon?... Bien... Versez... versez... videz tout, il n'y en aura pas trop. A votre santé, mesdames... L'abbaye de Fontevrault peut se vanter d'avoir une cave fameusement conditionnée... Découvrez le bras de la princesse, madame... c'est ça... Eh bien ! où est ma lancette?... Ah! je la tiens... Vous allez voir, mes sœurs, la plus belle saignée du monde... personne ne saigne comme moi... Tenez... regardez... crac... voilà qui est fait... Hum ! c'est ça avoir la main leste... La bande, sœur Marthe, je vous prie... Voilà la princesse qui ouvre les yeux... Elle a été saignée de main de maître, elle peut s'en flatter... Vive Dieu, la belle saignée !... c'est mon beau côté, à moi, la saignée !... »

Toutes les bonnes religieuses semblaient avoir attendu ce moment pour respirer, et il y eut comme un concert de soupirs.

« Maintenant, remettez la princesse dans son lit, dit le

docteur, essuyant sa lancette et la replaçant dans son étui; ne lui donnez à déjeuner que dans une heure, et n'ayez aucune crainte, je réponds des suites, cela ne sera rien... Je reviendrai... si vous l'exigez; surtout, ajouta-t-il en montrant les flacons vides, si vous avez encore besoin de moi pour déguster vos vins... Quelle cave! quelle cave!... par le nom de notre roi très-chrétien, Louis le Bien-Aimé!... Au revoir, madame l'abbesse; ne vous dérangez pas, madame de Soutlange; à votre santé, mes chères sœurs, et si vous voulez la posséder toujours brillante, conservez la paix du cœur : la paix du cœur donne la santé... Où est donc la porte par où je suis entré ?... Ah! la voici; ne faites pas attention si je ne marche pas très-droit, sœur Julie, c'est l'air du matin: chaque fois que je prends l'air du matin... et quelques bons verres de vin, cela me fait toujours cet effet-là.

— Docteur Galais, dit madame de Soutlange, accompagnant le docteur jusque sur le seuil de la cellule, êtes-vous bien sûr que cette chute n'aura aucune suite?

— Sur ma tête, ma chère madame de Soutlange, j'en réponds sur ma tête, » dit le docteur en s'éloignant escorté par la tourière, qui ne pouvait s'empêcher de sourire, la sainte fille, en voyant toutes les *S* que le docteur formait en traversant les corridors.

Effectivement la chute de madame Louise ne parut d'abord laisser aucune trace; toutefois, peu de temps après, malgré l'assurance d'un ignorant médecin de campagne, on s'aperçut que la taille de la jeune princesse déviait. On appela alors un médecin de Paris; mais la science de l'orthopédie n'avait pas encore atteint le degré de perfectionnement où elle est portée de nos jours, et l'on prévit avec chagrin que la quatrième fille de Louis XV serait contrefaite.

Bien qu'elle ne fût encore qu'une enfant, ces craintes

qu'on exprimait devant elle ne laissaient pas de l'affliger vivement.

« Quel dommage, disait-elle, si j'étais mal faite, moi qui suis si jolie!... car je suis plus jolie que mes sœurs, mesdames Victoire, Sophie et Adélaïde, n'est-il pas vrai, madame de Soutlange? et, quand je serai grande comme ma mère, je porterai de belles robes, avec de beaux diadèmes d'or; tout le monde me regardera, et moi, je ne regarderai personne.

— C'est-à-dire que vous serez insolente et orgueilleuse, lui répondit madame de Soutlange.

— Je ne suis pas princesse pour rien, ma mie, répliqua madame Louise en redressant d'un petit geste noble et fier sa charmante tête blonde.

— Vous êtes princesse; vous êtes placée par Dieu au-dessus des autres, pour donner l'exemple aux autres, lui dit sa sage gouvernante; de même que madame de Rochechouard, l'abbesse de Fontevrault, est placée au-dessus des religieuses de cette communauté, pour leur donner l'exemple qu'elle leur donne, de toutes les vertus chrétiennes et claustrales. »

La petite princesse se mit à réfléchir sans répondre.

II.

LES POUPÉES.

Quelques jours après le rétablissement de madame Louise, les portes de l'abbaye de Fontevrault se refermaient avec fracas sur les carrosses de la cour, qui reprenaient, au galop de huit chevaux chacun, le chemin de Paris.

C'était Louis XV et Marie Leczinska, princesse de Pologne et reine de France, qui venaient de faire une visite à leurs filles.

Après le départ de leurs augustes parents, les quatre princesses étaient restées au jardin, où, assises dans un bosquet, elles avaient repris leurs poupées, qu'elles avaient négligées pour recevoir le roi. Madame de Soutlange, à quelques pas des princesses, les surveillait incessamment.

Soudain madame de Rochechouard parut; elle était suivie de deux vieilles religieuses.

« Madame Victoire, dit-elle en s'adressant à l'aînée des petites filles, nous avons l'ordre de votre auguste père, notre bien-aimé monarque Louis XV, de vous retirer vos poupées... veuillez les remettre, je vous prie, à nos bonnes sœurs qui m'accompagnent. »

Mais, au lieu d'obéir, la jeune princesse croisa ses bras sur une belle poupée avec laquelle elle jouait.

« Mes poupées! s'écria-t-elle les joues en feu et les yeux animés, mes poupées, madame! je défends à sœur Ursule et à sœur Scholastique d'y toucher!

— C'est mal à vous de le prendre sur ce ton-là, ma chère madame Victoire, reprit madame de Soutlange, s'interposant entre son élève et l'abbesse de Fontevrault : notre chère mère, madame de Rochechouard, n'agit que d'après les ordres exprès de vos augustes parents, à qui nous devons obéissance, et vous, toute la première, madame Victoire.

— Mais mon père ne peut avoir ordonné cela, madame, répondit la princesse se mutinant sans quitter son jouet, mais ma mère ne peut le vouloir; j'ai été sage, bien sage... pourquoi me punit-on?

— On ne vous punit pas, ma chère fille, lui dit l'abbesse avec douceur, mais vous avez fini hier vos dix ans, et, comme fille de roi et de reine, l'étiquette exige qu'à cet âge on vous retire vos jouets d'enfant.

— L'étiquette est une sotte, répondit la princesse en colère. J'aime mes poupées, cela m'amuse de jouer avec

mes poupées, et je ne veux pas qu'on m'enlève mes poupées ! » En achevant cette phrase, la princesse fondit en larmes et se mit à serrer plus fort dans ses bras sa grande et belle poupée, habillée en marquise de ce temps.

A la vue de cette mutinerie, l'abbesse et la gouvernante échangèrent un regard d'inquiétude : l'une et l'autre craignaient d'être obligées d'employer la force pour accomplir les ordres qu'on leur avait imposés. Toutes les deux se consultaient à voix basse sur les moyens à prendre pour faire céder la princesse, lorsque la plus jeune des trois enfants, madame Louise, qui ressemblait à son père pour la beauté, et à sa mère pour les manières gracieuses et distinguées, s'approcha doucement de sa sœur :

— « Ma pauvre sœur Victoire, dit-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour atteindre avec son mouchoir de poche les yeux de sa sœur qu'elle essayait d'essuyer, on te fait de la peine.

— On ne me l'ôtera pas, répétait madame Victoire entre chaque sanglot : je ne le veux pas !

— Il le faut, madame, disaient à la fois la directrice et la gouvernante ; personne en France ne résiste aux ordres du roi, et ce n'est pas à sa fille à donner la première ce mauvais exemple. Cet attirail de jouets ne convient plus à votre âge, l'étiquette le veut ainsi, et, si vous ne rendez pas vos poupées de bonne grâce, nous nous verrons obligées, à notre grand regret, d'employer la force pour les avoir.

— Cède, Victoire, ajouta Louise d'une voix caressante ; cède, ma pauvre sœur, tu n'es pas la plus forte, et puis, puisque notre père et notre mère le veulent....

— Mais moi, je ne le veux pas, répondit madame Victoire.

— Mais puisqu'on te dit que c'est l'étiquette, Victoire : tu sais bien ce que c'est que l'étiquette. Quand nous voulons courir ou faire quelque chose, on nous dit toujours : C'est

l'étiquette, ou : Ce n'est pas l'étiquette ; toutes les dames de la cour lui obéissent ; notre mère, bien que reine, lui obéit ; notre père, qui commande à tout le monde, lui obéit. Il faut bien que tu lui obéisses, toi... Certes, je ne l'aime pas plus que toi, l'étiquette ; elle est cause que je m'ennuie bien souvent, et que, lorsque je suis chez maman, il me faut rester sage et droite sur un tabouret. Mais enfin que veux-tu, pauvre sœur ? quand tu pleureras jusqu'à demain, puisqu'on t'a dit : C'est l'étiquette, il faut obéir. — Voyons, ne pleure pas, reprit-elle après un moment de silence, pendant lequel chaque personnage regardait, sans agir, madame Victoire qui ne paraissait pas devoir céder ; tu ne peux pas jouer avec des poupées, tu joueras avec autre chose... avec des images ou avec des livres... Mais écoute-moi donc, et ne pleure pas toujours.. » Puis, se haussant une seconde fois sur la pointe des pieds, mais cette fois pour mettre sa bouche à la hauteur de l'oreille de sa sœur, elle lui souffla : On ne me les ôte pas, à moi, mes poupées, et quand tu voudras y jouer, eh bien, tu viendras dans ma chambre !... Hein... ça te convient-il ?

— Laisse-moi donc, tu m'ennuies ! répondit madame Victoire avec un geste si brusque pour se débarrasser de sa sœur, dont les mains étaient cramponnées à son épaule, que la pauvre enfant, mal assurée sur la pointe de ses pieds, perdit l'équilibre, vacilla pendant quelques secondes à droite et à gauche, et finit par aller, un peu plus loin, tomber assise sur le sable. »

Sans pousser une plainte ni montrer d'humeur, mais comme humiliée du peu de succès de son intervention, madame Louise se releva toute seule, et, se tournant vers madame de Soutlange, qui s'informait si elle n'avait aucun mal, elle lui dit du ton grave de la raison :

« Souvenez-vous de ce que je vous dis, madame : si on

ne suit pas de près l'éducation de ma sœur Victoire, elle aura tous les défauts des enfants gâtés.

— Tu fais la fière, toi, lui répliqua sa sœur, qui, honteuse de son mouvement de colère, n'opposait plus aucune résistance à l'enlèvement de ses jouets ; mais je t'attends au moment où on te privera de tes poupées : nous verrons comment tu le prendras.

— Plus sagement que toi, toujours, répondit madame Louise d'un petit accent orgueilleux et pédant ; car, certes, ce n'est pas pour me vanter, mais, si je suis la plus jeune de nous trois, je suis aussi la plus raisonnable.

— Aïe ! aïe ! madame Louise, lui dit madame de Soutlange en la menaçant du doigt, voici qui gâte tout : l'orgueil est un aussi vilain défaut que la colère.

— Savoir qu'on est sage n'est pas être orgueilleuse, ma mie, dit la petite princesse, piquée de l'observation.

— Oui ; mais s'en vanter, c'est l'être, lui répondit la gouvernante.

— Eh bien, tant pis ! répliqua vivement madame Louise ; si je suis orgueilleuse, j'ai le droit de l'être : je suis la fille du roi de France, et tout le monde me doit du respect.

— Et vous, vous devez des égards à tout le monde, » lui répondit sa gouvernante.

La cloche du réfectoire ayant sonné l'heure du souper, les princesses rentrèrent pour prendre ce repas dans leur appartement particulier.

III.

MADAME LOUISE BOIT.

Les quatre princesses étaient à table en compagnie de madame de Soutlange ; quelques religieuses faisaient le service. Une espèce de tristesse régnait à ce repas : madame

Victoire avait encore le cœur gros de la perte forcée de ses poupées, et mesdames Adélaïde et Sophie partageaient son chagrin; quant à Louise, elle paraissait de mauvaise humeur; son petit orgueil, honteux de la remontrance de sa gouvernante, ne pouvait lui pardonner de l'avoir reprise au moment où elle se montrait si fière de sa sagesse; toutefois, n'osant s'en prendre à madame de Soutlange de cette petite humiliation, elle lui en gardait rancune.

Déjà elle avait reçu quelques services des religieuses, comme de lui changer d'assiette, de lui verser à boire, sans avoir l'air seulement de le remarquer; elle venait pour la troisième fois de laisser tomber son couteau, et, chaque fois, une religieuse l'avait relevé et mis à côté de la princesse avec une patience évangélique, lorsque, impatientée de ce silence hautain, madame de Soutlange dit enfin :

« Madame Louise, vous n'avez pas vu sans doute sœur Marthe ramasser trois fois votre couteau?

— Pardonnez-moi, madame, répondit la princesse.

— Alors, ayez la bonté de la remercier de la peine qu'elle a prise, je vous prie.

— Sœur Marthe est faite pour cela, » répondit la princesse.

Madame de Soutlange ne voulut pas dans ce moment relever cette réponse inconvenante; mais, se tournant vers la religieuse, elle dit :

« Ma sœur, vous paraissez fatiguée; asseyez-vous, je vous prie. »

La religieuse obéit : cela fit froncer le sourcil à madame Louise, qui prit son verre plein pour le porter à sa bouche; mais soudain, et comme par réflexion, elle se tourna vers sœur Marthe, et, d'un ton d'insolente humeur, elle lui dit :

« Debout, s'il vous plaît, madame Louise boit! »

Obéissant comme par un instinct d'humilité religieuse,

sœur Marthe allait se lever, lorsque madame de Soutlange prit la parole.

« Restez assise, sœur Marthe ; madame Louise peut bien boire à son aise, si cela lui plaît.

— Elle doit rester debout quand je bois, répondit la petite princesse ; je suis la fille de son roi.

— Et elle est la fille de votre Dieu, lui répondit sévèrement madame de Soutlange, et elle restera assise. Et, toutes les fois que vous oublierez qu'une princesse ne doit point avoir de hauteur, ni affecter un ton impératif avec les personnes qui la servent, je leur ordonnerai, moi, d'oublier que vous êtes princesse. »

A cette verte réprimande, la princesse se tut, acheva de boire, et le souper se continua en silence jusqu'à la fin.

Comme madame de Soutlange conduisait madame Louise à sa chambre à coucher, elle lui dit :

« Vous me boudez, madame Louise, ce n'est pas bien. »

— C'est vrai, j'ai tort, pardonnez-moi, » répondit la charmante enfant, avec cet accent naïf qui lui gagnait tous les cœurs.

Avant de se coucher, madame Louise se mit à genoux sur son berceau entouré d'une balustrade assez haute pour empêcher la princesse de tomber en dormant et en se retournant dans son lit, et commença sa prière tout haut : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur ; » puis, s'interrompant, elle interpella ainsi sa gouvernante : « Vous savez bien, ma mie, que j'aime Dieu, et que tous les jours je lui donne mon cœur ; mais dites-moi donc, est-ce que Dieu, à son tour, ne me donnera jamais rien ?

— Eh quoi ! madame, lui répondit sa sage maîtresse, est-ce que vous ne savez pas encore que tout ce que vous avez et tout ce que vous pouvez jamais avoir vient de Dieu ? N'est-ce pas Dieu qui vous a mise au monde et qui vous y conserve ? Si vous êtes née la fille d'un roi au lieu d'être

celle d'un pauvre paysan, n'est-ce pas à Dieu que vous devez cette faveur? Si nous vous instruisons, si nous vous soignons, c'est parce que Dieu veut que nous fassions cela pour vous. La nourriture que vous prenez tous les jours, c'est Dieu qui vous l'envoie : les hommes ne sont pas capables de faire du blé, des fruits et tout ce qui nous nourrit. Il en est de même de vos vêtements, c'est Dieu qui vous les donne. Le linge que vous portez est fait d'une toile que Dieu fait croître dans la campagne, et qui se nomme le lin; les belles étoffes qu'on vous envoie de Versailles pour vous faire des habits, c'est Dieu qui les a fait filer par un insecte qu'on nomme *ver à soie;* en un mot, madame, tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, c'est de Dieu que vous le tenez. Vous lui devez l'air que vous respirez, la lumière qui vous éclaire, la terre qui vous porte, et le ciel qui vous couvre. Ce cœur même que vous lui offrez tous les jours, c'est un cœur qu'il vous a donné. Mais tout ce que Dieu vous a déjà donné, sans parler de ce qu'il doit vous donner encore sur la terre, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'il vous réserve, et qu'il vous donnera certainement dans le ciel si vous l'aimez toujours; d'après cela, madame, croirez-vous encore que Dieu ne vous donne rien pour le cœur que vous lui offrez tous les jours?

— Il faut donc alors que je remercie Dieu de vous avoir pour gouvernante, ma mie, dit la jeune princesse, qui avait écouté le discours de la gouvernante avec l'attention la plus soutenue; puisque c'est lui qui vous a mise près de moi.

— Vous êtes charmante et adorable quand vous le voulez, ma chère, dit madame de Soutlange émue... et si vous vouliez, de temps en temps, mettre seulement un peu de côté l'orgueil qui vous domine...

— Ça viendra, ma mie, ça viendra, ma mie, répondit la princesse en s'étendant dans son lit... Maintenant, bonsoir et bonne nuit.

— Bonsoir et bonne nuit, répéta madame de Soutlange en rendant à son élève son geste amical plein de grâce et de bonté. Dormez bien, et demain, à votre réveil, si on ne vient pas vous lever aussi vite que vous le désirez, par pitié, ne mettez pas toute la communauté en rumeur, comme vous l'avez fait l'autre jour, le jour de votre chute. »

IV.

L'ESPRIT DE DIEU.

Mais madame Louise devait porter toute sa vie la peine du moment d'impatience qui l'avait poussée à vouloir se lever seule : non-seulement sa taille en était assez sensiblement déviée, mais sa santé en était devenue si délicate qu'à chaque instant la moindre maladie mettait ses jours en danger.

A l'âge de douze ans, elle en éprouva une si cruelle que les médecins déclarèrent qu'ils avaient perdu tout espoir de guérison. Les remèdes temporels ne pouvant plus rien, les saintes filles de l'abbaye de Fontevrault, désolées de voir mourir la fille de leur roi, essayèrent des remèdes spirituels. On fit célébrer les cérémonies du baptême, qu'il est d'usage pour les enfants de France de séparer du sacrement, et, de plus, toute la communauté fit vœu à la Vierge, si la princesse guérissait, de lui faire porter pendant un an l'habit blanc des novices.

Madame Louise guérit, et, le premier jour où elle put se lever, on la transporta à l'église, où, en présence de toute la communauté assemblée, qui adressait en chantant et en pleurant de joie des actions de grâces à la sainte Vierge pour la guérison de leur princesse, on la revêtit de blanc des pieds à la tête.

Jusqu'alors madame Louise, élevée en princesse, n'avait jamais réfléchi à ce qu'était l'état de religieuse ; ce jour-là,

comme par un miracle spécial, cette jeune fille de douze ans, cette enfant de roi, sentit en elle comme une révélation intérieure et céleste : ces femmes agenouillées, la beauté de ces voix et la gravité de ces chants, ces prières qui montaient au ciel pour elle, ces larmes qu'on versait pour elle, toutes ces robes noires au milieu desquelles sa robe blanche ressortait si blanche et si pure, tout cela réuni lui fit une telle impression qu'elle comprit dans ce moment qu'un bonheur inconnu et tranquille était attaché à cette vie d'amour saint, de piété, de dévouement sublime ; un désir irrésistible de se joindre à ces pieuses et saintes filles lui prit tout à coup.

« Que vous êtes heureuses d'être religieuses ! dit-elle à celles qui se trouvaient à ses côtés ; que je voudrais comme vous pouvoir passer ma vie dans un cloître, loin du monde, n'être occupée qu'à prier ou à psalmodier les louanges du Seigneur !

—Fille de roi, lui dit madame de Rochechouard, qui avait entendu le vœu de la princesse, vous avez d'autres devoirs à remplir sur la terre.

— C'est que, ma bonne mère, répliqua madame Louise, il me semble qu'ici on est plus avec Dieu.

— Dieu est partout, chère madame Louise, répondit l'abbesse; auprès du trône comme dans un cloître. »

A l'âge de quatorze ans, madame Louise retourna à la cour. Mais, en quittant le couvent, elle ne voulut renoncer à aucun des exercices de piété dont elle avait contracté l'habitude. Elle ne paraissait que rarement aux fêtes et aux spectacles ; il semblait même qu'au contraire les fêtes et les spectacles ne servaient qu'à lui faire regretter plus vivement la douce tranquillité du cloître. Mais bientôt, et comme il lui en coûtait beaucoup d'être obligée de trouver

toujours de nouveaux prétextes pour s'en dispenser, elle finit par songer sérieusement à se faire religieuse.

A cette époque la comtesse de Rupelmonde entrait aux Carmélites. La princesse assista, ainsi que la reine, à la prise de voile ; et, si elle se sentit touchée de voir une femme, jeune et belle, renoncer à tous les avantages du rang et de la fortune pour embrasser une vie pénitente, elle sentit aussi qu'elle était capable du même sacrifice.

Déjà, même au milieu de la cour, et sous ses vêtements de soie et de velours, elle essayait le cilice et les étoffes rudes qui froissaient sa peau délicate. Voici la lettre qu'elle adressa à la prieure du couvent des Carmélites de Compiègne, qui s'empressa d'accéder à sa demande. Je l'ai copiée moi-même à la Bibliothèque royale, où j'ai pris aussi tous les documents précieux de cette histoire édifiante.

LETTRE DE MADAME LOUISE A LA PRIEURE DU COUVENT DES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE.

« J'ai une grâce à vous demander, mais sous le plus grand secret, et de sorte que qui que ce soit ne le sache, c'est que vous veuillez bien m'envoyer la chemise de serge que votre novice portait hier à la prise d'habit. Je serais très-fâchée qu'on le sût, parce que bien des gens en riraient, et d'autres le trouveraient extraordinaire. Pour moi, je vous avoue que je regarde presque comme une relique la tunique que porte une novice à ce premier sacrifice qu'elle fait d'elle-même. Vous pourrez me l'envoyer un matin par votre tourière, enveloppée d'un papier bien cacheté, avec ordre que le paquet me soit remis, à moi, en personne.

« LOUISE. »

Enfin, tout à fait décidée, mais ne sachant à qui s'adresser pour préparer le roi son père à cette nouvelle, elle alla

trouver M. de Beaumont, archevêque de Paris, et le pria de faire part de sa résolution au roi. Le prélat s'en défendit vivement ; il essaya de la dissuader d'adopter une vie si peu analogue à sa naissance ; mais, convaincu de la sincérité de la vocation de la princesse, il n'hésita plus et alla trouver le roi.

Je pense que mes jeunes lecteurs ne seront pas fâchés de lire la copie de la lettre originale de Louis XV, que je leur transmets, ainsi que quelques autres qui leur donneront une idée des augustes personnages auxquels les liens du sang attachaient notre jeune et intéressante héroïne.

« 20 février 1770.

« Monsieur l'archevêque, chère fille, m'ayant rendu compte de tout ce que vous lui avez dit et mandé, vous aura sûrement rapporté exactement tout ce que je lui ai répondu. Si c'est pour Dieu seul, je ne puis m'opposer à sa volonté ni à votre détermination. Depuis dix-huit ans vous devez avoir fait vos réflexions ; ainsi je n'ai plus à vous en demander ; il paraît même que vos arrangements sont faits ; vous pouvez en parler à vos sœurs quand vous le jugerez à propos. A Compiègne ce n'est pas possible, partout ailleurs, c'est à vous à décider, et je serais bien fâché de vous rien prescrire là-dessus. J'ai fait des sacrifices forcés, celui-ci sera volontaire de votre part ; Dieu vous donnera la force de soutenir votre nouvel état, car, la démarche faite, il n'y a plus à en revenir. Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille, et vous donne ma bénédiction.

« Louis. »

D'après cette réponse, qui comblait ses vœux, madame Louise envoya chercher l'abbé Bertin, supérieur du couvent des Carmélites, à Saint-Denis.

Le digne abbé se rendit tout de suite aux désirs de la princesse ; voici la conversation exacte qu'ils eurent ensemble, je ne me suis permis d'y rien changer :

« Je vais me faire carmélite, lui dit la princesse avec sa vivacité ordinaire, et ce sera dans le couvent de Saint-Denis, dont vous êtes supérieur : il me faut votre permission pour y entrer ; je veux y entrer sans délai. »

A ces paroles, l'abbé Bertin se crut dans l'illusion d'un songe. Etait-ce bien la fille du roi qui lui parlait, cette madame Louise, si vive, si enjouée ? et le couvent de ses pauvres carmélites allait-il bien réellement se trouver restauré sous l'appui d'un si brillant patronage ? Regardant avec admiration cette jeune princesse si belle, si superbe de puissance, qui parlait avec joie de changer ses riches atours contre une robe de bure, qui le sollicitait, lui, pauvre directeur du plus pauvre des monastères, de la recevoir, elle si délicate, si élégante, au milieu de tant de pauvreté et de misère, il lui dit, attendri, et lorsque son émotion lui eut permis de rassembler ses pensées : « Je crois qu'un projet de cette conséquence pour madame doit être mûri par les plus longues et les plus sérieuses réflexions.

— Je pense comme vous, monsieur l'abbé, lui répondit la princesse ; mais ces réflexions sérieuses, voilà dix-huit ans que je les fais, sans que ma vocation pour la vie religieuse, toujours traversée depuis ce temps-là, ait varié d'une minute.

— Vous avez déjà, madame, dans une si longue épreuve, un grand préjugé en faveur de votre vocation ; mais, de mon côté, je n'oserai prendre sur moi de décider, sans conseil, sur une démarche de la part de madame, qui va faire tant de bruit dans le monde.

— Ne craignez rien, monsieur l'abbé, ceux qui depuis dix-huit ans m'ont tenu la place de Dieu ont approuvé mon dessein : mon premier pasteur, M. l'archevêque, l'approuve

aujourd'hui ; il est bien temps que je l'exécute ; mes plus beaux jours se passent ; je n'ai plus à délibérer.

— J'avoue que madame peut regarder comme les interprètes de la volonté de Dieu sur elle les hommes éclairés et vertueux qui depuis son retour à la cour ont dirigé sa conscience ; j'avoue surtout que le suffrage de M. l'archevêque de Paris est d'un poids à ne plus laisser de doute sur sa vocation à la vie religieuse ; mais pour suivre cette vocation, madame, une chose vous est absolument nécessaire, et l'obtiendrez-vous aisément ? Je veux dire le consentement du roi.

— Je l'ai, monsieur l'abbé, répliqua madame Louise, la voix pleine de larmes ; oui, je l'ai, ce consentement. Les larmes me viennent aux yeux quand je songe à ce qu'il en a coûté à son cœur pour me l'accorder, mais la religion l'a emporté sur sa tendresse ; il consent à ce que je sois religieuse, à ce que je sois carmélite, à ce que j'aille où je voudrai, excepté à Compiègne, et je m'en tiens à Saint-Denis.

— Il est possible, madame, répliqua l'abbé, qui crut du devoir de sa conscience de faire subir à son auguste postulante un examen détaillé, que l'on ait une véritable vocation pour la vie religieuse, sans qu'on soit appelé pour cela à mener la vie extraordinairement dure que mènent les Carmélites. Madame pourrait, par exemple, entrer dans l'ordre moins austère des Bénédictines, qu'elle connaît particulièrement.

— Cela est vrai, monsieur l'abbé, je vous dirai même que je n'ai pas caché à madame de Soutlange mon goût pour l'état religieux ; mais je lui ai fait voir, et elle en est convenue avec moi, que, vu ma tendre amitié pour elle, il pourrait se glisser quelque chose de trop humain dans mon sacrifice, si j'entrais dans son ordre. Comme, d'ailleurs, je ne me fais pas religieuse pour commander, mais pour obéir

toute ma vie et faire mon salut, je serais fâchée de m'exposer à l'embarras de refuser des abbayes, ou à la tentation de les accepter. »

L'abbé Bertin reprit :

« Mais, sans entrer dans un ordre où l'on serait appelé à des dignités d'éclat, madame pourrait faire choix d'un autre, dont le régime moins austère serait analogue à la délicatesse de son tempérament et au genre de vie qu'elle a mené jusqu'à présent, car, de la cour au Carmel, le passage est immense.

— Je le sais, monsieur l'abbé, et, à raison de ma faible santé, j'aurais songé à me faire fille de Saint-François de Sales, si son institut n'eût renfermé l'éducation de la jeunesse, dont je ne me sens pas capable ; mais, quand Dieu nous appelle, ne devons-nous pas plus compter sur sa grâce que sur nos forces naturelles ? J'ai peu de santé ici, on ne sera pas surpris que j'en aie peu chez les Carmélites.

— Mais l'ordre des Carmélites, madame, est un ordre si universellement austère ; le jeûne y est de la plus grande partie de l'année, le maigre est habituel et mal apprêté ; la solitude profonde, l'obéissance sans bornes, la prière et le travail sont continuels.

— Je sais tout cela, monsieur l'abbé, et bien des choses encore que vous ne dites pas. J'ai médité à loisir les constitutions de sainte Thérèse, et j'espère que Dieu me fera la grâce de les pratiquer. J'ai même fait à cet égard quelques essais qui m'encouragent ; et puis, j'aurais encore pour m'éprouver le temps du noviciat, auquel le roi veut qu'on ajoute trois mois de plus pour moi que pour les autres.

— Je vois bien que madame est décidée à être fille de sainte Thérèse. Me sera-t-il permis de lui faire quelques observations encore sur la maison de l'ordre qu'elle veut adopter ? En ma qualité de supérieur, je la connais mieux que personne. Cette maison n'offre pas pour les bâtiments

les avantages de quantité d'autres ; et pour le temporel, elle est plongée dans la dernière misère.

— Eh ! tant mieux, monsieur l'abbé : il sera doux pour moi de venir à son secours, et, à défaut de grandes vertus, de lui porter au moins les bontés du roi pour moi.

— Ce n'est pas tout, madame : cette maison, la plus pauvre qu'il y ait en France, est aussi la plus austère ; car, outre qu'on y est fidèle aux constitutions, on y suit encore un nombre de pieuses observances qui ne sont en usage que dans ce monastère, mais dont les bonnes religieuses ne se dispensent jamais. En un mot, madame, on appelle Saint-Denis *la Trappe du Carmel.*

— Tant mieux encore, monsieur l'abbé, car toute ma crainte, depuis que je pense à me faire religieuse, a toujours été de tomber dans une maison relâchée, et je dois bénir la Providence, qui me sert à souhait en me conduisant à Saint-Denis : c'est sûrement mon bon ange qui m'a suggéré ce choix.

— Il ne m'est plus permis de douter que la vocation de madame ne soit de Dieu, dit le supérieur de Saint-Denis, touché jusqu'aux larmes de tant de foi et de généreuse piété. Trop heureux si je puis lui être de quelque utilité dans les moyens qu'elle va prendre pour l'effectuer, et, pour cela, je commencerai à lui faire observer qu'il est indispensable que nous ayons par écrit le consentement du roi, afin de pouvoir lui ouvrir la porte du monastère.

— Cette nouvelle demande au roi, monsieur l'abbé, va renouveler toute sa douleur, fit observer la princesse d'un air contrit. Ne pourriez-vous donc pas vous contenter du consentement verbal qu'il m'a donné, et sur lequel il ne reviendra sûrement pas ?

— Non, madame, cela ne suffirait pas pour nous mettre à l'abri de tout reproche. Nous devons exiger de toute postulante qu'elle nous produise le consentement écrit de ses

parents. C'est à madame à juger si nous pourrions négliger cette sage précaution à l'égard de la fille du roi. »

La princesse réfléchit un moment, puis elle répondit avec un soupir, car elle sentait combien elle allait encore faire saigner le cœur de Louis XV en lui renouvelant cette demande :

« Eh bien, monsieur l'abbé, puisqu'il faut ce consentement écrit, je ne me présenterai pas à Saint-Denis sans l'avoir. »

L'abbé Bertin se retira alors, ayant pleinement satisfait à toutes les exigences de sa conscience, et la princesse écrivit sur-le-champ au roi, à Choisy, où il s'était retiré pour faire diversion à la douleur que lui causait sa prochaine séparation d'avec sa fille.

A son réveil, la princesse reçut la permission qu'elle sollicitait, avec ce petit billet :

« 5 avril 1770.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, chère fille. Je vous envoie l'ordre dont vous me parlez pour votre départ, et j'exécuterai ce que vous désirez pour vos domestiques, et tous vos autres arrangements... Vous n'aurez qu'un mot de moi ce soir, mon petit cœur, car il est tard.

« Louis. »

Forte de cette permission accordée, bien à contre-cœur il est vrai, par Louis XV, madame Louise partit aussitôt dans un de ses carrosses pour Saint-Denis. En y arrivant, elle présenta cette permission, qui la fit admettre sur-le-champ dans l'intérieur du cloître : et ce fut par ses femmes, qu'elle renvoya tout en larmes, que ses sœurs apprirent cette résolution qui les affecta bien vivement. La princesse en reçut à cette occasion les lettres suivantes :

LETTRE DE MADAME ADÉLAÏDE.

« Tu peux mieux te figurer que je ne puis t'exprimer ce qui s'est passé et ce qui se passe encore dans mon cœur. Ma douleur égale mon étonnement; mais tu es heureuse, cela me suffit. Prie Dieu pour moi, mon cher cœur : tu connais tous mes besoins, ils sont plus pressants aujourd'hui que jamais. J'irai certainement te voir dès que je le pourrai, que j'en aurai la force, et que tu voudras me recevoir sans te déranger. Adieu, mon cher cœur, je m'en vais à Ténèbres, où j'ai peur d'être un peu distraite. Aime-moi toujours, et crois que je te le rends bien.

« ADÉLAÏDE. »

LETTRE DE MADAME SOPHIE,
Copiée à la Bibliothèque.

« Si je ne t'ai pas reparlé, mon cher cœur, de l'envie que je te soupçonnais de te faire religieuse, c'est que je croyais que tu ne l'effectuerais jamais. Je te pardonne de tout mon cœur de ne m'en avoir rien dit. Ton sacrifice est beau, parce qu'il est volontaire. Mais crois-tu que celui que tu me fais faire en nous quittant, et qui n'est pas volontaire, soit moins fort à soutenir? Enfin! la volonté de Dieu! Sois bien sûr, mon cher cœur, que je t'aime, que je t'aimerai toute ma vie, et que je t'irai voir quand tu le permettras, avec bien de l'empressement. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« SOPHIE. »

« Ce 11 avril 1770. »

La lettre de madame Victoire à madame Louise ne s'est pas retrouvée, mais voici celle qu'elle adressa à la prieure des Carmélites.

« Je vous prie, madame, de vouloir bien remettre ces deux lettres, l'une à Louise, l'autre à madame des Roches. J'ai un grand désir de faire connaissance avec vous. Je vous prie donc de m'écrire et de me donner des nouvelles de Louise exactement. Je l'aime jusqu'à l'excès, je l'avoue ; jugez de l'état où je suis de notre séparation. Il n'y a que pour Dieu que je puis la soutenir en lui disant : *Fiat voluntas tua.* Je suis obligée en conscience de vous avertir que Louise est très-faible, d'une complexion très-délicate; qu'elle a mauvaise poitrine et crache souvent le sang. Je ne doute pas de vos soins pour elle; je vous avertis qu'elle s'en impatientera; mais ressouvenez-vous que vous êtes la supérieure. Adieu, madame; je vous prie d'être bien persuadée de tous mes sentiments pour vous.

« VICTOIRE. »

Je veux aussi, mes jeunes lectrices, vous donner quelques détails curieux sur le noviciat de la princesse, que le roi fit prolonger de trois mois, espérant toujours revoir sa fille chérie.

Chez les Carmélites, les postulantes faisaient l'office de domestiques : elles lisaient et servaient au réfectoire; elles devaient se trouver les premières à tous les exercices communs. C'était à elles à ouvrir et à fermer la porte du chœur, à éclairer les religieuses dans les corridors, lorsque le soir ces filles pieuses passaient d'un exercice à un autre. Les emplois pénibles ou dégoûtants ne leur étaient point épargnés ; ainsi il leur fallait balayer et frotter le plancher, laver la vaisselle et enlever le suif des chandeliers. Ce dernier article surtout était un de ceux qui répugnaient le plus à la princesse : le cœur de la femme élégante et délicate se révoltait un peu à cette odeur nauséabonde ; mais le cœur de la carmélite lui imposait silence, et, bien que les religieuses prissent à tâche de lui épargner cet emploi, elle

le recherchait avec le plus d'empressement et comme pour se punir de n'avoir pas encore dépouillé ses habitudes de princesse.

Ainsi, un jour qu'une sœur ne voulait pas qu'elle nettoyât les chandeliers, madame Louise lui dit :

« Eh ! de grâce, ma sœur, laissez-moi faire ; je ne puis plus manger de mouton, que j'ai beaucoup aimé : que je puisse du moins le sentir. »

« Vous prétendez, disait-elle à ses compagnes de travail, me donner des marques de votre amitié ; mais vous devriez bien m'en donner un peu aussi de votre estime, car toutes les mesures que vous prenez pour empêcher que je fasse comme vous semblent me dire que vous n'avez pas grande foi au courage d'une ci-devant princesse. »

Il fallait toutes les ruses du monde pour enchaîner son ardeur. Une sœur, avec laquelle elle voulait travailler à la sacristie aux ouvrages les plus pénibles, fut obligée de lui dire d'un ton grondeur :

« Cessez, je vous prie, madame, de vous fatiguer inutilement, car vous n'y entendez rien du tout ; il faut que je revienne sur votre ouvrage ; contentez-vous de me voir faire.

— Eh bien ! je vais donc examiner avec soin pour faire mieux une autre fois, » répondit la princesse avec douceur et docilité.

Dans les premiers jours de son entrée au couvent, ce zèle à remplir les emplois les plus rebutants lui attira une petite aventure qui amusa singulièrement la communauté. Son tour arriva où, suivant l'ordre du tableau, elle devait laver la vaisselle ; quelques jours avant elle avait écrit au roi pour qu'il lui envoyât des vêtements plus convenables et plus simples que ceux que, comme princesse du sang, elle portait ordinairement ; le roi ne trouva rien de plus simple qu'une robe de taffetas couleur de rose, et la lui

envoya. Ainsi vêtue, la princesse se rendit à la cuisine, et, après avoir examiné un instant comment les sœurs s'y prenaient pour récurer les casseroles, elle avisa de l'œil un chaudron bien noir et bien sale, s'en saisit, et, prétendant le rendre, comme les casseroles, aussi propre en dehors qu'en dedans, elle se mit à le frotter extérieurement.

Les sœurs, qui, pour la dégoûter des travaux de la cuisine, se gardaient bien de l'avertir que les chaudrons ne se lavaient qu'intérieurement, la regardaient faire sans rien dire, et prenaient même, il faut l'avouer, grand plaisir à son embarras. La pauvre Louise avait beau tourner et retourner le vase en tous sens, elle s'écorchait les mains, épuisait ses forces, et ne réussissait qu'à faire prendre à sa jolie robe la couleur du chaudron, sans que pour cela le chaudron perdît le moindrement de son beau noir de fumée. Elle se désolait, lorsque enfin la supérieure, touchée de toute sa peine, lui apprit que les chaudrons ne se récuraient jamais en dehors.

« Je ne m'en serais pas doutée, répondit-elle gaiement ; mais, comme c'est la première fois de ma vie que je lave des ustensiles de cuisine, je ne pouvais pas deviner qu'il y eût pour les chaudrons une exception à la règle générale ; je m'en souviendrai. »

Quant à cet habit rose que portait madame Louise ce jour-là, la supérieure voulut qu'il fût conservé dans la maison, tout souillé qu'il était, pour y attester à jamais qu'une fille de France n'avait pas dédaigné de remplir les derniers offices chez les Carmélites, et que ce qui eût été si fort au-dessous de son rang dans le monde ne fut pas au-dessus de sa vertu dans le cloître.

Trois mois d'épreuves étaient en usage chez les Carmélites avant de revêtir l'habit de sainte Thérèse, et madame Louise avait atteint cette époque ; mais le roi ayant exigé, avant l'entrée de sa fille au couvent, que ce temps

fût doublé, force fut à la princesse d'attendre encore trois autres mois. Enfin ils se passèrent, et la pieuse princesse vit avec bonheur arriver l'instant où elle allait se consacrer à Dieu tout entière. La prise d'habit est précédée d'une retraite de dix jours, qu'on peut regarder comme un abrégé de toutes les austérités du Carmel. Veilles prolongées, silence absolu, solitude la plus profonde, jeûnes rigoureux, prières continuelles, rien de ce qui peut mortifier les sens et confondre l'amour-propre n'y est négligé. Madame Louise soutint cette épreuve sans le moindre adoucissement; la ferveur qui la dominait lui faisait trouver tout facile.

Voyant le rétablissement de la santé de madame Louise, et ne pouvant douter de sa constance dans sa résolution, le roi crut entrer dans les voies de la Providence en lui permettant de recevoir l'habit religieux. Voulant que les choses se fissent avec toute la pompe que pouvait comporter une cérémonie aussi solennelle, Louis XV fit savoir aux prélats du royaume, alors assemblés à Paris, que son intention était qu'ils y assistassent en corps.

Le 10 septembre 1770, au matin, des détachements des gardes-françaises et suisses se portèrent au dehors du monastère. Le nonce du pape, archevêque de Damas, s'était rendu le matin chez les Carmélites et y avait dit la messe, à laquelle madame Louise avait communié, vêtue du manteau de sainte Thérèse, qu'elle avait eu la dévotion de faire venir des Carmélites de Paris, où l'on conserve cette précieuse dépouille de leur fondatrice.

Vers les trois heures du soir, la Dauphine arriva de Versailles avec toute sa maison. Madame Louise, conduite par la supérieure de la communauté, s'avança à la rencontre de la Dauphine jusqu'au milieu de la cour extérieure du couvent; puis, après s'être embrassées, elles s'acheminèrent vers l'église. Le nonce du pape en habits pontificaux,

précédé du grand maître des cérémonies, accompagné des évêques, de l'assemblée du clergé, les reçut à la porte en leur présentant l'eau bénite, et les conduisit jusqu'au prie-Dieu qu'on leur avait préparé.

L'église était garnie d'une double haie de gardes du corps, les évêques et le clergé séculier et régulier occupaient le chœur. Un nombre infini de personnes de marque, tant de la cour que de la capitale, remplissait la nef. Mais, au milieu de cette assemblée que le sacerdoce et la royauté s'efforçaient comme à l'envi de rendre auguste et vénérable, on distinguait par-dessus tout la princesse qui en était le sujet, et l'on reconnaissait la fille d'un grand roi, à son maintien noble et modeste, ainsi qu'à l'appareil resplendissant qui l'environnait. Elle était parée de tous les ornements de la grandeur : ses habits étincelaient d'or et de pierreries, et l'on voyait réfléchi sur sa personne l'éclat du diadème, au moment où elle allait s'enfoncer pour jamais dans l'obscurité du cloître, et s'immoler à toutes les rigueurs d'une vie pauvre et crucifiée.

Un profond silence régnait dans l'assemblée, et la gravité du spectacle tenait tous les esprits dans une attente religieuse, lorsque l'évêque de Troyes monta en chaire.

Tout le monde pleurait.

Le discours fini, madame Louise, ayant répondu aux diverses demandes qui sont d'usage en pareilles cérémonies, s'absenta un instant. Elle reparut bientôt, dépouillée de tout ornement pompeux, et s'avança vers madame la Dauphine, pour recevoir de ses mains le voile et le manteau religieux. La jeune princesse les arrosa de ses larmes en en revêtant sa belle-sœur.

Ce moment, où la princesse, qui brillait il n'y avait qu'un instant de toute la pourpre du trône, parut comme anéantie, prosternée sous la bure grossière de sainte Thérèse, ce moment frappa le plus l'assemblée, il remua les cœurs les moins sensibles; ce n'étaient que des larmes

qu'on essuyait en silence, que des soupirs et des sanglots qui éclataient de toutes parts ; on aurait dit une seule et même famille assistant aux funérailles d'un enfant chéri.

Quant à Louise, elle était sublime de piété et de candeur ; son regard calme et élevé semblait dire à cette foule désolée :

Vous vous méprenez, et votre pitié se trompe d'objet : ce n'est pas sur moi, qui trouve mon bonheur à renoncer au monde, que vous devez pleurer, mais sur vous-mêmes que ce monde perd, et qui l'idolâtrez encore.

Quoique le roi connût l'habit pauvre et austère des Carmélites, cet habit lui parut encore plus pauvre et plus austère quand il en vit sa fille revêtue.

« Eh bien, chère fille, lui dit-il sur le ton de la tendresse affligée, c'est donc décidément que vous voulez renoncer à tous vos droits?

— Oh! point du tout, cher père, reprit-elle vivement ; le plus cher de mes droits, je le conserverai toujours, car toujours je serai votre fille. »

Et, pendant son noviciat, la ferveur de cette sainte fille ne se démentit pas un instant. Sa gaieté égalait sa piété. Elle avait surtout une grâce merveilleuse pour soutenir ou consoler ses compagnes que des circonstances ou des devoirs de famille avaient fait entrer au cloître.— Un jour, allant prier dans un de ces petits oratoires appelés *ermitages*, que les Carmélites ont coutume de pratiquer dans leurs jardins, elle y trouva une de ses jeunes compagnes, les yeux baignés de larmes, qui disait :

« Quoi ! toujours balayer, toujours frotter ! je n'y tiendrai jamais.

— Oui, oui ! dit la princesse en riant et en la contrefaisant : toujours balayer, toujours frotter, toujours s'humilier, toujours se morfondre, nous y tiendrons, et vous et

moi, et *ce jusqu'à la mort*, formule des vœux que prononcent les Carmélites. »

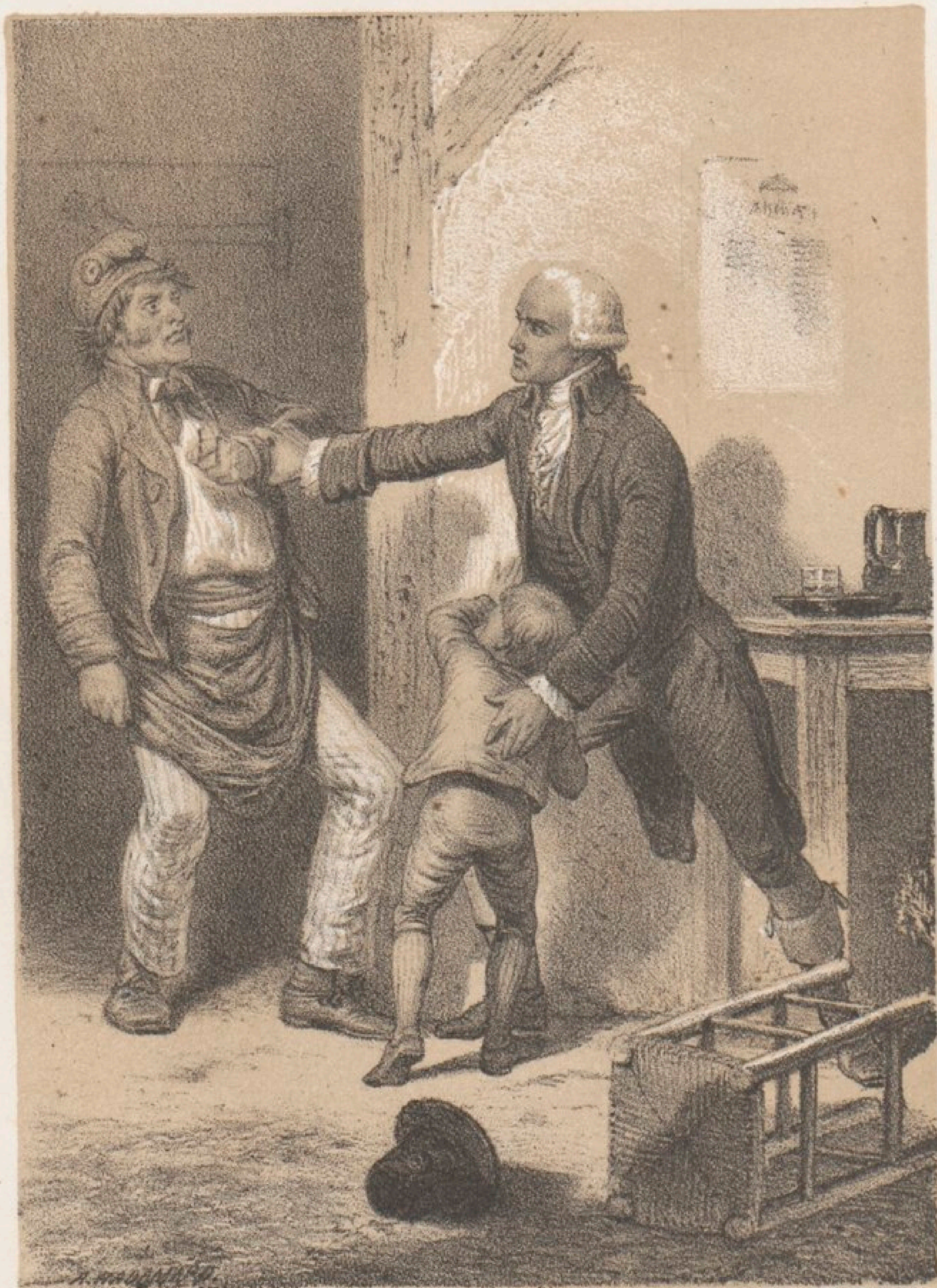
La veille de sa consécration, où, après avoir jeûné au pain et à l'eau, revêtue d'un cilice, elle devait encore prier jusqu'à minuit devant le saint sacrement, la prieure lui proposa de la dispenser d'une partie de ces austérités, dans la crainte qu'elles ne fussent au-dessus de ses forces.

« Je vois bien, ma mère, répondit la princesse, que vous vous souvenez toujours de ce que j'ai été dans le monde. Tâchez donc, je vous en conjure, de l'oublier une bonne fois, ou, si cette idée vous revient encore, que ce soit pour vous rappeler qu'à ce titre j'ai plus besoin qu'une autre de faire pénitence. »

Le lendemain 22 septembre 1771, les cloches de la ville apprirent au public que la fille de leur roi prononçait ses vœux. La cérémonie se fit sans pompe, sans grands seigneurs, sans splendeur royale ; la famille de la nouvelle carmélite y assistait seule.

Sœur Thérèse mourut le 23 décembre 1787, aimée, chérie, adorée de ses compagnes, qu'elle édifiait par son exemple. Elle avait, à cette époque, cinquante ans.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS



A. Hadamard, del. Imp. Lemercier, Par.

Scélérat! que vas tu faire?

LE PETIT ROI CAPTIF

18e SIÈCLE

I.

LA BOUSSOLE.

Un homme et un enfant parcouraient, un matin du mois d'août 1789, les allées sombres et touffues du bois de Rambouillet; l'homme dans la force de l'âge, bien qu'il eût un peu d'embonpoint, avait l'air doux et distingué; son costume uniforme ne décelait point le rang qu'il occupait dans la société; toutefois, à son nez légèrement arqué, à la majesté de son front et de son regard, ainsi qu'à un large ruban bleu moiré, glissant entre son gilet blanc et son jabot de dentelle, on devinait un prince du sang.

Quant à l'enfant, il était remarquable par sa beauté, qui tenait de l'ange, et par sa belle chevelure soyeuse, dont les boucles blondes et touffues représentaient jadis un signe de royauté chez les anciens Francs. Agé de quatre ans et cinq mois, mais plus grand qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, comme tous les enfants précoces, cet enfant por-

tait sur ses beaux traits, sur son front brillant de majesté, comme un cachet funeste, comme une empreinte fatale. Gai, étourdi, sa gaieté, son étourderie quelquefois folle, jamais insouciante, s'effaçaient tout à coup sous une teinte grave et pensive; ses yeux, d'un bleu céleste, avaient un charme irrésistible, quelque chose de tendre et de religieusement mélancolique; cette mélancolie, hélas! qui plus tard devait se changer en souffrance, en modérait l'éclat radieux.

L'homme était Louis XVI, roi de France.

Et l'enfant, le Dauphin, Louis-Charles.

« Charles, dit le roi, c'est demain la fête de la reine, et pour son bouquet il faudrait imaginer quelque chose de neuf; composez vous-même un petit compliment.

— Mon père, répondit le prince vivement, j'ai une belle immortelle dans mon jardin : je ne veux qu'elle pour mon compliment et pour mon bouquet; en la présentant à maman, je lui dirai : « Je désire, maman, que vous ressem-« bliez à cette fleur. »

— C'est bien, mon fils, dit le roi en serrant la petite main qu'il tenait dans la sienne. Il serait à désirer que votre conduite fût aussi satisfaisante que vos réparties sont charmantes et pleines de cœur ; malheureusement, on m'a raconté qu'hier, en étudiant votre leçon avec l'abbé Davaux, votre précepteur, vous vous étiez mis à siffler : c'est mal et peu séant, Charles.

— Que voulez-vous? mon père, reprit Charles en souriant finement; je répétais si mal ma leçon, que je me sifflais moi-même.

— Que vous expliquait l'abbé? demanda le roi.

— L'usage de la boussole; et je vous avouerai, mon père, que vous me voyez bien embarrassé : j'ai très-peu écouté mon précepteur; je pensais que le soleil brûlait mon jardin et mes belles fleurs, et que j'aurais bien voulu aller

les arroser... Enfin je ne me rappelle pas un mot de ce que monsieur l'abbé m'a dit; — jugez combien demain il sera affligé, ce bon abbé Davaux. — Si vous aviez le temps de m'expliquer cela tout en nous promenant, mon père?

— Avec plaisir, Charles, répondit le roi; d'autant plus que j'ai précisément une boussole sur moi. C'est une boussole de déclinaison, celle qui sert aux marins et aux ingénieurs. — Vois-tu cette lame d'acier trempée et terminée en pointe à chacune de ses extrémités? L'une est aimantée et percée à son milieu, de manière à recevoir une châsse formée avec un corps dur, une agathe ou un diamant, par exemple; la châsse de celle-ci est un diamant: de cette manière, le pivot sur lequel elle pose et tourne ne la pénètre pas. La boîte qui la renferme est transparente, comme tu vois, pour soustraire cette aiguille aux agitations de l'air, ce qui l'y exposerait si l'on était obligé d'ouvrir la boîte pour consulter la boussole. L'usage de la boussole était connu en Chine plus de mille ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant la naissance de Jésus-Christ; il ne s'est répandu en Europe que vers le treizième siècle. Tu comprends, Charles, que, sans l'invention de cet instrument, les belles découvertes qu'on a faites dans le nouveau monde n'auraient jamais eu lieu, puisque la boussole est un guide indispensable dans les voyages maritimes. — Rappelle-toi bien que la pointe aimantée est toujours tournée vers le nord.

— Dites-moi, mon père, la boussole peut-elle être aussi utile sur terre que sur mer?

— Sans nul doute, mon enfant. Par exemple, supposons que nous sommes perdus dans la forêt; je m'oriente : je sais que les fenêtres de ma chambre, au château de Rambouillet, sont situées au midi; je regarde ma boussole, et me dirige du côté opposé marqué par l'aiguille aimantée. »

Le prince, qui avait écouté son père avec une grande attention, s'écria tout à coup :

« Prêtez-moi votre boussole, mon père, et laissez-moi revenir seul au château.

— Seul ? répéta le roi, étonné de la demande ; et si tu t'égares ?

— La boussole, dit Charles, me guidera.

— Tu n'auras pas peur, seul, dans une forêt ?

— Est-ce que les rois de France peuvent avoir peur ! répondit Charles, relevant avec fierté sa jolie tête blonde.

— Eh bien ! soit, dit le roi ; voici la boussole ; voici aussi ma bourse, car, dans votre route, vous pouvez avoir besoin d'argent ; puis, séparons-nous : prenez la droite, monsieur l'aventureux voyageur ; moi, je prends la gauche, et vous donne rendez-vous au vieux château.

— C'est dit, » répondit Charles.

L'enfant baisa la main de son père, qui lui présentait la boussole et sa bourse, puis il s'élança joyeux dans l'immensité de la forêt.

II.

LE CHIEN.

Lorsque Charles eut perdu son père de vue, il ralentit un peu sa marche pour regarder autour de lui. Cette solitude des bois, ce calme étranger à la ville, et que n'interrompait que le ramage des oiseaux, ces milliers d'arbres élevant leur cime gigantesque jusqu'au ciel, cette ombre épaisse que ne perçaient pas même les rayons du soleil, rien n'intimida ce royal enfant. — Il sourit, pour ainsi dire, à cette nature vigoureuse et sauvage qui l'environnait, lui, faible créature si frêle, si délicate, et, foulant de

ses petits pieds la mousse grasse et verte des allées, il semblait fier de son audace et point effrayé de sa liberté.

Depuis une heure environ il marchait, consultant sa boussole, et se dirigeant suivant son indication, lorsqu'il atteignit la lisière de la forêt, sans pour cela voir le terme de sa course aventureuse. Une belle prairie s'étendait devant lui; quelques villageois travaillaient à la terre; il s'avança près d'eux, non pour leur demander son chemin, l'idée ne lui vint pas de se diriger autrement que par sa boussole, mais seulement pour les prier de lui dire l'heure.

A son approche, un petit chien s'étant mis à aboyer d'une manière assez hostile, son maître l'appela, et, le chien n'ayant pas obéi, le moissonneur se dérangea de son ouvrage, et du manche de sa bêche frappa le chien à plusieurs reprises.

Au cri plaintif de l'animal, Louis courut au paysan.

« Vendez-moi votre chien, mon ami, lui dit-il ?

— Nenni-dà, mon petit monsieur, répondit le paysan, sans reconnaître le prince, je ne vendrais pas mon chien, voyez-vous, pour tous les trésors du roi de France.—Mon pauvre Mouffette ; c'est mon seul compagnon de misère, mon seul ami.

— Pourquoi alors le battez-vous ?

— Qui aime bien châtie bien, mon petit monsieur.

— Tenez, mon ami, reprit l'enfant, sortant un louis de sa bourse, je vous donne ce louis pour que vous aimiez un peu moins votre chien. »

Étonné de cette libéralité dans un aussi petit enfant, le paysan lui dit :

« Vous êtes donc le fils d'un roi, pour me donner tant d'argent à la fois ?

— Je suis le fils du vôtre, répondit Charles avec ingénuité.

— Oh ! alors pardon, monseigneur, s'écria le paysan

confondu, pardon de vous avoir refusé notre chien ; il est à vous, et tout ce que je possède aussi. Prenez Mouffette, monseigneur, prenez Mouffette.

— Merci, mon ami, répondit l'aimable enfant. Vous m'avez dit que c'était votre seul ami ; moi, j'en ai beaucoup, d'amis, et ne veux pas vous priver du vôtre... Dites-moi seulement une chose : quelle heure est-il ?

— Trois heures, monseigneur.

— Eh bien, où le voyez-vous, dit l'enfant surpris, vous n'avez pas regardé à votre montre ?

— S'il nous fallait des montres pour savoir l'heure, à nous autres gens de campagne, nous serions bien embarrassés, monseigneur ; n'avons-nous pas le soleil ?

— Et comment vous réglez-vous au soleil ?

— Dame, je ne saurais pas trop vous dire ça, monseigneur, c'est suivant sa hauteur : quand il est d'aplomb sur notre tête, et ne fait d'ombre nulle part, c'est midi précis ; à mesure qu'il descend et que notre ombre s'allonge, c'est une heure, deux heures, trois heures ; ainsi de suite, monseigneur.

— Je vous remercie de votre leçon, mon ami, répondit l'enfant en s'éloignant.

— Il paraît que vous êtes égaré, monseigneur, dit le paysan en quittant sa bêche pour passer sa veste : car voir le fils de notre roi tout seul, ça n'est pas naturel. Si vous voulez me le permettre, je vas vous remettre sur votre chemin ; aussi bien, ma journée est payée aujourd'hui, et bien payée, par la croix de notre bon seigneur !

— Restez, je veux aller tout seul, et sans guide, au château. »

Disant ces mots avec un accent de maître, l'enfant rentra dans la forêt.

Cependant le jour baissait, et il ne reconnaissait aucune des allées d'arbres qu'il parcourait ordinairement aux en-

virons du château : par-ci, par-là, il rencontrait bien quelques paysans, mais ils avaient presque l'air de l'éviter. — Pour tout au monde le petit prince ne leur eût pas demandé son chemin, car il tenait à honneur de le trouver tout seul, c'est-à-dire à l'aide de sa boussole. Enfin, après cinq heures de course et de tâtonnement, il arriva à Rambouillet, couvert de sueur, haletant ; toutefois la joie d'avoir atteint sans le secours de personne le terme de son voyage lui ôtait toute fatigue.

Aussitôt que le roi l'eut aperçu, il courut à lui avec un empressement qui dénotait assez quelle avait été son inquiétude.

« En vérité, mon ami, dit-il, je te croyais perdu !

— Oh ! perdu ! fit l'enfant d'un air confiant.

— Te voilà bien fier ; mais si tu n'avais pas eu ta boussole ?

— A défaut de ma boussole, mon père, mon cœur ne m'aurait-il pas guidé vers vous ? »

III.

SOUVENIRS DE VERSAILLES.

Nous avons été presque les témoins de cette histoire, mes enfants ; mon père avait connu Louis XVI ; les principaux détails sur son fils infortuné, je les tiens d'un de mes amis, descendant d'une des plus nobles familles de France, qui, bien jeune alors, a traversé cette époque désastreuse. Quelle histoire plus touchante et prouvant mieux le néant des grandeurs pourrais-je offrir à votre imagination ? Voir un descendant de soixante-six rois, roi lui-même, se trouver dénué de tout ! Le voir loin de ses parents, de ses amis, et encore enfant, sur la paille humide d'un affreux cachot, expier, pour ainsi dire, comme un crime, sa royale origine,

et expirer dans les fers, après une agonie de quatre ans ; pauvre enfant !

Louis-Charles de France naquit à Versailles, le 27 mars 1785. Au moment de sa naissance, le roi, son père, lui conféra le titre de duc de Normandie, qui n'avait pas été donné aux fils de France depuis Charles, quatrième fils de Charles VII. Il fut présenté au baptême le même jour par Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII), et par madame Élisabeth, pour la reine de Naples. M. de Calonne, contrôleur général des finances et grand trésorier des ordres du roi, lui porta le cordon de l'ordre du Saint-Esprit.

Qu'il eut peu de beaux jours, l'auguste petit-fils de Henri IV et de Louis XIV ! et qu'il passa brusquement de la première enfance à la plus affreuse infortune !

Avec une figure céleste, un esprit précoce et un cœur d'ange, il avait des réparties charmantes ; je vous en dirai quelques-unes, mes amis. Dans ses regards se peignait la bonté de Louis XVI, et l'on y voyait déjà la dignité superbe de la reine ; la misère, l'insulte, les coups même, éteignirent ce regard avant que la mort eût fermé sa paupière.

Son goût le plus prononcé était pour les fleurs, et le roi, qui jugeait convenable de cultiver dans son fils des dispositions si douces et si propres à développer les forces de son corps, lui avait donné, à Versailles, un petit terrain devant les appartements sur la terrasse du château. Les fleurs qu'il cultivait, c'était pour sa mère ; tous les matins, avant qu'elle fût levée, il en allait cueillir un bouquet et venait le déposer sur sa toilette... Le mauvais temps l'empêchait-il d'apporter son offrande filiale, il disait tristement : « Je ne suis pas content de moi, je n'ai pas mérité le premier baiser de maman, puisque je n'ai pu lui porter de mes fleurs. »

Il avait autant d'esprit que de cœur. Un jour, la reine

étant au piano, il lui dit : « Chantez-moi donc une petite chanson, maman. — Je n'en sais pas, et puis mon piano n'est pas juste, dit la reine.

— Cela ne fait rien, chantez toujours, je vous prie. »

Alors la reine se mit à chantonner entre ses dents :

« *Je n'aime pas mon petit garçon...* Tu vois, Charles, comme le piano est faux, dit-elle en s'interrompant.

— Ce n'est pas le piano, ce sont les paroles qui sont fausses, » répondit Charles en regardant sa mère en dessous.

Un autre jour, dans le jardin de Bagatelle, emporté par sa vivacité, il allait se jeter à travers un buisson de rosiers. M. Hue, son valet de chambre, courut à lui.

« Prenez donc garde, monseigneur, lui dit-il en le retenant, une seule de ces épines peut vous crever les yeux ou vous déchirer le visage. »

Le prince répondit d'un air noble et décidé :

« Les chemins épineux sont ceux qui mènent à la gloire.

— C'est une belle maxime, mon fils, lui dit la reine, qui se promenait près de là, mais vous en comprenez mal le sens : quelle gloire y a-t-il, je vous le demande, à se crever les yeux pour le seul plaisir de jouer ? A la bonne heure, si c'était pour tirer quelqu'un d'un danger : dans ce cas-ci, il y aurait de la gloire ; dans l'autre, je ne vois qu'imprudence. Attendez, pour parler ainsi, que vous soyez en état de lire l'histoire des héros qui ont défendu la France aux dépens de leur fortune et de leur sang. »

Quelques jours après, il venait d'achever sa leçon en présence de l'abbé Davaux et de sa mère ; celle-ci le vit avec étonnement prendre une lanterne et l'allumer, et, bien qu'il fît jour, avoir l'air de chercher par toute la chambre un objet quelconque.

« Que fais-tu ? lui dit-elle.

— Plus heureux que Diogène, j'ai trouvé un homme, » dit-il en s'arrêtant devant son précepteur.

Dans les derniers jours de septembre 1789, l'orage politique qui se formait depuis longtemps à Paris vint fondre sur Versailles : le 5 octobre la populace des faubourgs s'ameuta et se mit en route ; elle arriva entre quatre et cinq heures du soir dans l'avenue du château. — J'épargne à vos âmes sensibles, mes jeunes lecteurs, le détail de ce qui se passa ; je vous dirai seulement que, tremblant pour les jours de son fils, le roi courut à la chambre de ce précieux enfant, et fut obligé, pour le dérober à la vue du peuple, de passer par un souterrain obscur. Il emporta le prince dans ses bras ; au milieu du trajet, la bougie qui l'éclairait s'éteignit. Après beaucoup de peine pour sortir de ce souterrain, le roi arriva enfin à tâtons dans son appartement, où il trouva la reine qui s'y était sauvée, Madame Royale (depuis duchesse d'Angoulême), Monsieur, madame Élisabeth, et madame de Tourzel, depuis peu gouvernante des enfants de France, en remplacement de madame la princesse de Polignac.

Grâce à quelques détachements de gardes nationaux, la famille royale se trouva en sûreté, et la Fayette, qui commandait cette milice, demanda au roi, au nom du peuple, de venir fixer sa résidence à Paris.

Le roi y consentit ; mais les préparatifs de départ furent faits tellement à la hâte, que rien n'était prêt à Paris pour recevoir la famille royale : les Tuileries n'étaient pas habitées par les rois depuis la minorité de Louis XV.

De ce moment, pour ainsi dire, data la captivité de cette auguste famille ; on procura au Dauphin un petit jardin qui faisait partie de l'enceinte des Tuileries, à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau ; mais il n'y allait plus seul, un détachement de la garde nationale y conduisait toujours le jeune prince.

Lorsqu'ils étaient peu nombreux, le Dauphin les invitait à entrer avec lui ; mais, lorsqu'il y en avait beaucoup, il

adressait cette excuse délicate à ceux qui restaient en dehors :

« Je suis bien fâché aujourd'hui, messieurs, que mon jardin soit si petit, puisqu'il me prive du plaisir de vous recevoir tous. »

La valeur des mots lui était tellement connue, qu'un jour, au moment où il se préparait à sortir pour aller se promener dans son jardin, comme il portait encore sur l'épaule un fusil avec lequel il s'amusait, l'officier de la garde nationale lui dit :

« Monseigneur, puisque vous allez sortir, rendez-moi votre fusil.

— Jamais, monsieur, jamais, répondit le prince brusquement.

— Vous répondez fort mal à un homme qui remplit son devoir en vous demandant votre fusil, monseigneur, lui fit observer madame de Tourzel.

— Si monsieur m'eût dit de le lui donner, fort bien, madame, répondit-il, mais le lui *rendre !...* »

Ce fut à cette époque qu'une femme vint une fois le trouver, au milieu de ses fleurs, pour solliciter une grâce par son entremise.

« Ah ! monseigneur, lui dit-elle, si je l'obtenais, je serais heureuse comme une reine.

— *Heureuse comme une reine !* répéta le Dauphin avec émotion. Y pensez-vous, madame ? j'en connais une, moi, qui ne fait que pleurer. »

L'horizon se rembrunissant de plus en plus, Louis XVI songea à quitter la France ; les préparatifs s'en firent le plus secrètement possible.

Dans la nuit du 20 au 21 juin, à neuf heures du soir, le Dauphin, Madame Royale et madame de Tourzel sortirent les premiers des Tuileries, et allèrent attendre Leurs Majestés sur la place du petit Carrousel. Une heure

après, Louis XVI et madame Élisabeth sortirent à pied par la grande porte du château; trois quarts d'heure après, la reine les suivit. On monta en voiture; mais, arrivés à Varennes, un nommé Drouet ayant reconnu le roi, la voiture fut arrêtée, et ramenée sous escorte à Paris le 25 juin. Le roi ayant accepté la nouvelle constitution, la famille royale eut encore quelques jours de tranquillité et de liberté. L'abbé Davaux, qui depuis longtemps n'avait pu donner de leçons à son élève, reprit alors ses fonctions.

« Votre dernière leçon sur la grammaire, lui dit son instituteur, avait eu, s'il m'en souvient, pour objet les trois degrés de comparaison, le positif, le comparatif et le superlatif; mais vous aurez tout oublié sans doute.

— Vous vous trompez, répliqua le Dauphin. Pour preuve, écoutez-moi : le positif, c'est quand je dis : Mon abbé est un bon abbé ; le comparatif, quand je dis : Mon abbé est meilleur qu'un autre abbé; et le superlatif, continua-t-il en regardant la reine, c'est lorsque je dis : Maman est la plus tendre et la plus aimable de toutes les mamans. »

La reine, prenant son fils dans ses bras, le pressa contre son cœur, et ne put retenir ses larmes.

IV.

PRIÈRE D'UN ANGE.

Pour continuer mon récit, je me vois obligée, mes jeunes amis, de vous faire un peu d'histoire, bien peu seulement, et elle se rattache aux infortunes de ce pauvre enfant royal. Historien fidèle, je ne blâme ni ne loue.

La journée du 20 juin 1792 commençait. Au point du jour, un peuple égaré s'emparait des appartements du roi; la reine, dans le sien, tenait ses enfants embrassés et

les baignait de ses larmes. Plusieurs de ses femmes l'entouraient : c'étaient les princesses de Lamballe, de Tarente, la marquise de Tourzel, les duchesses de Duras, de Luynes et de Maillé, la marquise de la Roche-Aymon, la baronne de Makau, la marquise de Soucy, la comtesse de Ginettoux. Quelques seigneurs aussi étaient près de la reine : le duc de Choiseul, le vicomte de Saint-Priest, le marquis de Champcenet, les comtes d'Haussonville et de Montmorin.

La porte de l'appartement s'ouvrit brusquement, et M. d'Aubier, l'un des gentilshommes ordinaires de la chambre du roi, parut. Il croyait le roi en péril au milieu du peuple, et le dit à la reine.

« Mon devoir, dit cette infortunée princesse, est de mourir auprès du roi. » Alors elle remit son fils à M. Hue, et s'élança vers la porte, en criant : « Sauvez mon fils ! »

Malgré les pleurs et les prières du jeune prince, qui voulait suivre sa mère, on l'emporta dans l'appartement de Madame Royale, assez éloigné du tumulte pour qu'on ne l'entendît pas.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! disait le Dauphin en sanglotant, que fait mon père ? que fait ma mère ? Par pitié, messieurs, dites-le-moi ! »

Alors la princesse de Tarente, dame du palais de la reine, arriva.

« Sa Majesté est dans votre appartement, monseigneur, » dit-elle au Dauphin.

Et aussitôt madame de Tourzel l'y reporta.

Mais à peine la reine eut-elle repris ses enfants dans ses bras, que des coups redoublés se firent entendre de nouveau dans une chambre voisine. Un passage secret existait dans cette pièce ; il communiquait à la chambre à coucher du roi ; M. Hue se précipita vers le passage, l'ouvrit, et la reine et sa suite s'y réfugièrent.

Coupée artistement dans la boiserie, la porte de ce passage n'avait rien qui la décelât; néanmoins, au bruit des coups de hache donnés dans cette boiserie, la reine et sa suite tremblaient qu'à chaque coup la porte secrète ne cédât.

Glacée de terreur, immobile, retenant sa respiration, la reine sentait ses forces s'évanouir; déjà même ses bras serraient ses enfants avec moins de tendresse. Devant tant d'effroi et de danger, le prince semblait trouver des inspirations au-dessus de son âge. Pendant que chacun écoutait avec terreur la hache brisant la boiserie et les éclats de bois se fendant avec fracas, le Dauphin, glissant des bras de sa mère, se laissa tomber à deux genoux.

« Mon Dieu! dit-il, joignant ses petites mains avec force, mon Dieu! sauvez ma mère, vous qui pouvez tout; faites que ces hommes... s'éloignent; c'est un pauvre enfant qui prie pour sa mère, écoutez-le, bon Dieu! »

Dieu, sans doute, entendit la prière de l'innocence; comme par miracle, les coups cessèrent et le bruit s'éloigna. Un moment après, un valet de chambre du roi, ayant passé par les appartements, vint dire à la reine que le peuple demandait à la voir.

« Ne craignez rien, madame, lui dit-il; M. Boscary de Villeplaine, qui est à la tête du bataillon des grenadiers des Filles-Saint-Thomas, vous protégera.

— Venez, suivez-moi...

— Ne nous quittez pas, maman, dit le Dauphin, prenant une des mains de la reine, pendant que Madame Royale se saisissait de l'autre. Je leur dirai que vous êtes si bonne, qu'ils ne vous feront pas de mal! »

Tenant ainsi ses deux enfants par la main, le Dauphin à sa droite et la princesse à sa gauche, environnée des personnes que je vous ai déjà nommées, la reine passa dans le cabinet du conseil, et se plaça derrière une table qui la séparait de la multitude.

Alors le peuple, si j'ose nommer peuple quelques hommes égarés, abrutis par l'ivresse et exaltés par des sentiments qu'ils ne comprenaient seulement pas, ces hommes, dis-je, se mirent à défiler devant la reine.

Bien que très-pâle, la reine n'avait rien perdu de sa majesté. Quant au Dauphin, cherchant le regard de sa mère, il essayait de donner au sien le même calme, la même dignité, et cependant ces hommes, à moitié habillés, au visage hideux, lui faisaient une peur horrible.

Soudain, un de ces hommes, ôtant son bonnet de laine rouge de dessus sa tête, le jeta sur la table.

« C'est le bonnet de la liberté, dit-il ; il faut en coiffer cet enfant, » désignant le prince, qui frémit à cette proposition.

Car ce bonnet avait touché les cheveux gras et crépus de cet homme; puis, il faisait une chaleur étouffante, et l'odeur qui s'en exhalait soulevait le cœur.

Aux cris de la multitude, qui exigeait que le prince se coiffât de ce bonnet, la reine fit signe à M. Hue d'obéir, et le pauvre enfant se laissa coiffer sans rien dire ; il garda le bonnet sans se plaindre. Cependant il étouffait; la sueur coulait le long de ses joues et lui collait ses beaux cheveux blonds au visage; eh bien! au milieu de ses souffrances et de sa frayeur, il trouvait encore des regards d'amour et d'espérance à jeter à sa mère, des paroles de consolation à donner à sa sœur.

Cependant, M. de Montjourdain, chef de bataillon, et plusieurs officiers et gardes nationaux, ayant fait observer que l'excessive chaleur ne permettait pas de laisser plus longtemps un pareil poids sur la tête du jeune prince, M. Hue lui enleva le bonnet rouge.

La nuit approchait, il était temps de mettre fin à cette longue agonie qui durait depuis cinq heures.

« Je n'ai jamais tant souffert ! » disait le pauvre enfant, sans se douter qu'il devait bien plus souffrir encore.

On ramena la famille royale dans la chambre à coucher du roi, où Louis, qui revenait de l'assemblée, entrait au même instant. Le bonheur de se voir réunis ne s'était jamais encore tant fait sentir à leurs cœurs. Ils se tinrent tous étroitement embrassés, et, bien qu'ils fussent libres d'exprimer leurs souffrances, aucun ne se plaignit que par des larmes.

Le lendemain, quelques forcenés, comme il s'en trouve toujours dans les moments de révolution, cherchaient à soulever le peuple comme ils l'avaient fait la veille, en lui représentant que c'était l'anniversaire de la fuite du monarque, et qu'il fallait lui faire expier cette désertion. On battit le rappel; à ce bruit sinistre, la reine se rendit dans l'appartement de son fils; la voyant entrer, pâle, agitée, et entendant le bruit du dehors, le Dauphin s'écria ingénument :

« Est-ce que hier n'est pas fini, maman ? »

Hélas! ce jour affreux ne devait finir, pour cette infortunée famille, que dans une prison, et elle ne devait sortir de cette prison que pour aller à l'échafaud.

V.

LE TEMPLE.

Le Temple, espèce de château fort, avait retenu ce nom de celui des chevaliers du Temple de Jérusalem, autrefois possesseurs de cet enclos, où ils avaient établi la principale maison de leur ordre en France.

Comme les anciennes citadelles, ce vaste terrain était enfermé de hautes murailles garnies de créneaux, et soutenues d'espace en espace par des tourelles; au milieu s'élevait une tour carrée, dont les murs avaient neuf pieds d'épaisseur, et qui était flanquée de quatre autres tours rondes.

L'église, de construction gothique et grossière, était bâtie sur le modèle de celle de Saint-Jean, à Jérusalem.

Ce fut dans la grande tour carrée que l'on enferma la famille royale. Là, pendant plusieurs mois, jusqu'au moment de sa mort, Louis XVI servit d'instituteur à son jeune fils ; le temps de ses études, de ses récréations, de ses repas, tout était réglé.

Le roi se levait à six heures du matin; après son lever, le valet de chambre se rendait chez la reine, et habillait le Dauphin.

A neuf heures, la reine, ses enfants et madame Élisabeth montaient chez le roi pour déjeuner ; le roi descendait à dix heures chez la reine, et il y passait la journée. Dans un côté de l'appartement, le roi donnait à son fils des leçons de langue latine, d'histoire et de géographie ; dans l'autre côté, la reine s'occupait de l'éducation de Madame Royale.

A une heure, lorsque le temps était beau, la famille royale descendait au jardin, où le Dauphin s'exerçait au ballon, au palet, à la course et à d'autres jeux.

A deux heures, on remontait dans la tour pour dîner. Après le repas, on retournait dans la chambre de la reine, où l'on faisait une partie de trictrac ou de piquet; c'était aussi le moment de récréation du Dauphin et de sa sœur.

A quatre heures, le roi prenait quelques instants de repos ; le plus grand silence régnait pendant son sommeil.

Au réveil du roi, Cléry, son valet de chambre, donnait au jeune prince des leçons d'écriture et d'arithmétique ; ensuite il le conduisait dans la chambre de madame Élisabeth pour jouer à la balle ou au volant.

A la fin du jour, la famille royale se plaçait autour d'une table où la reine et madame Élisabeth, alternativement, faisaient une lecture à haute voix ; cela durait jusqu'à huit heures. On servait alors le souper du Dauphin, et c'était

pendant ce repas que le roi, pour amuser ses enfants, leur faisait deviner des énigmes tirées d'anciens *Mercures de France*.

Puis, on déshabillait le Dauphin, et, avant de le coucher, la reine lui faisait réciter la prière suivante :

« Dieu tout-puissant, qui m'avez créé et racheté, je vous « adore! conservez les jours du roi mon père et ceux de « ma famille! protégez-nous contre nos ennemis! et don- « nez à madame de Tourzel les forces dont elle a besoin « pour supporter les maux qu'elle endure pour nous. »

Puis la famille royale soupait, et, après avoir donné la main à la reine et à madame Élisabeth en signe d'adieu, embrassé ses enfants, le roi remontait chez lui.

L'enjouement et les espiègleries du Dauphin faisaient souvent oublier au roi et à la reine qu'ils étaient prisonniers. Ce charmant enfant, âgé alors de sept ans seulement, montrait dans sa conduite et dans ses discours une prudence et une réserve bien au-dessus de son âge : jamais on ne l'entendait parler ni des Tuileries, ni de Versailles, ni d'aucun objet qui aurait pu rappeler à ses malheureux parents des souvenirs pénibles ou des regrets affligeants. Un jour, il avait les yeux fixés sur un municipal :

« Je vous reconnais, lui dit-il.

— Où donc m'avez-vous vu? demanda le municipal.

— Je ne veux pas le dire, » répondit l'enfant.

Puis, profitant d'un moment où le roi regardait ailleurs, il se pencha vers la reine, qui réitérait la question du municipal :

« Chut, lui dit-il à l'oreille, c'est dans notre voyage de Varennes. »

On aurait dit quelquefois qu'il pressentait l'affreuse destinée de son père. Un jour, un tailleur de pierres était occupé à faire des trous à la porte de l'antichambre du roi pour y placer d'énormes verrous : pendant le déjeuner de

cet homme, le jeune prince s'amusait avec les outils et essayait de s'en servir.

« Ce n'est point comme cela, lui dit son père. Tiens, regarde ; » et, prenant des mains de son fils le marteau et le ciseau, il se mit à agrandir un trou.

Le maçon en fut attendri.

« Quand vous sortirez d'ici, dit-il au roi, vous pourrez dire que vous avez travaillé vous-même à votre prison.

— Ah ! répondit le roi en soupirant ! quand et comment en sortirai-je ? »

Il n'avait pas plutôt achevé ces mots, que le Dauphin se précipita dans ses bras en fondant en larmes, et, entourant de ses bras le cou de son père, il s'écria avec effroi :

« Oh ! ils ne vous tueront pas, ils ne vous tueront pas ! »

Rien n'échappait à sa sagacité. Il n'était bruit depuis quelques jours que d'une armoire de fer découverte dans le château des Tuileries ; chacun formait des conjectures plus ou moins vraies sur la destination de ce meuble.

Un soir, au souper, on avait servi une brioche que le jeune prince convoitait des yeux :

« Maman, dit-il, affectant une gravité sérieuse, voilà une belle et bonne brioche ; il y a par ici une armoire où je la mettrai, si vous le jugez à propos ; elle y sera bien en sûreté ; personne ne viendra l'en retirer, je vous assure.

A ces paroles, chacun se regarda, chercha des yeux la prétendue armoire ; les commissaires de la commune s'inquiétaient déjà, et pensaient découvrir dans ces paroles quelque conspiration cachée, lorsque la reine dit à son fils :

« Je ne vois point l'armoire dont vous me parlez, mon fils.

— Maman, répondit le malicieux enfant, montrant du doigt sa bouche, la voici. »

Une autre fois, à l'heure de son souper, où le roi, comme je vous le disais plus haut, s'amusait à faire deviner des énigmes à ses enfants, il leur proposa celle-ci :

« Qu'est-ce qui est blanc et noir, et ne pèse pas une once,
« qui va nuit et jour comme le vent, et apprend mille cho-
« ses sans parler ? »

— Ce doit être un cheval, dit le Dauphin au premier aperçu. Un cheval peut être blanc et noir, il court la poste et ne parle pas... Mais un cheval pèse un peu plus d'une once et ne dit pas de nouvelles... non... ce n'est pas cela... attendez, papa, j'y suis, et frappant dans ses petites mains, il s'écria : C'est la gazette.

— En voici une autre, ajouta le roi, heureux de la gaieté de son enfant. Quelle est la dame la plus intéressante, la plus noble, la plus belle du monde, mais qui malheureusement éloigne et fait fuir tout le monde ?

— Attendez, dit le Dauphin, et comme il cherchait en vain, et se penchait vers sa sœur, celle-ci lui souffla un mot.

— C'est *la vérité,* papa, dit le Dauphin en se redressant; mais, pour vous la dire tout entière, je dois vous avouer que ce n'est pas moi qui ai trouvé celle-là. »

Maintenant, avant d'arriver aux plus grandes infortunes de ce jeune et royal enfant, un mot sur sa dernière douleur.

Le 21 janvier 1793, un sinistre roulement de tambour annonçait le départ de Louis XVI pour l'échafaud ; la famille le savait; la veille l'infortuné roi lui avait fait ses adieux : jugez donc quel affreux serrement de cœur chacun éprouvait au bruit qu'on entendait du dehors.

Ce n'étaient pas des larmes, c'étaient des cris déchirants que faisaient entendre la reine, sa belle-sœur et ses enfants ; le Dauphin, s'arrachant des bras de sa mère, se précipita au-devant des gardes en essayant de se frayer un passage parmi eux.

« Laissez-moi passer, messieurs, laissez-moi passer! leur criait-il.

— Où voulez-vous aller ? demanda l'un d'eux, repoussant le pauvre enfant.

— Parler au peuple, messieurs, le supplier de ne pas faire mourir mon père. Au nom de Dieu, laissez-moi passer! »

Mais on le repoussa, on lui tourna le dos, on ne lui répondit plus, et Charles retourna lentement sur ses pas, criant :

« Mon père ! mon père ! »

Quelques instants après, son père n'était plus ! et le pauvre enfant croyait en être à sa dernière souffrance !... Mais, hélas ! le 3 juillet de la même année, on l'arracha à sa mère, on le sépara de sa famille, et, confiné dans un donjon isolé, abandonné aux soins d'un cordonnier nommé Simon, passant subitement et sans transition des mains de la meilleure des mères à celle d'un être abruti par le manque d'éducation et l'ivrognerie, il but jusqu'à la lie la coupe des martyrs.

VI.

LE DONJON DE LA TOUR DU TEMPLE.

Il y avait dans le donjon de la tour du Temple un tout petit appartement, ou, pour mieux dire, une prison composée de deux pièces : la première servait d'antichambre, et n'avait pour tout meuble qu'un poêle de faïence, communiquant dans la pièce voisine par une ouverture pratiquée dans le mur de séparation ; dans la seconde pièce, éclairée par une fenêtre garnie de gros barreaux de fer, on voyait deux lits sans rideaux, une petite table carrée, une plus grande et quelques chaises de paille.

Une femme malade gisait dans un des lits ; plusieurs

hommes, à moitié ivres, fumaient et buvaient à l'entour de la plus grande table.

Un pauvre petit enfant, pâle et chétif, était assis dessous la croisée devant la plus petite table.

De ses mains blêmes et faibles, il élevait machinalement un château de cartes ; mais ses yeux remplis de larmes suivaient à peine le mouvement de chaque carte qui s'élevait ou retombait ; sa figure décolorée ne peignait qu'une expression, celle de la douleur, parfois de la frayeur.

Hélas ! qui aurait reconnu dans ce misérable petit être le charmant enfant naguère si gai, si vif, si frais, si élégant ? Une chemise de grosse toile rousse remplaçait la fine batiste garnie de dentelle qu'il avait toujours portée, une petite veste et un petit pantalon de gros drap roux sale avaient remplacé le velours ou la soie, et ses cheveux, cette belle chevelure blonde qu'arrangeait avec tant d'amour la main d'une reine, d'une mère, elle était tombée sous le ciseau impitoyable de la femme qui gisait dans le lit. Sans pitié pour les grâces, l'innocence et la beauté de ce jeune enfant, elle lui avait enlevé non-seulement les vêtements de deuil qu'il portait depuis la mort de son père, mais encore elle avait coupé ses beaux cheveux blonds, parure simple et naturelle qui seule, et à défaut de couronne royale, ornait encore sa jeune tête.

« Mes cheveux, mes beaux cheveux qu'aimait tant maman ! » disait-il en pleurant à chaque boucle blonde qu'il voyait rouler à terre.

Mais la méchante femme riait de ses larmes, et ne s'arrêta que lorsqu'il n'y eut plus une seule boucle de cheveux à couper.

« Eh bien, Capet, lui dit la grosse voix d'un des hommes qui buvaient avec le plus d'avidité, tu pleures, je crois !...

— Oh ! rendez-moi à ma mère, Simon, rendez-moi à ma tante Élisabeth, à ma sœur Marie-Thérèse, répondit le petit

prisonnier, en sanglotant tout à coup, je veux les voir, les embrasser. Mon Dieu! pourvu qu'on ne les ait pas fait mourir, comme on a fait mourir mon père!...

— Si c'est pour cela que tu pleures, Capet, répondit Simon, tu peux te consoler, la loi qui te sépare de ta mère est passée. C'est moi, vois-tu, moi, Simon, cordonnier, qui suis maintenant ton précepteur, ton gouverneur, tout ce que tu voudras enfin; mais quant à revoir ta mère, bernique, la loi est là.

— La loi! répéta le fils de Louis XVI; montrez-moi donc la loi qui ordonne qu'un fils sera séparé de sa mère! »

Dans ce moment, le canon s'étant fait entendre, il y eut un moment de silence qui fut interrompu par la voix éteinte de la malade.

« Simon, dit-elle, à quel jour sommes-nous donc aujourd'hui, qu'on tire le canon?

— Le 9 août 1793, femme, répondit Simon; mais ce n'est pas à cause de cela que le canon est en train; c'est aujourd'hui que la Convention proclame l'acceptation de la constitution qui met la France en république. — Citoyens, ajouta-t-il en remplissant son verre et celui de ses voisins jusqu'aux bords, vive la république!

— Vive la république! répétèrent toutes les voix, excepté une, celle de l'enfant qui pleurait.

— Capet, dit Simon remarquant son silence; Capet, crie vive la république, toi aussi.

— Non, dit l'enfant d'une voix douce, mais ferme.

— Je t'en prie, Capet. »

Louis XVII ne répondit pas.

« Je te l'ordonne, Capet. »

Même silence de la part de l'enfant.

« Veux-tu obéir, petit louveteau? cria Simon écumant de rage, veux-tu obéir? Tu sais qu'hier je t'ai déjà corrigé (il lui avait presque arraché un œil avec sa serviette, parce

qu'il refusait de le servir à table). Si tu ne cries pas tout de suite vive la république, je t'assomme, Capet, je t'assomme. »

Sans paraître intimidé par le geste de Simon, qui s'accordait parfaitement avec sa menace, la jeune victime essuya ses yeux et leva sur son persécuteur un regard digne et calme.

« Vous ferez ce que vous voudrez, monsieur, lui dit-il, mais je ne répéterai jamais de telles paroles. »

Heureusement sans doute pour le pauvre enfant, le bruit d'une clef qu'on introduisait dans la serrure, et celui d'une porte qui tournait péniblement sur ses gonds, changèrent la direction des idées de cet homme ; peut-être aussi que ce calme céleste, cette résignation angélique de l'innocence, imposèrent à son bourreau. Simon se rassit en attendant le nouveau personnage que ce bruit lugubre de clefs et de verrous annonçait.

VII.

LES DEUX POIRES.

C'était M. Naudin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il salua légèrement les hommes attablés, jeta un coup d'œil imperceptible vers l'endroit où le jeune roi était assis, et s'approcha du lit de la malade.

« Eh bien ? citoyen Naudin, lui dit un des municipaux, quelle nouvelle ?

— Le canon a dû vous la dire, répondit le docteur.

— Ah ! citoyen, c'est une belle chose que la république, dit Simon, se soutenant à peine sur ses jambes. C'est une bien belle chose... n'est-il pas vrai ?... A propos, a-t-on des nouvelles de l'ex-reine ?

— Elle a été enlevée du Temple, le 2 de ce mois, et conduite à la Conciergerie. »

Et, comme le nom de sa mère avait fait accourir l'enfant près de Simon, espérant quelques détails sur son sort, celui-ci lui dit :

« Te rappelles-tu de ta mère, Capet?

— Ah! si je me la rappelle, répondit-il les larmes aux yeux, si je me la rappelle, Simon! Je la vois encore, pauvre mère, lorsqu'on m'a arraché de ses bras; j'entends encore sa voix me dire : — Souvenez-vous, mon fils, souvenez-vous d'une mère qui vous aime; soyez sage, doux et honnête... — Simon, ajouta le fils de Marie-Antoinette en pleurant à chaudes larmes... Simon... je vous aimerai, je ferai tout ce que vous voudrez, mais parlez-moi de ma mère; vous ne m'en parlez jamais.

— Je ne demande pas mieux, Capet, répondit Simon; et, pour commencer, je vas te chanter une chanson que les sans-culottes ont faite pour elle. »

Puis, d'une voix enrouée et chevrotante, Simon entonna un couplet dont toutes les paroles étaient autant d'injures contre cette reine infortunée.

Le pauvre enfant en recula d'horreur.

Mais, le retenant par sa veste, Simon continua :

« Quoi! petit louveteau, tu me demandes des nouvelles de ta mère, et tu refuses de les entendre!... Écoute, Capet, et non-seulement écoute, mais chante avec moi.

— Jamais, jamais ; tuez-moi plutôt, » dit l'enfant en se débattant.

Aussitôt un cri affreux, déchirant, retentit sous les voûtes du donjon; Simon avait saisi l'infortuné par les cheveux, et le tenait en l'air en criant :

« Misérable vipère! il me prend envie de t'écraser contre le mur.

— Scélérat, que vas-tu faire? » — cria M. Naudin, in-

digné et arrachant l'enfant des mains brutales de l'infâme cordonnier.

Puis il le rapporta doucement à sa place en lui murmurant à l'oreille des paroles de paix et d'amitié.

« Le citoyen Naudin a toujours le petit mot pour rire, dit Simon un peu honteux de sa brutalité,.. Je ne voulais pas lui faire de mal, à cet enfant-là. »

M. Naudin se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Après son départ, Simon, prenant deux belles poires dans une corbeille, ainsi qu'un morceau de pain, les porta au jeune roi; celui-ci regardait tristement les cartes élevées artistement en château.

« Tiens, soupe, lui dit-il.

— Merci, dit le jeune roi; » et, mettant ses poires de côté, il se mit à mordre dans son pain. Il le tenait d'une main, et de l'autre il posait encore une carte sur le château.

Voyant la précaution avec laquelle le jeune prisonnier élevait chaque carte sans défaire l'édifice, Simon se pencha sur la table et souffla sur le château, qui s'abattit aussitôt.

«Hein, Capet, que dis-tu de mon souffle? lui dit-il en riant.

— Je dis que le souffle de Dieu est encore plus puissant, » répondit l'enfant d'une voix presque prophétique.

Cette phrase fit, pour ainsi dire, rentrer Simon en lui-même; cette douceur si grande, si noble, opposée à tant de dureté, étonna cet homme grossier et sans éducation. De ce moment, il cessa de frapper son prisonnier; mais ce que je ne vous ai pas dit encore, mes amis, ce que ma plume se refusait à tracer, c'étaient les précédentes souffrances accumulées sur ce pauvre petit! Toutes les nuits il était réveillé plusieurs fois par ce Simon, qui ne dormait pas et qui couchait près de lui.

« Capet, disait-il d'une grosse voix, dors-tu? Où es-tu? Viens ici, que je te voie; approche. »

Le pauvre prisonnier, réveillé en sursaut, sautait, tout en tremblant, hors de son lit, et accourait presque nu vers son gardien; celui-ci, le voyant arriver, le laissait approcher, puis, sortant une jambe du lit et lançant son pied contre l'enfant, il le frappait et le renversait, en criant :

« Va te coucher, housse! »

Eh bien! ni les coups, ni le contact continuel de ces hommes grossiers, n'avaient pu altérer la noble nature du jeune enfant.

« Si les Vendéens venaient te délivrer, lui demanda une fois Simon, que ferais-tu?

— Je vous pardonnerais, » répondit-il.

Mais je reviens aux deux poires mises de côté par le jeune roi, et à leur destination, que ne pouvait deviner un être comme Simon.

M. Naudin avait promis de revenir le lendemain, et il tint parole; à son entrée dans le donjon, l'enfant courut au-devant de lui, les deux poires à la main.

« Monsieur, lui dit-il, hier vous m'avez prouvé que vous vous intéressiez à moi, je vous en remercie; je n'ai que ceci pour vous en témoigner ma reconnaissance, vous me ferez bien plaisir de l'accepter. »

Vivement ému, M. Naudin prit respectueusement les deux fruits, et se baissa sur la main du petit prisonnier; il l'arrosa de ses larmes.

Malgré l'esprit de parti qui divise les Français, toutes les opinions, toutes les croyances, doivent céder devant une infortune aussi cruelle, aussi continue. Otez la royauté à cet enfant, ôtez-lui son noble père, ôtez-lui sa royale mère, ne voyez en lui qu'un enfant, n'importe lequel, enfant de roi ou d'homme du peuple, et empêchez vos pleurs de couler, si vous le pouvez, en lisant ce qui suit :

VIII.

LE SAVOYARD.

Le 5 octobre 1793, Simon, Hébert et Danjou, officier municipal, déjeunaient ensemble dans le donjon du Temple, à côté du jeune prisonnier; à la manière extraordinaire avec laquelle cet enfant, ordinairement si silencieux, parlait; aux couleurs plus vives qui animaient son teint, il était facile de voir qu'on avait réussi à l'enivrer.

Quand il le vit bien étourdi par l'ivresse, Simon ouvrit un grand papier devant lui, et, lui présentant une plume trempée dans l'encre, il lui dit :

« Montre-nous que tu sais écrire, Capet, et mets-nous ton nom au bas de cet écrit.

— Je veux le lire, d'abord! répondit l'enfant, la tête lourde et la langue épaisse.

— Signe toujours, tu liras après... Veux-tu encore boire?... tiens, ce petit verre de vin de Malaga seulement.

— Vous me faites trop boire, Simon, dit-il, cherchant un appui pour son front brûlant, — ça me fait mal, et puis je n'aime pas le vin... vous le savez.

— Il faut s'habituer à tout, Capet; allons, mon garçon, ce petit verre de vin, et signe ça.

— J'aime encore mieux signer que boire, » répliqua l'enfant en prenant la plume et écrivant *Charles-Louis de France* au bas de la feuille qu'on lui présentait.

Puis sa tête retomba lourdement sur la table. Simon le porta endormi sur son lit.

Quelques jours après, il se leva plus triste, plus inquiet que jamais; il s'était éveillé à quatre heures et demie du matin, et, malgré tous ses efforts, il n'avait pu se rendor-

mir. Comme la porte de sa chambre était entr'ouverte pour donner passage à Simon, qui lui apportait son déjeuner, il aperçut une espèce de Savoyard, qui fumait adossé contre la porte en dehors.

« Citoyen, dit Simon à cet homme, peux-tu m'aider à mettre cette chambre en ordre?

— Volontiers, citoyen; c'est mon état, » répondit cet homme.

Puis, avec un air d'indifférence affectée, cet homme prit le balai que lui offrit Simon et se mit à balayer.

« Simon, dit le prisonnier à son gardien, je ne veux pas déjeuner; je n'ai pas faim ce matin. »

Simon, lui-même, avait quelque chose d'extraordinaire; ce jour-là, on aurait dit qu'une espèce de remords avait effacé de ses traits cette brusquerie qui les rendait ordinairement si durs; ses yeux évitaient avec soin de rencontrer le regard résigné de sa victime.

« Qu'as-tu donc? lui demanda Simon, comme cédant à un mouvement de sensibilité inaccoutumée; — serais-tu malade... ce matin?

— Non... dit le jeune roi... mais j'ai mal dormi, j'ai eu un mauvais rêve qui m'a fait mal... c'est la seconde fois que je fais ce rêve. La veille du jour où l'on m'a séparé de ma mère, j'ai rêvé que j'étais au milieu d'un troupeau de loups qui voulait me dévorer... cette nuit encore, j'ai rêvé cela...

— Songe, mensonge, répondit Simon.

— Cela se peut; mais écoute, Simon... j'ai peur... je ne sais pas de quoi, mais j'ai peur... emmène-moi dans ta boutique... tu m'apprendras à faire des souliers; je passerai pour ton fils... car, vois-tu, ajouta-t-il d'une voix basse et effrayée, ils ne m'épargneront pas plus que mon pauvre père... ils me tueront. »

Simon sortit brusquement sans répondre, et ferma la porte sur lui.

Pensif et triste après le départ de Simon, Charles fut lentement s'asseoir dans un coin de sa prison; il traînait ses jambes d'un air souffrant, le pauvre petit, car déjà il sentait les atteintes de la maladie qui devait l'enlever. Tout à coup il s'aperçut que l'homme resté dans sa chambre, au lieu de balayer, le regardait, puis, de temps en temps, s'essuyait les yeux.

« Vous pleurez, lui dit-il en se levant pour aller jusqu'à lui, mais retombant sur sa chaise; vous pleurez en me regardant : qui êtes-vous?

— Un ami, répondit l'homme à voix basse.

— Et vous venez me donner des nouvelles de ma mère? Où est-elle? que fait-elle? comment se porte-t-elle?

— Infortuné prince! dit le prétendu Savoyard, ne pouvant retenir ses sanglots.

— Oh! parlez, monsieur, parlez! Ma mère est-elle malade?...

— Ils l'ont tuée, lui dit cet homme en sanglotant.

— Ma mère... tuée! répéta l'enfant en criant.

— Chut! Sire..., chut!... reprit cet homme, voulant étouffer les cris du prince. — Ce matin, à quatre heures et demie.

— Ah! comme mon père! sur l'échafaud, n'est-ce pas, monsieur? »

Et, comme les larmes de cet homme l'empêchaient de répondre, Louis XVII reprit en pleurant, lui aussi :

« Elle, si bonne, si bonne, mon Dieu!... Mais de quoi l'ont-ils accusée? Parlez, monsieur, qu'ont-ils pu lui reprocher, à cette bonne et chère mère? De quel crime ont-ils pu dire qu'elle était coupable? elle qui ne faisait que du bien à tout le monde; elle qui n'a jamais dit un mot de dureté à personne? Ah! mon Dieu! mon Dieu!

— Ils l'ont condamnée sur votre déposition, Sire... sur ce que vous avez dit d'elle.

— Moi!... moi!.. j'ai dit du mal de ma mère? moi... j'ai fait condamner ma mère?... moi qui aurais donné ma vie pour qu'on ne touchât pas à un cheveu de sa tête!... Oh! on vous a trompé, monsieur, croyez-le bien.

— Calmez votre douleur et écoutez-moi, monseigneur, reprit l'inconnu; car il vous reste encore quelques membres de votre famille, et vous pourriez les perdre, vous perdre vous-même, comme vous avez perdu votre mère. On vous a fait des questions insidieuses, sans doute, auxquelles vous n'aurez rien compris, mais auxquelles vous avez répondu; et, sur des paroles de vous, dites au hasard, on a conjecturé que la reine, de concert avec plusieurs officiers municipaux, avait formé des projets contre-révolutionnaires, et qu'elle entretenait des correspondances avec l'étranger. C'est pour cela qu'elle a été condamnée, Sire. »

Le jeune roi, dont les larmes s'étaient arrêtées pour mieux écouter ces terribles paroles, reprit d'une voix oppressée, mais forte :

« Je suis un malheureux... j'ai tué ma mère!... Jamais plus de cette bouche qui a fait un si grand malheur il ne sortira une parole. »

Et il fut s'asseoir à sa place habituelle, contre la petite table posée sous la croisée; il ferma ses lèvres qu'il ne rouvrit plus (pour parler, du moins) que quinze mois après, et quelques jours avant de mourir.

« Sire! s'écria l'inconnu en s'approchant du prince, ne prenez pas ainsi ce que je viens de vous dire; mon intention était de vous prouver de quel poids allait être chacune de vos paroles désormais; car j'ai un secret à vous apprendre, et de votre discrétion dépend la vie ou la mort de quatre mille personnes. Nous voulons vous sauver; — l'inconnu prononça ce dernier mot très-bas, — mais il faut que vous

vous entendiez avec nous, que nous vous donnions un signe auquel vous reconnaîtrez vos amis, vos fidèles sujets. Dites, Sire, consentez-vous, approuvez-vous nos efforts ? »

Le jeune roi posa un de ses doigts sur sa bouche, leva les yeux au ciel, et, versant un torrent de larmes qui coulaient calmes et silencieuses sur ses joues déjà flétries, il secoua lentement la tête.

Après avoir été vers la porte pour observer si personne ne venait, l'inconnu reprit à demi-voix :

« Depuis quelques mois, des hommes de tête et de cœur ont conçu le projet d'arracher Votre Majesté à ses bourreaux... Je suis M. de Frotté, chef des royalistes de la Normandie. Par l'entremise d'un municipal que j'ai réussi à mettre dans mes intérêts, j'ai pu parvenir jusqu'à vous. Quatre mille jeunes gens déterminés sont partagés en quatre colonnes : l'une est commandée par moi, et doit se retirer en Angleterre ; la seconde l'est par M. Resin de Laval ; elle ira rejoindre par le Bocage les Chouans ; la troisième, commandée par M. Mirlet du Feu, doit prendre la route du nord-ouest ; et la quatrième, sous les ordres de M. Duprat de Rougeot, se dirigera vers la Loire. Ces quatre colonnes sont ainsi distribuées pour donner le change aux agents du pouvoir, mais c'est celle de Duprat qui doit vous escorter. De forts détachements sont échelonnés depuis la forêt de Sénard, Fontainebleau, jusqu'à Montargis. Au-dessus de cette ville doit s'effectuer le passage, pour se mêler sur la rive gauche à l'armée royale du Berri, commandée par M. Philippeau.—Ainsi, monseigneur, mangez, prenez des forces, rétablissez-vous... du courage, vous sortirez bientôt d'ici. »

A cette assertion que M. de Frotté prononçait d'un accent consolateur et convaincu, Louis XVII secoua une seconde fois la tête, et, élevant ses regards vers le ciel, il semblait qu'on lisait dans son œil bleu cette pensée sinistre : *Je ne sortirai d'ici que pour aller là.*

Toutefois sa bouche ne s'ouvrit pas pour répondre. Le retour de Simon interrompit le colloque, et force fut à M. de Frotté de se retirer.

Laissa-t-il de l'espoir dans le cœur du pauvre enfant? c'est ce que nous ignorons; ses traits n'exprimaient qu'une douleur sourde et profonde; à dater de ce jour, sa santé dépérit visiblement.

Mais, avant de finir, je veux, mes chers lecteurs, vous dire une chose que M. de Frotté n'osa pas confier à un enfant de huit ans, et que je tiens, moi, d'un ami de ce seigneur.

Homme de précaution et de résolution, M. de Frotté s'était assuré, à l'Hôtel-Dieu, de trois enfants de l'âge du jeune roi, et à peu près de son physique; on leur avait tracé sur le corps certains signes reconnus sur le corps du jeune prince; on devait se défaire de Simon, le seul homme qui portait obstacle à l'exécution de ce projet, et un des trois enfants devait être substitué à la place de Louis XVII.

Il serait assez curieux que cela eût produit ces trois faux Louis XVII qui ont successivement fait retentir les tribunaux de prétentions à la couronne de France; malheureusement M. de Frotté n'existe plus, autrement il eût pu, mieux que personne, démentir leur fausse origine.

IX.

SILENCE EXTRAORDINAIRE.

Vers le mois de février 1795, quinze mois après la scène dont je vous ai parlé, trois personnes se présentèrent à la fois au Temple. — C'étaient MM. Harmand, Mathieu et Reverchon.

Les progrès de la maladie du fils de Louis XVI étaient devenus si effrayants, que la municipalité de Paris avait

cru devoir en prévenir le comité de sûreté générale : c'était en son nom et pour constater les faits que ces trois messieurs se firent ouvrir les portes du donjon où était renfermé le prisonnier.

En entrant dans la seconde pièce de ce donjon, ils virent le jeune prince assis devant une petite table carrée, sur laquelle étaient éparses beaucoup de cartes à jouer ; quelques-unes pliées en forme de boîte ou de caisse, d'autres élevées en château..

La vue de cet enfant faisait mal : on devinait sous son habit neuf, à la matelot, d'un drap couleur ardoise, des membres grêles et rachitiques ; son buste était très-court, il avait la poitrine élevée, les épaules hautes et resserrées ; sa tête, très-belle dans tous ses détails, était couverte de beaux cheveux longs, bouclés, bien tenus et châtain clair ; son visage était blanc, décoloré, et portait déjà l'empreinte d'une décomposition mortelle.

Bien que ces messieurs fissent du bruit en marchant, il ne leva pas la tête et continua à jouer avec ses cartes, mais machinalement et sans la moindre expression de plaisir ou d'étonnement.

Laissant ses compagnons à distance, M. Harmand s'approcha seul du prisonnier.

« Monsieur, lui dit-il en se découvrant devant cette innocente et pure victime, — le gouvernement, instruit trop tard du mauvais état de votre santé, du refus que vous faites de prendre de l'exercice et de répondre aux questions qu'on vous adresse à cet égard, ainsi qu'aux propositions qu'on vous fait d'employer quelques remèdes et de recevoir la visite d'un médecin, nous a envoyés près de vous pour nous assurer de tous ces faits. C'est au nom du gouvernement que nous vous renouvelons ces propositions ; nous désirons qu'elles vous soient agréables, et sommes autorisés à vous procurer les moyens d'étendre vos promenades, à

vous offrir les objets de distraction ou de délassement que vous pourrez désirer ; je vous prie donc de vouloir bien me répondre, si cela vous convient. »

Aux premiers mots de ce discours l'infortuné avait levé les yeux sur celui qui lui parlait, et avait eu l'air de l'écouter avec une grande attention ; mais ce fut tout, M. Harmand n'obtint aucune réponse. Étonné de ce silence, il reprit :

« Je me suis peut-être mal expliqué, ou peut-être ne m'avez-vous pas entendu, monsieur ; j'ai l'honneur de vous demander si vous désirez un cheval, un chien, des oiseaux, des joujoux de quelque espèce que ce soit, un ou plusieurs compagnons de votre âge, que nous vous présenterons avant de les installer près de vous ; voulez-vous, dans ce moment, descendre dans le jardin, ou monter sur les tours ? désirez-vous des bonbons, des gâteaux ?... Voulez-vous un habit neuf en soie, ou en velours, n'importe ?... Voulez-vous une montre avec une belle chaîne d'or et des breloques qui feront du bruit en marchant ? »

A la nomenclature de toutes ces choses qu'on peut désirer à cet âge, le prince ne témoignait aucune émotion. Son regard, fixé sur celui qui parlait, avait une expression d'indifférence pour ce qu'on lui offrait, et en même temps de souffrance et de résignation douloureuse ; il semblait dire à ceux qui l'entouraient :

« Que m'importe ? Achevez votre victime ! »

« Je crois, M. Harmand, dit un des gardiens de la victime, que vous vous épuiserez en vain à parler à cet enfant ; il y a bientôt treize mois que je suis auprès de lui, et je ne lui ai pas encore entendu prononcer une parole. Simon le cordonnier, que j'ai remplacé, m'a dit que depuis le jour où il lui avait fait signer un écrit contre sa mère, il ne parlait plus. »

Ce détail, si simple et si grave en même temps, fit venir

les larmes aux yeux des délégués de la Commune. Toutefois, voulant à toute force obtenir une réponse, M. Harmand maîtrisa son émotion et dit d'un ton plus ferme :

« Monsieur, tant d'opiniâtreté à votre âge est un défaut que rien ne peut excuser; elle est d'autant plus étonnante que notre visite, comme vous le voyez, a pour objet d'apporter quelque adoucissement à votre situation, des soins et des secours à votre santé. Comment voulez-vous qu'on y parvienne, si vous refusez toujours de répondre et de dire ce qui vous convient? Est-il un autre moyen de vous le proposer? Ayez la bonté de le dire, nous nous y conformerons. »

N'obtenant toujours que le même regard fixe et résigné, la même attention, mais pas un seul mot, M. Harmand ajouta :

« Si votre refus de parler, monsieur, ne compromettait que vous, nous attendrions, non sans peine, mais avec plus de patience, qu'il vous plût de rompre le silence, parce que nous devons en conjecturer que votre situation vous déplaît moins sans doute que nous ne le pensons, puisque vous ne voulez pas en sortir; mais vous ne vous appartenez pas : tous ceux qui vous entourent sont responsables de votre personne et de votre état; voulez-vous les compromettre? voulez-vous nous compromettre nous-mêmes? Car quelle réponse pourrons-nous faire au gouvernement, dont nous ne sommes que les organes? Ayez la bonté de nous répondre, je vous en supplie, ou bien nous finirons par vous l'ordonner. »

Pas un mot; toujours la même *fixité*, le même regard, qu'aucune parole ne saurait rendre.

L'émotion força une seconde fois M. Harmand à se taire; le silence de ce royal enfant prenait sa source dans une cause si noble, si noble! A huit ans et demi, pour avoir dit une parole fatale à sa mère, se promettre de rester toute sa

vie sans parler, et endurer pendant quinze mois menaces, prières, mauvais traitements, sans que rien pût le forcer à rompre le silence! c'était presque un sentiment de religieuse admiration qui forçait ces trois hommes, debout près de cet enfant, à s'incliner devant lui.

Se plaçant à la droite du prince, M, Harmand reprit un moment après :

« Ayez la complaisance de me donner votre main, monsieur, je vous prie. »

Le prince la présenta, et M. Harmand, allongeant son bras jusqu'à l'aisselle de l'enfant, sentit une tumeur au poignet et une au coude.

L'autre bras n'avait rien; mais M. Harmand ayant poursuivi son examen aux jambes et aux genoux, trouva les mêmes grosseurs aux deux genoux.

« Maintenant, monsieur, ayez la complaisance de marcher, » lui dit M. Harmand.

Alors l'enfant obéit : il essaya d'aller vers la porte qui séparait les deux lits; mais, soit que cet examen l'ennuyât, soit que la marche lui causât quelques douleurs, dont, d'après son système silencieux, il ne voulait pas se plaindre, il revint aussitôt se rasseoir.

« Pensez-vous, monsieur, que ce soit là de l'exercice ? » ajouta M. Harmand, le cœur navré. Et ne voyez-vous pas, au contraire, que cette apathie seule est la cause de votre mal et des accidents dont vous êtes menacé ? Ayez la bonté d'en croire notre expérience et notre zèle ; vous ne pouvez espérer de rétablir votre santé qu'en répondant à nos demandes et en suivant nos conseils. Nous vous enverrons un médecin, et nous espérons que vous voudrez bien lui répondre ; faites-nous signe au moins que cela ne vous déplaira pas. »

Le prince appuya ses coudes sur la table, posa son menton sur ses deux mains, et continua ce même regard si dou-

loureusement résigné. Tout, dans son attitude, dans son air, tout semblait confirmer ces lugubres et désolantes paroles :

« Que m'importe ? prenez votre victime ! »

Dans ce moment, on apporta le dîner du jeune prince, et, à la vue de ce qu'on posa sur la table, les trois délégués du gouvernement passèrent dans la première pièce, leurs larmes ne pouvant plus se contenir.

Au fils délicat de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à ce royal enfant, dont le trône de France était l'apanage, on servait à dîner :

« Une écuelle de terre rouge contenant un potage noir « couvert de quelques lentilles, un petit morceau de bouilli « noir et racorni, dans une assiette aussi de terre rouge ; « puis une seconde assiette dont le fond était rempli de « lentilles, et une troisième dans laquelle il y avait six « châtaignes presque brûlées, un couvert d'étain et point « de couteau. »

De l'antichambre, où ces trois messieurs attendaient la fin du repas de cette innocente victime, ils ordonnèrent que cet exécrable ordre de choses serait changé à l'avenir ; que désormais on ajouterait toujours à ce dîner quelques friandises, et surtout du fruit. Puis, bien que le raisin fût très-cher et très-rare, M. Harmand ordonna d'aller en acheter.

Alors ces messieurs rentrèrent ; le dîner était fini, le prince avait tout mangé.

« Êtes-vous content de votre dîner ? » lui demanda M. Harmand.

Le prince ne répondit pas.

« Désirez-vous du fruit ? »

Même silence.

« Aimez-vous le raisin ? »

Point encore de réponse.

Le raisin arriva, on le plaça sur la table ; sans témoigner ni peine ni plaisir, le prince le prit et le mangea.



« En désirez-vous encore? » poursuivit M. Harmand, qui ne pouvait se décider à quitter cet enfant sans en avoir obtenu au moins une parole; mais tout fut inutile. Le regard du prince était trop expressif pour qu'on pût s'abuser seulement sur le motif de son silence : il ne parlait plus, parce qu'une parole de lui avait tué sa mère; et il se laissait mourir sans se plaindre, parce qu'il n'espérait rien de ceux qui avaient tué sa mère.

Hélas ! il avait bien raison; trois mois après la visite des délégués du gouvernement, on n'avait encore rien changé ni à la nourriture ni au genre de vie de l'infortuné captif.

X.

MORT DU PETIT ROI CAPTIF.

Le 5 juin 1795, Louis XVII étant au plus mal, M. Pelletan, chirurgien en chef du grand hospice, et M. Dumangin, premier médecin de l'hôpital de Santé, furent nommés pour le soigner.

A la vue de ce pauvre héritier de tant de rois, couché sur un misérable grabat; de ces énormes barreaux qui obstruaient l'air venant des fenêtres, et de ces lourds verrous dont le bruit lugubre rappelait sans cesse à l'innocente victime de fatals souvenirs, M. Pelletan ne put retenir son indignation.

Comme il parlait très-haut et sans aucune mesure, le prince lui fit signe d'approcher de son lit.

« Parlez bas, monsieur, lui dit-il en enfreignant pour la première fois un silence obstiné de dix-huit mois, je craindrais que ma sœur ne vous entendît, et je serais bien fâché qu'elle apprît que je suis malade, parce que cela lui ferait beaucoup de peine. »

MM. Pelletan et Dumangin firent aussitôt transporter l'enfant dans le salon du concierge, dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

La vue du soleil et de la verdure parut adoucir les souffrances du jeune malade ; il sourit au printemps qui réchauffait l'air et embellissait la nature.

« Bientôt, vous aussi, monsieur, vous pourrez aller vous promener au jardin, jouer... lui dit M. Pelletan.

— Moi ? dit-il, et, secouant sa tête décolorée, il montra du regard le ciel. C'est là où est ma mère... ajouta-t-il... c'est là... où j'irai.

— Espérez, monsieur, » lui dit le médecin qui avait bien de la peine à retenir ses larmes.

Pour réponse le pauvre enfant sourit : tout ce qu'il y avait d'espérances perdues, de joies éteintes, de douleurs ineffables, tout était rassemblé dans ce sourire, il semblait dire :

« Toutes mes forces sont épuisées, mes jours ont été abrégés, et il ne me reste plus que le tombeau. »

Et le 8 juin, à deux heures de l'après-midi, Louis XVII, qui ne parlait plus depuis le matin, fit signe à ses gardiens d'ouvrir la fenêtre. On lui obéit ; alors, levant péniblement son regard vers le ciel comme pour y chercher quelqu'un, il prononça doucement : « Ma mère ! » et il mourut !

FIN.



Foa, E.
Petits princes et
petites princesses.

